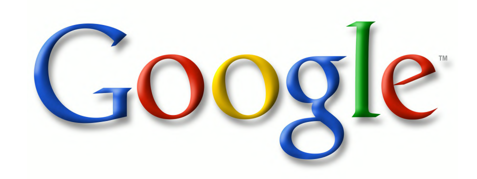

Google




STANFORD UNIVERSITY

·RIEL VICAIRE

ÉTUDES

SUR LA

POPULAIRE

ES & TRADITIONS



PARIS

HENRI LECLERC

INT-HONORÉ, 219

GABRIEL VICAIRE

ÉTUDES

SUR LA

POÉSIE POPULAIRE

LÉGENDES & TRADITIONS



PARIS

LIBRAIRIE HENRI LECLERC

219, RUE SAINT-HONORÉ, 219

MDCCCCII

ÉTUDES

SUR LA

POÉSIE POPULAIRE

LÉGENDES & TRADITIONS

d'ailleurs l'un des membres, confia la mission d'exposer le programme de ce nouvel organe de la tradition orale. Ce programme parut sous le titre de : Nos idées sur le traditionnisme, *dans le numéro qui porte la date du 25 juillet 1886. En raison de son caractère général, je n'ai pas considéré qu'il fût utile de le réimprimer ici ; j'ai éprouvé d'autant moins de scrupules à l'éliminer que les mêmes idées se trouvent exposées, sous une forme légèrement différente sans doute, dans plusieurs des études que je mets aujourd'hui sous les yeux du public. Je tenais néanmoins à le mentionner.*

Les nouvelles et les articles de critique feront l'objet d'une autre publication.

GEORGES VICAIRE.



LA POÉSIE DES PAYSANS

Cette étude, divisée en deux parties : 1° L'Amour à la Campagne. 2° Le Mariage à la Campagne, *a paru, pour la première fois, dans la* Revue politique et littéraire, *des 18 novembre 1882* (*n° 21*), *13 janvier 1883* (*n° 2*) *et 17 février 1883* (*n° 7*).



LA POÉSIE DES PAYSANS

I

L'AMOUR A LA CAMPAGNE

La vraie maîtresse du paysan, c'est la terre. Quoi qu'en disent les auteurs de pastorales, la galanterie n'est pas son fait, il n'est guère sentimental. S'il fait volontiers les doux yeux, c'est au champ voisin. Cette pièce de sarrasin, ce bois feuillu, cette ouvrée de vigne, ce beau pré couleur d'émeraude arrondiraient si bien son petit domaine ! Son imagination ne va pas au-delà de cet étroit horizon, et lorsque, harassé des travaux du jour, il s'étend, pour dormir à poings fermés, sur le grand lit à baldaquin, dans ses rêves, si d'aventure il en fait, c'est encore le blé qui pousse, la vigne qui fleurit, le pré qui verdoie.

Qui le dirait pourtant ? Ce positif endurci, à certain jour, a été touché de la grâce ; il a eu son rayon de jeunesse.

Le soleil d'argent
Luit pour toutes gens.

Et cette bonne femme, un peu rougeaude, un peu larmoyante, déformée par le labeur, ridée à trente ans, qui, sur le pas de sa porte, allaite, en chantant, un gros poupon, elle aussi a été jeune, a été *frisquette* ; on lui a dit qu'elle était belle et elle l'a cru volontiers ; quelque dimanche de printemps, alors que l'épine noire commençait à fleurir, elle s'est pavanée, dans ses beaux atours, au bras d'un galant.

Comment cela s'est-il fait ? De la façon la plus simple. Voyez ces farauds qui s'en vont à l'aube, en quête d'aventures, donner une aubade à leurs mignonnes. Tout patauds qu'ils vous paraissent, ce sont de fins connaisseurs.

Quand ell's sont gentes,
Réveillons-les, ces filles.
Quand elles sont peutes (laides),
Laissons-les dormir.

Le plus souvent c'est aux veillées que se fait la connaissance, tandis que les *teilleurs* entonnent leurs interminables refrains, ou bien à quelque assemblée rustique, aux kermesses, aux *vogues*, aux *frairies*. La liberté des jours de fête autorise un laisser-aller qui mène parfois plus loin qu'on ne pense. L'amour ne dédaigne pas de s'épanouir dans la poussière des baraques foraines, au milieu des grosses bourrades et des rasades de vin bleu.

Nous voici à Pâques,
Au joli printemps,
Que la violette
Fleurit dans les champs.
En entrant en danse,
J'ai fait un amant.

C'est l'histoire de plus d'une, et le bel amoureux sait fort bien se faire entendre :

Votre amant qu'est à la danse
Va vous marcher sur les pieds,
Vous dira bas à l'oreille :
— Belle, voulez-vous m'aimer?

La glace est rompue. Le soir, aux premières étoiles, les galants feront la *conduite* à leurs belles, et celles-ci, à leur tour, les reconduiront. D'une ferme à l'autre, il est plus d'un sentier couvert où l'amour heureux peut s'égarer.

Ah! j'ai bien su allonger mon chemin,
Tel beau plaisir que j'avais de l'entendre!

Puis le cabaret joue un grand rôle dans ces idylles de village. J'ai quelque regret à le dire; mais la poésie populaire, qui n'est pas bégueule, aime à soulever tous les voiles.

Qui veut ouïr une chanson
De ma Nanon?
Venez ici, nous la dirons.
Elle est bien faite et composée
A la table d'un cabaret.

Çui qui l'a faite et composée,
Composée là,
Tenait sa mie entre ses bras.
Tes biaux yeux doux, ton biau regard
Me font coucher ce soir bien tard.

Ce n'est pas précisément le berger de Théocrite, qui, du haut d'un promontoire, contemple la mer immense avec sa maîtresse sur ses genoux. Notre homme, en si douce compagnie, se contente de regarder les pots d'étain où mousse le vin du cru. C'est moins poétique, mais c'est plus réconfortant.

Au reste, l'amoureux n'est pas toujours aussi gaillard. On le voit quelquefois rôder, comme une âme en peine, autour de la ferme où est son trésor; il pousse des soupirs à fendre le cœur, le *vermillon* lui monte à la tête.

> Je suis garçon malheureux dans ce monde
> D'aimer les fill's sans oser leur parler !

Comme dit la chanson bressane : « Qu'un beau garçon et une jolie fille qui ne s'aiment pas à moitié et sentent l'amour qui chatouille, sans courtiser, font grand'pitié ! »

Par bonheur, nos demoiselles de village ne sont nullement empruntées. Quand elles se donnent, c'est de tout cœur. Leur résistance n'est pas de longue durée. Même, s'il faut en croire les malins propos des poètes rustiques, elles savent au besoin faire les avances.

> Les lapins sont en garenne,
> Les oiseaux sur leurs buissons,
> Comme font ces jeunes filles,
> Sur les genoux d'leurs mignons !

Elles n'en sont que plus charmantes, ces joyeuses filles du pays de France, braves cœurs et bras solides, qu'on voit aller, un coquelicot au corsage, toujours prêtes à rire et toutes au plaisir d'aimer. Pas ombre de mélancolie dans leur gaieté. Elles

pourraient dire, comme dans une vieille chanson que Michelet trouvait incomparable de légèreté et de prestesse :

J'étais petite et simplette
Quand à l'école on me mit,
Et je n'y ai rien appris
Qu'un petit mot d'amourette,
Et toujours je le redis
Depuis qu'ay un bel ami.

Elles savent « qu'un baiser des garçons vaut cent écus du roi. » Pour elles,

La petite bécasse,
Nuit et jour sur la glace,
N'a pas plus de tourment
Qu'une fill' sans amant.

Jusqu'au rossignol qui s'en mêle, et « dans son latin » leur donne de joyeux conseils ; on devine bien lesquels :

Pour bien passer le temps,
Fill's, prenez un amant.

Aussi sourient-elles de bonne grâce à qui leur dit :

Donne ton cœur, bergère,
Donne ton cœur joli.

Il y a bien des mijaurées qui s'estiment à trop haut prix pour ne pas se faire un peu désirer. Il n'aura pas l'oiseau qui chante, disent-elles, ou bien :

Qn'on m'apporte la lune,
Le sôleil à la main,
Poùr toucher à mes pommes
Qui sont dans mon jardin.

Celles-là risquent fort de s'attirer une méchante

réponse. « Pour toucher à tes pommes, il faut bien des manières », s'écrie le brave garçon ainsi rebuté, et comme, à la campagne, on n'a pas de temps à perdre en compliments, il tire son chapeau, fait un grand salut et s'en va.

Puis il y a des galants de si bonne composition, de si sotte tournure, que c'est pain bénit de s'en moquer un peu. Écoutez cette friponne languedocienne. Son amant est au rendez-vous, tout transi. « Marion, dit-il, viens ouvrir la claire-voie. Je suis gelé dans mes habits, le givre me tourmente. » Mais la folle ne fait qu'en rire :

Que tu sois gelé, que tu sois glacé, — t'ouvrir sitôt, je ne puis guère. — Mon père veille encore avec ma mère.

As-tu entendu le rossignol ? — En chantant la turelanture, — il passe la nuit dans la fraîcheur.

As-tu entendu le gai lauriol ? — En chantant la tranlanlare, — il passe la nuit dans la rosée.

Ainsi, mon pauvre Joseph, — de Marion tu es l'oiseau. — Danse, si tu veux, dans la gelée, — et chante-moi une jolie aubade.

De Marion, tu es l'oiseau. N'est-ce pas une charmante image et qui trouverait son application ailleurs encore qu'à la campagne ?

Je ne parle pas de celles qui vous disent crûment :

Comment veux-tu que je t'aime ?
Tu n'm'as jamais rien baillé.

Ce sont les positives de la bande.

En général, l'amour n'a pas chez nos paysannes

ces allures intéressées. La compagnie de leurs galants suffit à ces délurées :

Oh ! Jacquot !
Que les poules sont aises
Quand elles sont avec leur coq !

Et l'amant répond tendrement : « Je ne fais de repos que quand nous sommes les deux. »

Voilà donc l'heureux couple assorti. Il ne perd pas son temps :

Fèves fleuries,
Temps de folies,

dit un proverbe de Bayeux. Parfois on s'égare dans quelque champ de blé ou de luzerne. Tout à coup paraît le propriétaire, qui s'écrie furieux :

Que faites-vous, beaux jeunes gens ?
Vous abîmez tout mon froment.

Bah ! lui dit-on, c'est l'amour qui passe, et l'amour porte bonheur.

Tais-toi, tais-toi, bon paysan,
Voici la pluie, voici le vent
Qui relèveront ton froment.
A chaque épi bouton d'argent.

Et, la nuit, quand les deux amants sont séparés, ce sont des impatiences, des élans lyriques qu'envieraient des poètes d'un ordre plus relevé :

Belle lune, ô belle lune,
Que n'avances-tu d'un pas ?
Si j'avais mon arbalète,
Je te jetterais en bas.

Hélas ! l'amour n'est pas plus éternel aux champs

qu'à la ville. Un beau jour, le désordre se met dans la maison, les visiteurs s'éloignent.

Quand les maisons sont propres,
Les amoureux y vont ;
La destinée, la rose aux bois,
Les amoureux y vont.

Ils s'asseyent sur un coffre
En frappant des talons.
Quand le coffre s'enfonce,
Les amoureux s'en vont.

D'aventure le galant a fait un voyage et, au retour, il est tout changé.

Ah ! oui, ah ! oui, galant,
Dedans votre voyage
Les fill's de la Comté
Vous ont bien amusé.

Il a versé toute son huile, comme dit une bergère dans une ronde fribourgeoise. Lui, naguère si tendre, il devient brutal.

Ami, mon bel ami,
Où sont ces biaux souliers
Que tu m'avais promis ?
— Ils sont cheux l'cordonnier,
Ni faits ni commencés,
Ni faits ni commandés.

— Ami, mon bel ami,
Où sont ces biaux louis
Que tu m'avais promis ?
— Ils sont dans mon tirouer,
La clef dans mon gousset ;
Tu les voirras jamais.

D'autres fois c'est la belle qui a changé. Son petit cœur volage a tourné au premier vent. L'amant

évincé supplie, se désespère. Rien n'y fait, la cruelle se rit de son chagrin.

Méli', belle Mélie,
Prête-moi tes ciseaux
Pour couper l'alliance
Que nous avons ensemble,
L'alliance d'amour
Qui d'vait durer toujours.

Méli', belle Mélie,
Prête-moi un mouchoir
Pour essuyer les larmes
Qui coul'nt sur mon visage,
Les larmes de mes yeux
Qui t'y disent adieu.

Méli', belle Mélie,
Prête-moi un rasoir
Pour m'y couper la barbe
Et pour m'y rendre ermite,
Ermite dans les bois,
A jamais nous revoir.

Se rendre ermite, c'est aussi la ressource suprême de l'amant languedocien :

Je ferai bâtir un ermitage. — Là je finirai mes jours. — J'y ferai faire deux fenêtres, — une au levant, l'autre au couchant.

Une pour regarder ma mie, — l'autre pour voir le soleil.

Et mon manger sera de l'herbe, — et mon boire sera des pleurs.

Je ferai couche de fougère, — et coussin de romarin.

Je ferai drap de roses blanches, — et couvertures de lis, etc.

D'autrés, moins poétiques, mais peut-être plus sincères, se consolent à moins de frais. L'éternel cabaret est toujours là qui fait tapage au tournant de la route, offrant aux amateurs un « petit vin de bouteille » dont chacun se pourlèche. On y entre, et tout est dit.

L'homm' qui rit, qui boit, qui chante,
Ma bell', n'a plus de tourments.

La délaissée, elle, aura plus de peine à oublier. Lorsque sa mére la grondera de son équipée, peut-être lui faudra-t-il répondre, comme la jeune fille de la ballade allemande qui s'est enfuie avec le chasseur vert : « J'ai été au jardin des roses, je m'y suis enfoncé une épine dans le pied, une forte épine dans le pied gauche, dont je boiterai neuf mois. »

Ses fraîches couleurs sont parties, sa beauté n'est plus qu'un souvenir. Elle s'en ira bien loin, dans quelque retraite, ensevelir sa honte.

Là-haut, là-haut, parmi les bois,
J'irai pleurer mon avantage.

Peut-être la verra-t-on, le soir, sur la route, épiant l'infidèle et se plaignant doucement.

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai.

Le mien n'est pas de même ;
Mon amant m'a quittée,

Pour un bouton de rose
Que trop tôt j'ai donné.

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier,

Et que le rosier même
Fût encore à planter.

Et que mon ami Pierre
Fût encore à m'aimer.

Hélas ! comme dit une autre chanson,

C'est pas des chos's qui s'rendent
Comm' de l'argent prêté.

Elle trouvera partout des cœurs de pierre, car le paysan n'est pas tendre à qui succombe. *Væ victis*, c'est vraiment son mot, à lui qui n'adore que le succès. S'il est parfois indulgent pour les don Juan de village, s'il s'égaye volontiers au récit de leurs méfaits, les victimes, pense-t-il, n'ont droit qu'au mépris.

Les filles sont comme la rose :
Tout un chacun veut la couper
Du moment qu'elle est boutonnée ;
Personn' veut plus la ramasser
Aussitôt qu'ell' vient de tomber.

Un mot maintenant des chansons elles-mêmes. En général elles ne sont pas très anciennes. On ne pourrait, comme pour les chants légendaires et religieux, suivre au loin leurs traces dans le passé. Et cela se comprend. La poésie religieuse du moyen-âge est une création absolument populaire. C'est le peuple qui a fait ses saints et qui les a faits à son image ; il leur a donné son cœur et son âme, parfois sa bile et ses nerfs, et, comme il les avait faits, il les a chantés. De leur côté, nos vieilles légendes gardent un écho affaibli, mais reconnaissable encore, des grandes chansons de geste où le sentiment national s'était donné si généreusement car-

rière. Jean Renaud, le roi Renaud de la ballade lorraine, répond, à travers les âges, à Roland, à Gauvain, à Garin le Lohérain, à Renaud de Montauban. Il est épique à sa manière et, à force de simplicité, atteint la grandeur.

La poésie amoureuse, au contraire, devint trés vite une chose de luxe et comme le privilège des hautes classes. Avec la chevalerie, les cours d'amour et le *Roman de la Rose*, elle tombe dans l'allégorie, les subtilités, les *concetti* de salon. Rien n'est plus éloigné des larges façons populaires de sentir et d'exprimer. Ceux-mêmes d'entre les trouvères et les troubadours qui sortent d'en bas n'ont d'autre idée que de se faire pardonner leur origine et pour cela luttent avec leurs nobles confrères de maniérisme et de préciosité aristocratiques. Le peuple, d'ailleurs, avait-il bien le temps de faire sa cour ? Esclave et bête de somme qu'il était, son imagination n'allait pas sans doute aux images riantes. La religion, une religion morne et terrible, suffisait à l'absorber.

M. Gaston Paris a publié, il y a quelques années, sous le titre de *Chansons du XVe siècle* (1), un recueil de chants d'amour qu'il semble donner comme populaires. Certes, il y a là des trésors de grâce et de gentillesse qu'on ne saurait trop recommander à tous ceux qu'intéresse encore notre vieille littérature ; mais, à de très rares exceptions près, l'art populaire n'y peut rien revendiquer. On

(1) Chansons du XVe siècle, publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris, par Gaston Paris, et accompagnées de la musique transcrite en notation moderne par Auguste Gevaert. *Paris, Firmin Didot*, 1875, in-8. (Publication de la *Société des anciens textes français*).

sent dans presque toutes ces petites pièces, dont plusieurs pourraient être signées de Charles d'Orléans, une précision de rhythme, une sûreté de facture qui décèlent le lettré. Le peuple, même amoureux, ne rime pas ainsi.

J'en dirai autant du très intéressant recueil de M. Moriz Haupt, *Französische Volkslieder* (1), qui contient nombre de chansons des XVe et XVIe siècles. Ces vieilles chansons ont encore bien du charme, celle-ci par exemple :

Je m'en vais par le monde
A la pluye et au vent,
(M'amour)
Pour chercher ma mignonne,
(Hélas !)
Celle que j'aime tant !

Or, l'ay-je tant cherchée,
Qu'à la fin l'ay trouvée,
(M'amour)
Le long d'une vallée,
(Hélas !)
Tout auprès d'un vert pré !

Je lui ay dict : Doucette,
Où vas-tu maintenant ?
(M'amour).
— M'en vais rendre nonnette
(Hélas !)
En un petit couvent. . . . , .

Mais qui pourrait reconnaître là l'œuvre d'un paysan ? C'est à peine si une dizaine de ces chansons portent le cachet populaire, et encore est-il

(1) Französische Volkslieder zusammen gestelt von Moriz Haupt, und aus seinem nachlass' herausgegeben. *Leipzig, verlag von S. Hirzel,* 1877, in-18.

certain qu'elles ont absolument disparu de nos campagnes.

En revanche, on y trouverait sans peine, en possession d'une incontestable popularité, plus d'une romance gaie ou sentimentale du temps de Louis XIV et de Louis XV. Telle la jolie ronde du Valois, citée par Gérard de Nerval :

Y avait dix filles dans un pré,
Toutes les dix à marier.
Y avait Dine,
Y avait Chine,
Y avait Suzette et Martine.
Ah ! ah ! Catherinette et Catherina !

Y avait la jeune Lison,
La comtesse de Montbazon ;
Y avait Madeleine,
Et puis la Dumaine !...

On pourrait sans doute assigner la même origine à une chanson bien connue en Berry, en Bourbonnais, en Bourgogne, en Bresse :

Derrièr' chez nous y a-t-un vert bocage.
Le rossignol il y chant' tous les jours.
Là il y dit, en son charmant langage :
Les malheureux sont malheureux toujours.

Derrièr' chez nous y a-t-une fontaine
Où sur un frên' nos deux noms sont gravés,
L'temps a détruit nos deux noms sur le frêne,
Mais dans nos cœurs il les a conservés.

Le mal d'amour est une rude peine ;
Lorsqu'il nous tient, il nous faut en mourir.
L'herbe des prés, qu'elle est si souveraine,
L'herbe des prés ne saurait en guérir.

ainsi qu'à cette autre donnée par J. Bujeaud, dans ses *Chants des provinces de l'Ouest* : (1).

> J'ai rêvé qu'il était oiseau
> Et que mon cœur était sa cage.
> Ne m'en d'mandez pas davantage...

Tous ces couplets témoignent d'un raffinement de sentiments peu ordinaire chez nos poètes rustiques. Evidemment Mme Deshoulières a passé par là avec ses moutons enrubannés d'une faveur rose, et aussi Segrais et M. le chevalier de Florian ; on dirait de belles demoiselles de la ville qui, transplantées aux champs, auraient fini par s'y acclimater au point de dérouter leurs adorateurs d'autrefois. Observez le changement d'allures. Sans doute, elles ont égaré en route plus d'un falbala ; plus d'un ruban du bon faiseur est resté pendu aux buissons du petit sentier ; mais, pour n'avoir pas tout à fait la désinvolture de Marie-Antoinette à Trianon, elles n'en sont pas moins charmantes en sabots rustiques. Leur gaucherie a de la grâce, et elles ont gagné en gentillesse.

Mais laissons de côté ces éléments étrangers.

Il reste un art naïf sans doute et fort borné dans ses moyens d'expression, original cependant, tout à fait sincère, et que son ingénuité même rend singulièrement attachant.

Ne demandez à nos poëtes populaires ni le tendre et délicat enfantillage de ces chants russes où les diminutifs multipliés font l'effet d'autant de caresses,

(1). Chants et chansons populaires des provinces de l'Ouest, Poitou, Saintonge, Aunis et Angoumois, avec les airs originaux, recueillis et annotés par Jérôme Bujeaud. *Niort, L. Clouzot,* 1865-1866, 2 vol. in-8.

ni le respect de la femme qui illumine les chants héroïques de la Serbie, ni ces raffinements, ces préciosités de sentiment où, depuis Pétrarque, le peuple italien est passé maître et qui donnent à ses *rispetti*, à ses *stornelli*, un air de ressemblance avec l'anthologie grecque ou l'*Intermezzo* du poète allemand.

Ce ne sont pas à coup sûr nos paysans qui diraient à leur maîtresse :

Belle, petite belle, quand tu vas à la fontaine, — tout le sentier te fait des compliments, et le rossignol qui chante dans le buisson, — il va disant que tu es la plus belle et la plus mignonne. — Tu es comme une rose prise à son épine, — tu es la plus belle, la plus mignonnette ; — tu es comme une rose sur son épine fraîche.

Ou encore :

Deux roses roses sont vos joues, vos cils deux petits arcs d'amour. — Vous avez une paire d'yeux qui paraissent deux lances, — l'air et la terre en sont émerveillés. — Vous avez une paire d'yeux qui sont si beaux ! — Comme des couteaux ils m'ont traversé le cœur. — Vous avez une paire d'yeux qui font l'amour ; — ils tirent leurs rayons du ciel et vont au cœur (1).

Si l'on excepte les Méridionaux, experts au langage des fleurs et chez qui l'amour ne va pas sans quelque afféterie, nos Français, gens de race moins affinée et un peu prosaïque, n'ont pas assez d'esprit pour atteindre à ces belles choses. Ils ne sauraient

(1) Chants populaires de l'Italie. Texte et traduction par J. Caselli (Henry Cazalis). *Paris, librairie internationale*, 1865, in-12.

comme un poète sicilien, pousser jusqu'au bout la comparaison de leur maîtresse avec la lune :

La lune est blanche, vous êtes un peu brune. — Elle est d'argent, vous êtes d'or. — Elle reçoit la lumière, vous la donnez. — Elle décroît sans cesse, vous croissez toujours, etc., etc.

Mais, s'ils paraissent grossiers à côté de ces abstracteurs de quintessence, ne retrouvent-ils pas ailleurs quelques avantages ?

« Dans nos villages, dit M. de Puymaigre, l'amant semble à peine avoir regardé sa maîtresse. Il ne parle pas de sa beauté. Il ne cherche pas à conserver dans ses vers abrupts le souvenir d'un regard, le charme d'un sourire, à retracer les traits de celle qu'il aime. Il n'a nulle tendance à idéaliser l'amour. » Il y a du vrai sans doute dans ce jugement d'un homme qui a si profondément senti le charme de notre poésie populaire et à qui nous devons la conservation des chants du pays messin. J'ai peine cependant à ne pas le trouver un peu sévère. Je comparerais volontiers nos poètes rustiques à un musicien inspiré, mais inexpérimenté, qui, pour comble de malheur, n'aurait à sa disposition qu'une moitié de clavier, ou encore à un peintre infortuné condamné à n'employer jamais que deux ou trois couleurs. Il en résulte des œuvres un peu enfantines peut-être. Mais quelle exquise fraîcheur de coloris ! Cela rappelle ces tableaux naïfs qu'exécutent de bons moines dans quelques couvents de Russie et qui représentent éternellement la même Vierge byzantine, se détachant sur le même fond d'or, avec le même enfant Jésus sur les genoux. Bien que les plis de son voile ne varient

pas, la Vierge est touchante encore en son attitude d'une raideur convenue, et l'enfant immobile sourit doucement.

Ainsi de notre poésie populaire. Elle est raide, elle est gauche, elle est sans esprit, mais elle sait sourire.

Quelle grâce dans ces quelques vers où un amant décrit sa bien-aimée :

Elle est vêtue en satin blanc,
Et dans ses mains blanches mitaines.
Ses cheveux qui flottent au vent
Ont une odeur de marjolaine.

Elle est là-bas dans ces vallons,
Assise au bord d'une fontaine.
Dans ses mains se tient un oiseau
A qui la bell' conte ses peines.

Les images sont peu variées. La rose, le rossignol, le romarin reviennent sans cesse. Mais tout cela est naturel et coule de source :

Elle semble la belle rose
Qui fleurit au rosier blanc.

. . . .

Elle a les cheveux jaunes
Et les sourcils dorés,

Et la bouche vermeille,
Comme rose au rosier.

Parfois la note est d'une brutale franchise comme dans cette vieille ronde normande dont je traduis le patois :

Je voudrais coucher avec toi dans une chambre fermée à clef, — et que la clef fût perdue dans un pré prêt à faucher, — et que la bonne femme qui la cherche eût les

deux yeux crevés, — et que le diable fût à la porte pendant une éternité !

Mais le plus souvent la forme s'adoucit avec le sentiment : on sent que ces âmes rudes se sont amollies pour un jour au souffle de l'amour. L'homme de la terre a disparu. Il ne reste que l'enfant qui est au fond de toutes les natures primitives, et cet enfant a parfois bien du charme et de l'ingénuité :

Les moutons dans la plaine
Sont en danger des loups,
Et vous et moi, jolie bergère,
Nous somm's en danger de l'amour.

Les moutons vivent d'herbe,
Les papillons de fleurs,
Et vous et moi, jolie bergère,
Nous ne vivons que de langueur.

Il y a dans ce monde
Trois choses à désirer ;
Il y a le bon vin. la monnaie blanche,
Et sa maîtresse à son côté.

Cette déclaration d'un paysan de la Bresse, où le solide n'est pas oublié, n'est-elle pas originale ? Et quelles puérilités charmantes, quelles tendresses d'expression qu'on ne s'attendait pas à rencontrer en pareil milieu :

Je vous aime, fin cœur doux.
. . . .
Petit cœur doux, consolez-vous !

La délicatesse, on le voit, ne manque pas toujours. L'amour, aux champs comme à la ville, a ses

timidités, et le jardinier qui fait un bouquet à sa belle sent son cœur battre bien fort :

En le faisant, sa main tremblait,
Et ne le fit pas bien adreit (adroitement).

Ne dirait-on pas la pointe d'une épigramme de Marot? Tout le monde connaît Magali. Eh bien, cette Magali, qui a enchanté les lecteurs de *Mireïo*, n'est pas aussi provençale qu'on le pourrait croire. Il n'est guère de province où on ne chante la chanson des *Métamorphoses :*

Si tu te fais la rose
  Du rosier blanc,
Je me ferai cueilleur
  Pour te cueillir ;
Je cueillerai la rose
  Par amitié.

— Si tu te fais cueilleur
  Pour me cueillir,
Je me ferai la caille
  Courant les champs,
Et tu n'auras de moi
  Aucun agrément.

— Si tu te fais la caille
  Courant les champs,
Je me ferai chasseur
  Pour te chasser.
Je chasserai la caille
  Par amitié.

— Si tu te fais chasseur
  Pour me chasser,
Je me ferai la carpe
  Dans un vivier, etc.

Et comme la poésie populaire sait compatir aux maux de l'absence !

Arrivé dans Bordeaux,
Je t'écrirai des lettres
Sur les nuages blancs
Passant dessus les champs.

Il y aura dedans,
En lettres engravées,
Que je suis ton amant
Et fidèle et constant.

Volontiers les oiseaux se chargeront du message :

Ma mie reçoit de mes lettres
Par l'alouette des champs.
Et moi je reçois des siennes
Par le rossignol chantant.

Sans savoir lire ni écrire
Nous lisons ce qu'y a dedans.
Il y a dedans ces lettres :
Aime-moi, je t'aime tant !

Mais ce sont là des mignardises. A côté de cette note puérilement charmante, il y a la note profonde. Jamais peut-être on n'a mieux exprimé la douleur que nos poètes de village. Souvent ce n'est qu'un cri, mais qui dit tout.

Oh ! oh ! que les amants
Ont de peine en aimant !
. . . .
Vous m'avez tant aimé,
Vous m'avez délaissé !

Parfois une image éclate, grandiose, violente, incohérente :

J'ai tant pleuré, versé de larmes !
Quatre ruisseaux en ont coulé,
Quatre moulins en ont viré !

Et quels mouvements, quelle audace lyrique! J'ai parlé de cet amant qui, dans son impatience, menace la lune de la jeter à bas d'un coup d'arbalète. Un autre s'en prend aux montagnes.

Baisse-toi, montagne,
Lève-toi, vallon.
Que je puisse voir
Ma mie Jeanneton!

Voilà de ces traits de nature comme la passion seule en inspire. Les lettrés qui ne sont que lettrés n'y sauraient atteindre.

II

LE MARIAGE A LA CAMPAGNE

Un mari, un mari, telle est, s'il faut en croire sur parole la poésie populaire, l'unique préoccupation de nos jeunes filles. Qui a pu dire qu'elles étaient sentimentales! Sentimentales! ah bien, oui! Ce sont des gaillardes à tous crins qui visent au solide et que la poésie ne tourmente guère. Ne leur demandez ni rêveries mystiques ni invocations au clair de lune. Elles n'ont rien de commun avec les Gretchen allemandes, ces tartufes du sentiment. Parlez-leur plutôt d'un bon mari. Voilà qui est agréable et réconfortant; . . . . .

Kyrie, je voudrais
Christe, être mariée.
Kyrie, je prie tous les saints,
Christe. que ce soit demain,
Saint Merry,
Que j'aie un bon mari,
Saint Barthélemy,
Qu'il soit joli,

Saint Jean,
Qu'il m'aime tendrement,
Saint Brice,
Qu'il aime à rire,
Saint Michel,
Qu'il me soit fidèle, etc.

Je m'arrête. La litanie, on le devine, est interminable, et voilà « à quoi rêvent les jeunes filles. » Il en est qui ne se contentent pas de rêver. Écoutez plutôt cette effrontée :

Maman, je veux me marier ;
Un mari me faut donner
Qui soit doux, qui soit plaisant,
Qui soit rempli d'agrément.
. . . .
Si on ne me marie pas,
Je ferai un beau tapage,
Je casserai les pots, les plats,
Je casserai tout le ménage.

Une vieille chanson bressane va plus loin encore. Il est vrai qu'elle est contemporaine des guerres du premier Empire et qu'alors les *épouseux* se faisaient rares :

Je voudrais que le vin — les verres, les bouteilles — ne servissent à rien — qu'à faire des fiançailles. — Les garçons et les veufs — qui aimeraient à riboter — seraient forcés de prendre — les filles pour pinter.

Si ce n'était le qu'en-dira-t-on, — j'irais de foire en foire — courtiser les garçons. — Je les ferais bien boire — etc. (1).

(1) *Chansons bressanes*, trad. Philibert Le Duc (*Moniteur de l'Ain.*)

L'aimable fille ajoute :

Gare à toute la maison — s'il ne se présente personne !

Voilà pour le coup, la pauvre maman bien embarrassée. On ne l'écoute guère, on la respecte encore moins. Elle-même n'est pas toujours sans reproche. En son beau temps, « l'allait au bois jouer. »

Elle en a fait tout autant,
Et peut-être davantage.

Un dialogue s'engage, des plus réjouissants :

Ma fille, veux-tu un bouquet
De marjolaine et de muguet ?
— Non, non, ma mère, non.
Ce n'est pas là ma maladie.
Gai, gai, quelle mère j'ai.
Qui n'entend pas le bobo de sa fille !

— Ma fille, veux-tu un bonnet
De belle toile de Cambray ?
— Non, non, ma mère, non, etc.

— Ma fille, veux-tu un mari
Qui soit bien fait, qui soit joli ?
— Oui, oui, oui, ma mère, oui ;
Oui, c'est bien là ma maladie.
Gai, gai, quelle mère j'ai,
Qui entend bien le bobo de sa fille !

Par malheur, la bonne femme n'est pas toujours aussi facile à convaincre. Elle fait les gros yeux, parle de couvent. Souvent elle est pauvre ; la huche et le cellier sont vides, et une dot, comme on dit chez nous, ne se trouve pas sous les pas d'un cheval.

— Mais, pauvre fillette, tu n'as pas de pain, tu n'as pas de vin, pas de bois, pas de lit, pas de draps !

Et comme l'enragée trouve réponse à tout :

— Tu n'as pas d'amants. — Bah ! n'est-ce que cela ? Ma mère, il en passe souvent ;

Je leux hucherons,
Mariez-me donc (1) !

Avec de pareilles dispositions, on ne reste pas longtemps fille. De leur côté, les garçons sont pressés de prendre femme. Ce qu'il leur faut, c'est bien moins une amoureuse qu'une ménagère. Ils n'ont d'ailleurs pas de temps à perdre en petits soins et en mignardises. L'amour est un luxe qu'ils ne peuvent longtemps se permettre, sous peine de mourir de faim. A peine le premier enchantement s'est-il dissipé, qu'il faut penser au sérieux. La terre n'attend pas, et, à la campagne, c'est elle qui passe avant tout.

Vous disiez, bergerette,
Qu'amour est un enfant,
Qu'avec un' chansonnette
L'amuseriez un an.

Le voilà pourtant qui fait ses dents, le gros poupon. Il est las de teter, il lui faut quelque chose de plus solide.

(1) Dans une variante franc-comtoise de cette chanson, la fille répond à sa mère, qui lui dit : « Tu n'as pas de maison » : — « Nous avons la sou (hutte) du cochon. » C'est l'animalité dans toute sa franchise.

Dans certains cantons de la Gascogne, on chante à la mariée le jour de ses noces : « Pleure, bergère, pleure. » Et elle doit répondre : « Je ne peux pas. » Elle aura plus tard de quoi se dédommager amplement.

Et l'on s'en va bravement trouver le père de sa bien-aimée (1).

Paysan, donne-moi ta fille.
— Ma fille ? elle est trop jeunette,
Et voilà tout ;
Elle est trop jeune encor d'un an.
Faites l'amour en attendant,
Et voilà tout.

Mais le galant n'entend pas de cette oreille-là. C'est un homme pratique et qui sait le prix des choses :

L'amour je ne veux plus faire,
Et voilà tout.
Garçon qui fait l'amour longtemps
Risque fort de perdre son temps,
Et voilà tout.

Il faut donc, bon gré, mal gré, en passer par sa volonté. Les deux familles s'abouchent, on suppute l'avoir de chacune, les accords se font.

Une chanson du Bourbonnais, fort prosaïque d'ailleurs, donne une idée assez exacte de la manière dont se traitent en général ces sortes d'affaires (2) :

Bon jou donc, mère Catherine !
— Y allons donc, père Nicoulas !

(1) En Bretagne, c'est un tiers, le bazvalan, qui se charge de la commission. Voy. : Barzaz Breiz. Chants populaires de la Bretagne recueillis, traduits et annotés par le vicomte de La Villemarqué, membre de l'Institut. Sixième édition. Ouvrage couronné par l'Académie française. *Paris, Didier et Cie*, 1867, in-8.

(2) Voy. : L'Ançien Bourbonnais... par Achille Allier, gravé et lithographié, sous la direction de M. Aimé Chenavard, d'après les dessins et documents de M. Dufour, par une société d'artistes. *Moulins, Desrosiers fils*, 1833-1838, 2 vol. in-folio et atlas gr. in-fol.

— Voulez-vous marier Cathrinette
A noute garçon que velà ?
Ol entend ben le commarce,
Ouest stil que vend nos naviaux (navets) ;
O s'exarce à tirer les vaches
Et baye du foin aux viaux.

— On n'est pas pre vanter nout'fille,
Si j'en allons dire du bien.
Alle est ben forte et ben habile ;
Ouest ell' que fait noute pain.
Alle n'est, tatigué, pas sotte ;
Alle distingue aisément
Qu'un' grand' cotte et une culotte
C'est deux habits différents.

— Que bayerez-vous à vout'fille ?
Y allons donc, parlez hardiment !
— Un beau prepoint d'étamine
Qu'alle a ben gagné en quatre ans.
— Je bayerons à nout' drôle
Que velà ici présent
Un' biaud' (blouse) blanch' pre ses dimanches
Et trois chapeaux quasiment.

Je mènerons à la fouère
Le plus biau de tous n'tes viaux ;
L'argent en sera pre bouère
Et pre acheter des joyaux,
Des angnaux (anneaux) et pis des bagues
Qu'chassont les chiens enragés,
Des ayanss (alliances) bientes reluisantes,
Et des sabots visolés (ciselés).

Allons, boute-toi-z-à table,
Passe ici près de Bastien,
Et toi, drôl, va-z-à la cave
Pre nous tirer d'ce bon vin.

Je cuérons la grand' loriente (truie),
Le jour que j'les marierons,
Que j'serons aise, compèr' Blaise,
Tatigué, que je bouérons !

On le voit, le côté pratique des choses n'est pas négligé. A la campagne, l'argent règne en maître ; on sait si bien par expérience combien il coûte à gagner, que de peines il représente !

N'est pas si joli' qu'vous,
Mais elle est ben plus riche,

répond sans vergogne un infidèle à celle qu'il a délaissée. Et qui ne connaît la chanson bretonne ?

La jeune est jolie, mais la vieille a de l'argent. C'est la vieille qui est ma douce amie, etc.

Soyez sûrs que notre amoureux ne se ruinera pas en cadeaux. Guilleri va nous dire comment il entend faire les choses :

Et quelle belle robe lui achèteras-tu,
Jean Guilleri, mon ami,
Et quelle belle robe,
Dis-le-moi, dis ?

— Une robe de vieux droguet,
Mère, je vous le dis.
Croyiez-vous qu'jallais lui en donner un' de soie ?
Oh ! que nenni.

— Et quel bonnet lui achèteras-tu,
Jean Guilleri, etc. ?

— Une vieille caule de futaine,
Mère, je vous le dis.
Croyiez-vous qu'j'allais lui en ach'ter un' de dentelle ?
Oh ! que nenni.

— Et quels beaux bas lui achèteras-tu,
Jean Guilleri, etc ?

— Des gros chausons filés d'ortie,
Mère, je vous le dis.
Croyiez-vous qu'jallais lui en donner d'filoselle ?
Oh ! que nenni.

— Et quels souliers lui achèteras-tu,
Jean Guilleri, etc. ?

— De gros sabots de fayard,
Mère, je vous le dis,
Croyiez-vous que j'allais la mettre en escarpins ?
Oh ! que nenni.

— Et quelle chemise lui achèteras-tu,
Jean Guilleri, etc. ?

— Un' gross' chemis' de toil' d'étoupes,
Mère, je vous le dis.
Croyiez-vous que j'allais lui en donner de batiste ?
Oh ! que nenni.

— Et dans quel lit la mettras-tu,
Jean Guilleri, etc. ?

— Sur un' paillasse de gros chenevilles,
Mère, je vous le dis.
Croyiez-vous qu'j'allais la mettr' dans un lit de plumes?
Oh ! que nenni.

— Et quel fricot lui serviras-tu,
Jean Guilleri, etc. ?

— De la soupe à l'ail,
Mère, je vous le dis.
Croyiez-vous qu' j'allais la nourrir de poulet ?
Oh ! que nenni.

Cette chanson, que je crois spéciale à la Franche-Comté, car je ne l'ai trouvée que dans le recueil de Max Buchon, rend, ce me semble, à merveille l'es-

prit madré et mesquin du paysan. Ce n'est pas à lui qu'on en fait accroire. L'amour même ne saurait l'induire en folies.

Quoi qu'il en soit, il n'est plus temps de se dédire. Le oui fatal a été prononcé. Voilà le mariage conclu.

C'est toujours, dans nos campagnes, une grande fête que le jour des noces. Ce jour-là, chacun dénoue, sans trop rechigner, les cordons de sa bourse. On est rasé de frais, on s'est fait beau, on s'abandonne au bonheur de vivre. A demain les affaires sérieuses ! Et on rit..., on rit même trop et trop haut, comme il arrive à tous ceux qui ne rient pas souvent.

A la table du banquet, dressée sous quelque hangar en dehors de la ferme, les platées de victuaille se succèdent sans interruption. Et les pétarades vont leur train, les violons grincent, les cornemuses ronflent, les lazzis éclatent et se croisent dans l'air alourdi. On boit, on chante, on se houspille ; même on s'abîme un peu, pour n'en pas perdre l'habitude. Chaque mariage est ainsi comme une kermesse en miniature. C'est le triomphe de la mangeaille.

Et pourtant ce débordement de joie animale est, au fond, singulièrement triste. Avant que le jour ait pris fin, le décor change brusquement. Il semble qu'un voile se déchire et qu'au loin apparaisse dans son âpreté farouche la vie de privations et de labeur qui sera désormais celle de l'épousée. Jusque-là l'illusion était permise. Sans doute il fallait durement peiner ; mais un rayon d'espoir et de jeunesse était sur toute chose : l'épine blanche florissait, le rossignol chantait, le soleil était d'argent.

Maintenant tout s'est assombri. Plus de bals, plus d'assemblées, plus de ces beaux rires sans motif qui réjouissaient les veillées. Le moment est venu de se prendre corps à corps avec les réalités de la vie. Il faut gagner son pain de chaque jour « à la sueur de son visaige ».

Adieu le sans-souci,
La liberté chérie ;
Adieu le temps joli
De vot' bachellerie !

Je ne sais rien de navrant comme ces chansons de noces qui naguère accueillaient la jeune épouse à son entrée dans la vie sérieuse. Le bouquet de fiançailles est à peine à son corsage qu'il est déjà flétri.

Le lendemain matin,
Quand vous serez levée,
Mettez sur votre sein
Un bouquet de pensées,
Aux quatre coins du lit
Un bouquet de soucis.

Rossignolet des bois
Qui chante au vert bocage,
Il change de langage :
Avant qu'il soit un an
Belle, en ferez autant (1).

(1) Une variante bretonne de cette chanson de noces adoucit avec infiniment de délicatesse ce que la leçon pourrait avoir de trop pénible :

Monsieur le marié,
La mariée s'afflige ;
Pour la reconsoler.
Il faudrait l'embrasser.

Les bonnes cloches ont beau sonner joyeusement, les crin-crins ont beau faire tapage : au milieu de cette joie bruyante j'entends le cri de l'orfraie. Voici les commères de l'endroit, ces oiseaux de mauvais augure, qui viennent, en branlant la tête, entonner quelque prophétique complainte :

Vous v' s'êt' enchargé' d'un mari,
Ce un' grand' charg' qu' v's' avez pris.

Et complaisamment elles énumèrent les futures exigences du tyran domestique :

I v'dra trouver son pot bouilli,
Dam oui, dam vère !
I v'dra trouver sa soup' trempi ;
I faudra aller à la cave,
Que ça soit d'jour, que ça soit d'nuit.

Et vous fil'rez vot' quenouillette
Jusqu'à onz'heur's, jusqu'à minuit,

Et vous bercerez la marmaille
Tout le restant de votre nuit, etc.

Quel avenir pour la pauvre enfant ! Elle aura « les cotillons cendroux, le tablier pissoux, les raballes percées, les savates traînantes. » Et c'est le jour même des noces qu'on lui parle ainsi ! Voilà tous les souhaits de bonheur que lui font ses proches !

Il faut tout dire. N'oublions pas non plus ce délicieux couplet, d'une fraîcheur toute matinale :

Vous voilà donc enfin,
Madame la mariée,
Vous voilà donc enfin
A votre époux liée,
Avec un lien d'or
Qui ne rompt qu'à la mort.

Tantôt les garçons de la fête se félicitent hautement d'avoir conservé leur liberté :

Heureux filles et garçons
Qu'avons point de ménage!

Tantôt un dialogue s'engage entre la mariée et les invités :

Le jour de votre noce,
Quel habit prendrez-vous ?

— J'y prends un habit noir,
Habit de pénitence.

— Le lendemain des noces,
Quel mouchoir prendrez-vous ?

J'y veux un mouchoir bleu
Pour essuyer mes larmes.

Singuliers épithalames ! Une chanson du Berry me paraît mélancolique entre toutes :

J'voudrais êt'mariée ;
J'irais pt'êt' plus aux champs.
V'là la belle mariée ;
A va toujours aux champs.
Adieu nos amourettes,
Adieu donc pour longtemps !

Je voudrais être enceinte ;
J'irais pt'êt' plus aux champs.
Voilà la belle enceinte :
A va toujours aux champs.
Adieu nos amourettes,
Adieu donc pour longtemps !

J'voudrais être accouchée ;
J'irais pt'êt' plus aux champs,
V'là la belle accouchée :
A va toujours aux champs.

Adieu nos amourettes.
Adieu donc pour longtemps !

Je voudrais être morte ;
J'irais pt'êt' plus aux champs.
Voilà la belle morte :
Alle ira plus aux champs.
Adieu nos amourettes.
Adieu donc pour longtemps !

Quelle tristesse dans ce refrain ! C'est toute la vie d'une paysanne en seize vers. On croit entrevoir sous un ciel d'orage une de ces robustes faneuses dont Millet nous a si bien peint l'accablement sans espoir. Elle pouvait à peine marcher, qu'on l'envoyait aux champs garder les bêtes ; puis ce fut une autre corvée, une autre encore, mais toujours les champs la réclamaient, comme un maître impitoyable que rien ne peut satisfaire. Pas un jour de répit, pas une heure de repos. Semblable au juif de la légende, elle entendra toujours la voix qui dit : Marche ! Rien n'adoucira son esclavage, pas même la maternité, pas même ces premiers instants du mariage, ces beaux jours de la lune de miel, si doux au cœur et qu'on s'efforce ailleurs de faire si charmants qu'il en reste un rayon sur la vie entière. Comme on comprend bien, la malheureuse, qu'elle s'écrie à la vue de ses compagnes encore insouciantes :

Quand je vois ces filles à table.
Assises par devers moi,
Quand je les vois et les regarde,
Les larmes me tombent des yeux !

Songez que ces cruelles prédictions s'adressent à une enfant qui va quitter sa famille, en un jour

acquis d'ordinaire à la joie et aux longs espoirs. Assurément il fallait la plier de bonne heure au joug du travail; mais ne pouvait-on retarder quelque peu la douloureuse initiation? Par moments on est tenté de crier : Pas encore ! — de demander grâce

Si tristes d'ailleurs que soient les chansons de noces de nos paysans, la réalité, semble-t-il, est encore plus sombre. De tout temps notre littérature gauloise s'est égayée aux dépens du lien conjugal. Femmes battues, maris trompés sont ses victimes de prédilection ; mais de ces moralistes tour à tour attristés ou facétieux, aucun n'est allé aussi loin dans l'amertume satirique que nos poètes populaires. Même l'auteur anonyme de ce cruel chef-d'œuvre *les Quinze joies de mariage* est dépassé. Dans les chansons d'amour, à côté d'une veine assez grossière, on pouvait du moins en suivre une autre d'une infinie délicatesse. Le serpent sans doute était sous les fleurs ; mais ces fleurs brillaient d'un éclat si tendre, elles se miraient si gaiement dans une eau si claire, qu'on pouvait parfois se croire transporté dans un monde idéal. Une bonne fée était venue, et d'un coup de sa baguette elle avait tout enchanté. Bêtes et gens s'étaient transformés comme dans les féeries. L'amoureux lourdaud prenait des airs de prince charmant, la servante d'auberge était fille du roi, un voile rose s'étendait doucement sur toutes les vulgarités d'alentour. Ici rien de pareil. Jamais un mot tendre ou une note émue. On le sent trop : l'âme violente et brutale du paysan, un instant transfigurée par la passion, a rompu ces liens trop fragiles ; la vie pra-

tique a reconquis ses droits, le cœur a retrouvé son endurcissement.

Au fond, la femme, à la campagne, n'est pas du tout l'égale de l'homme. En beaucoup d'endroits elle sert son mari et ne s'assied pas à sa table. Cela ne conviendrait pas, vous dira le paysan, qui dans la mère de ses enfants s'est habitué de longue date à ne voir qu'une servante privilégiée. On retrouve là comme un reste des vieux préjugés barbares. Dans la coutume du pays de Galles, la femme ne pouvait témoigner en justice contre son mari, car elle n'est que le tiers de l'homme, et un tiers ne saurait être cru contre les deux tiers (1). En dépit de l'adoucissement des mœurs, cet état d'infériorité persiste. Au village, la naissance d'une fille est souvent regardée comme une sorte de malheur domestique. Quant à la puissance maritale, elle n'a rien perdu de sa dureté ; le fermier est seigneur dans son ménage ; il a toujours ce mépris de la faiblesse, propre aux natures grossières ; il abuse volontiers de sa toute-puissance.

Galant, je voudrais m'en aller,
Aller au château de mon père,
Pour y soigner ma bonne mère.
— Chez ton père tu n'iras point.
Hier soir tu étais la maîtresse,
Mais aujourd'hui je suis le maître.

Le maître, entendez-vous. Où sont les promesses du fiancé ? Aujourd'hui que tout est dit, il est bien inutile de se contraindre.

(1) Voy. : Origines du droit français cherchées dans les symboles et formules du droit universel, par M. Michelet, chef de la section historique aux Archives du royaume, professeur à l'École normale. *Paris, L. Hachette*, 1837, in-8, p. 22.

De là ce concert de plaintes qui attriste si souvent les premiers jours du mariage. Dès le lendemain des noces, la désillusion commence :

Ah ! que les garçons sont doux
Quand ils sont à marier !
Quand ils sont dans leur ménage,
Lon, lon, la, la, derirette,
Quand ils sont dans leur ménage.
Ce sont diables déchaînés.

Tout autour de la cuisine
On voit le bâton rouler,
Et l'on voit la jeune femme
Qui pleur' dessous la ch'minée.

Sa voisine lui vient dire :
Qu'avez-vous donc à pleurer ?
— Je peux bien pleurer, dit-elle,
Le beau temps que j'ai passé.

Quand j'étais fill' chez mon père,
J'avais de la blanch' monnaie
Et des louis d'or à changer.
A présent, dans mon ménage,
Je n'ai pas un sou marqué.

Et le chœur des vieilles commères vient à la rescousse :

La pauvre fille, a pleure ;
A n'en a ben raison :
Son mari la caresse
A grands coups de bâton.

On le voit, déjà les époux sont à la « meslée », comme dit le vieux poème de *l'Estillement au vilain*. Le bâton de vert pommier, l'ouasy, joue un singulier rôle dans ces discussions de ménage. C'est le suprême argument, l'*ultima ratio* du brutal.

Pour comble de malheur, le besoin se met de la partie. Les enfants piaillent à qui mieux mieux : l'un demande du pain, l'autre veut teter; on ne sait auquel entendre. C'est « la grand'diablerie. »

Qui veut avoir misère
N'a qu'à se marier,
Dondaine,
N'a qu'à se marier,
Dondé.

Dès l'premier soir des noces,
Misèr' vint à ma porte,
Qui demandait d'entrer.

Je loge point misère,
Je loge que gaieté.

Dès l' cinquièm' soir des noces,
Misèr' vint à ma porte,
Qui demandait d'entrer.

Entre, entre, misère,
Entre, viens te chauffer.

Misère a pris racine ;
J'ai pas pu l'envoyer.

Dès l'huitièm' soir des noces,
L'huissier vint à ma porte.

C'est pas pour m'excuter (exécuter),
C'est pour m'accoutumer.

Au bout de trois semaines,
L'a-t-emporté mon coffre,
Ma poêle à fricasser,

Ma joli' robe de noce,
Mon bouquet d'orangé.

Quand je vas à la messe,
Toujours ma robe traîne
Sur mes grands bots (sabots) percés.

C'est pour m'accoutumer. Le mot, dans sa simplicité, est navrant. Voilà une habitude qu'il faudra prendre de bonne heure.

Ah! pauvrette, comme il mentait, le rossignol qui jadis chantait si gentiment :

Filles, mariez-vous,
Le mariage est doux !

Plus d'une, j'imagine, a dû soupirer à part soi : « Si j'avais su ! »

Comme cette Champenoise de la chanson, elle irait volontiers trouver le curé qui l'a mariée :

Bonjour, monsieur l'curé; hier vous m'avez fait femme,
Aujourd'hui faites-moi fille.

Dût le bon prêtre lui répondre :

Je ne sais faire les filles
Comme je sais faire les femmes.

Et le temps passe ; le mari ne s'adoucit pas. Il s'en va à la ville faire la débauche « au château des belles ». Il se met à boire; parfois il rentre gris, chantant à tue-tête :

Ta laïta, laïta, laïtère,
Le vin n'est pas fait pour les dames ;
Il faut bien que nous le buvions.

Une curieuse chanson comtoise de l'abbé Chevassus nous montre deux commères échangeant leurs confidences « pendant que le loup n'y est pas. » L'une d'elles a un monstre de mari :

C'est lui qui écrème le lait. Il a bu tout le vin de Château-Châlon, il a vendu jusqu'à nos fléaux, ma croix, mon manchon, pour les boire à Lons-le-Saulnier. Mes enfants sont tout nus, je n'ai que des guenilles.

Et ce n'est pas tout. Quel être mal embouché !

Il ne me dit jamais mon nom, il me dit touillon, il me dit souillon, etc.

On imagine aisément l'indignation de la confidente.

Si j'étais toi, dit-elle, je prendrais une bonne bûche et je taperais dessus.

Voilà, sur ces belles paroles, le mari qui rentre, et nos deux babillardes de s'enfuir comme une volée de merles.

Ce terrible mari, on ne le voit plus à la ferme ; il faut l'aller chercher au cabaret, où il prend ses ébats dans la chambre haute avec la servante.

« Allons, ivrogne », dit la femme du roulier,

Allons, ivrogne,
Retourne voir au logis
Tes enfants sur la paille.
Tu manges tout ton bien,
Tirelin,
Avecque des canailles.

Mais lui ne s'émeut guère :

— Madame l'hôtesse,
Qu'on m'apporte du bon vin,
Là sur la table ronde,
Pour boir' jusqu'au matin,
Tirelin,
Puisque ma femme gronde.

La pauvre femme s'en retourne alors à la maison, bien dolente. Elle dit à ses enfants :

Vous n'avez plus de père ;
Je l'ai trouvé couché,
Tirelé,
Avec une autre mère.

Vous pensez que les garnements vont s'indigner ? Point du tout :

Eh bien, ma mère,
Mon père est un libertin.
Il se nomme Sans-Gêne.
Nous sommes ses enfants,
Tirelan,
Nous ferons tous de même.

On ne saurait aller plus loin dans l'expression de la réalité. Cette fois, la mesure est comble, le drame est complet.



Il est très difficile de bien parler du paysan, parce que tout d'abord il est très difficile de le bien connaître. Méfiant à l'excès, toujours sur le qui-vive, il se livre rarement et se dérobe volontiers à toute enquête. Il se plaît dans sa nuit ; c'est l'homme du mystère. Puis ces natures si simples en apparence sont, au fond, d'une effrayante complexité. Les observateurs superficiels (c'est le plus grand nombre) les voient en général singulièrement noires, criminelles au besoin. D'autres, plus naïfs encore et plus loin de la vérité, leur prêtent généreusement les mœurs de l'âge d'or, une innocence inconnue de nos jours. Laissons de côté, comme il convient, l'exception : aucune de ces interprétations ne paraîtra sans reproche. Si l'on veut, je ne dis pas connaître, ce qui est presque impossible, mais s'expliquer à peu près le paysan, il ne faut pas craindre de le rapprocher des natures comme lui primitives et sans culture : l'enfant et le sauvage. Comme eux. il est inconsciemment rusé, bonne-

ment hypocrite et menteur ; tout à la fois idéal et sensuel, crédule et défiant, imaginatif et pratique. Lorsque, les sens aidant et beaucoup, l'amour vient pour un jour illuminer ses ténèbres, il s'y livre aveuglément, sincèrement, sans la moindre réticence, comme un petit enfant qui, à l'insu de sa bonne, a trouvé la clef de l'armoire aux confitures; mais, le premier enchantement une fois dissipé, quand le poète (car il existe) a dit son mot, il ne reste que l'être positif, enragé ou placide, qui marche à son but d'un pas égal, sans s'inquiéter de savoir s'il écrase quelques fleurs sur son passage. Le buisson qu'embaume encore l'églantine d'hier a beau essayer de le retenir : il se soucie bien vraiment de l'épine noire et de la reine des prés! L'argent l'a reconquis ; ce n'est plus le même homme.

Ces gens de la terre sentent, en effet, plus profondément et plus violemment que nous. Ils ont des sens tout neufs et une âme toute neuve. Aussi sont-ils très capables de passion, j'entends de la plus désintéressée, de la plus idéale et de la plus parfaite ; mais, que cette passion se dissipe (et c'est ce qui ne peut tarder chez des êtres si rapprochés de la pure nature), la brute reprend son empire et, désormais sans contrepoids, règne en maîtresse absolue. Le régime constitutionnel n'est pas fait pour les ménages de paysans. De là ces terribles mécomptes qui suivent généralement les premières délices de la lune de miel, et ces grossièretés (que rien n'atténue, comme à la ville) dont se plaignent si souvent les jeunes fermières.

Il y a aussi le chapitre des vieux maris, car, malgré les charivaris et les brocards de toute sorte, les unions disproportionnées ne sont pas rares à la

campagne, où la fascination de l'argent est si grande. Chose triste à dire, c'est presque toujours la mère qui pousse à la roue. Et comme elle s'entend à endoctriner l'innocente !

Prends-le, prends-le, et ne crains rien.
Car j'ai fait longtemps la vie,
Que ton père n'en savait rien.
Faut le chérir
Et l'embrasser
Et lui conter mille amitiés
Et jamais lui dire, ma fille,
Jamais lui dir' c'que t'as pensé.

Mais l'héritage a beau être au bout ; cette vie semble bien dure à la pauvre fille. Elle est jeune, elle est fraîche, elle est *frisquette*. Quelle misère d'être liée à un homme de quatre-vingts ans ! Songez donc ! Dès le premier jour, il s'est tourné sur l'épaule et s'est endormi. Voilà la nuit de noces de la petite Rosette ! Elle songe que son joli temps s'en va, et elle a bien de la peine à faire bon visage au « vieux vieillard d'homme. »

Bon visage, hélas ! On n'peut
Contrefair'son personnage.

Je voudrais qu'il fût noyé,
Je rirais bien davantage.

Je ne mettrais pas de noir.
Cela sent trop le veuvage.

Je mettrais un habit gris
Qu'exprès pour cela je garde.

Soyez sans inquiétude. Elle n'attendra pas le veu-

vage. Vienne un beau garçon, diseur de riens, et la belle se consolera.

Je donn'rai mon cœur au jeune,
Je m'amus'rai d'l'argent du vieux.

Si le bonhomme a quelques soupçons, elle a la langue bien pendue : les défaites ne manqueront pas. Tout le monde connaît la rusée Madelon, d'autres disent Marion. C'est une nature bien française, hardie à la réplique et fertile en expédients. Ses aventures ont été chantées par tout pays. Elles font d'ordinaire le sujet d'une sorte de représentation théâtrale dont les rôles sont remplis par un berger et une bergère :

Parbleu,
Corbleu,
Ventrebleu,
Dis-moi donc,
Marion.
Où étais-tu hier au soir,
Parbleu,
Où étais-tu hier au soir.
Ventrebleu ?

Sainte-Vierge Marie,
Mon ami,
J'aime Dieu,
Oh ! j'étais chez la voisine,
Mon Dieu.
Oh ! j'étais chez la voisine,
J'aime Dieu.

Parbleu, etc.
Dis-moi donc
A qui appartenait la veste
Qui était sur la chaise ?

Sainte-Vierge, etc.
Ce n'était pas une veste.
C'était ma robe de fête.

Parbleu, etc.
Dis-moi donc
A qui appartenaient ces bottes
Qui étaient sous la commode ?

Sainte-Vierge, etc.
Ce n'étaient pas des bottes,
C'étaient mes souliers de noces.

Parbleu, etc.
Dis-moi donc
A qui appartenait ce sabre
Qui était sous la table ?

Sainte-Vierge, etc.
Ce n'était pas un sabre,
C'était mon couteau de table.

Parbleu, etc.
Dis-moi donc
A qui appartenait cet homme
Qui était couché dans ta chambre ?

Sainte-Vierge, etc.
Ce n'était pas un homme
C'était une fille du village.

Parbleu, etc.
Dis-moi donc.
Est-ce que les filles du village
Ont de la barbe au menton ?

Sainte-Vierge, etc.
C'est qu'elle avait mangé des mûres, etc.

Et comme le jaloux s'informe de l'endroit où les mûres poussent en février :

Derrière chez mon père, répond Marion. — Nous irons tous les deux. — Mais la rivière est débordée. — Nous irons à cheval. — Il y a des cailloux dans la rivière, etc.

Ou bien c'est une autre excuse :

On était une si grande bande qu'il ne doit plus rester de mûres. Il pourrait bien se faire aussi que les petits oiseaux les eussent mangées.

Souvent la mari fait la grosse voix. Morbleu, dit,il,

Je te mènerai en laisse,
Je te ferai chien de chasse,

ou, comme dans la version languedocienne :

Je te ferai sauter, malepeste, — trois doigts de la tête.

A quoi Madelon, toujours avisée, répond :

Que feriez-vous après du reste, — Pierre, mon compagnon ?
Pour le jeter par la fenêtre, — il y en aurait plus qu'il ne faut.

Mais la délurée ne s'effraye pas pour si peu :

Le voisin s'en ferait grand'fête, dit-elle. — Pierre, vous perdez la raison.

Elle sait bien qu'en fin de compte le dernier mot lui restera, et quand Pierre, las de jurer et de tempêter, fait mine de pardonner, elle s'écrie :

Hélas ! Jésus, mon Dieu, mon mari,
Que les hommes sont bêtes !
Qu'on leur en fait accroire,
Mon Dieu,
Qu'on leur en fait accroire,
Jésus !

C'est la moralité de cette comédie (1).

Ici se dévoile une nouvelle face de la vie conjugale à la campagne. Jusqu'ici le mari nous est invariablement apparu comme une sorte de tyran domestique. Dans l'enfer du mariage, les rôles sont parfois intervertis. Chacun de nous a chanté les infortunes de Petit-Jean, le pauvre mari. Voici une chanson de vendanges qui dérive du même sentiment :

Quand j'étais chez mon père,
La vendange,

Garçon à marier,
Vendangé,

Je n'avais rien à faire,
Qu'un' maîtresse à chercher.

A présent qu' j'en ai une,
All' me fait enrager.

Alle m'envoie aux vignes,
Sans boire ni manger.

Quand je reviens des vignes,
Après soleil couché,

Moi je reste à la porte,
Je n'oserais entrer.

« — Entreras-tu, gross'bête,
Entreras-tu souper ?

Allons, tiens, soupe, soupe,
Moi j'ai très bien soupé.

J'ai mangé un' bonn' poule.
Un chapon bien lardé.

(1) Il va sans dire que Madelon a plus d'une sœur dans la poésie populaire européenne. On retrouve son histoire en Danemark, en Allemagne, en Angleterre, etc.

Les os sont sur la table,
Si tu veux les ronger. »

Je me mets sur mon lit,
Je me mets à pleurer.

Ell' me dit : « Pleure, pleure,
Tu pleur'ras ben d'aut'fois.

Tandiment qu'je suis jeune,
Moi je veux m'amuser !

Et quand je serai vieille,
J'irai chez les curés. »

Une fois lancés sur cette piste, les poètes populaires sont allés fort loin. L'homme qui n'est pas maitre absolu chez lui leur paraît si méprisable qu'ils lui ont attribué toutes les bassesses et lui ont fait boire le calice jusqu'à la lie. Ce n'est plus seulement un mari complaisant, c'est le dernier des pleutres. Tandis que sa femme porte culottes et *jordonne* à la maison, lui fait le ménage, balaye les ordures, soigne la basse-cour et donne à manger à la marmaille. Et ce n'est rien encore. Tous les bons morceaux sont pour le garçon de ferme, pour le *vâlet gentil.* A lui le joli pain jaunet, le bon vin clairet, le grand lit aux rideaux verts, les sourires de la fermière, Pendant ce temps le maître de céans arrose, comme les canes, son pain noir de belle eau claire, et couche les pieds sur la table, la tête sur les tisons. Rentre-t-il à l'improviste ? Nouveau déboire. Madame est attablée avec un inconnu. On le lui présente. C'est le cousin Chabeau, un cousin fort inconnu dans la famille, ou le bailli, ou l'avocat, ou encore le proculeux, et, tandis que les deux convives font chière lie et boivent d'autant, on lui jette,

par condescendance, un os à ronger, et on l'envoie à la grange, avec ce beau souhait :

Si les bœufs cornaillent,
Corne avec eux.

Ainsi les époux s'en vont côte à côte et cahin caha, comme une paire de bœufs mal assortis. Aussi quels transports de joie féroce quand la mort a enfin rompu le lien exécré ! Elle est donc morte, s'écrie le veuf, celle qui faisait tant le diable à la maison !

Sur sa tombe je danserai,
De peur qu'elle n'en ressorte.

S'il pouvait, il la pourchasserait jusque dans l'autre monde.

J'ai couru chez le marguillier.
— Marguillier ? — Ouin.
— Ma femme est morte. Sonne bien tes cloches,
Afin qu'on sache qu'elle est bien morte.
Tra déri déri déra,
Tra la la la la.

J'ai couru chez monsieur le curé.
— Monsieur le curé ? — Ouin.
— Ma femme est morte. Si vous voulez venir,
Je l'emporte dans une hotte.
Tra déri déri déra, etc.

J'ai couru chez le fossoyeur.
— Fossoyeur ? — Ouin.
— Ma femme est morte. Creuse bien ta fosse,
Afin qu'elle ne revienne plus.
Tra déri déri déra, etc.

J'ai couru vers le Paradis,
J'ai rencontré le grand saint Pierre.
— Saint Pierre ? — Ouin.
— Ma femme est morte. Si elle vient à passer,
Ferme bien toutes tes portes,
Tra déri déri déra, etc.

Je suis descendu aux enfers,
J'ai rencontré Lucifer.
— Lucifer ? — Ouin.
— Ma femme est morte. Si elle vient à passer,
Ouvre bien toutes tes portes.
Tra déri déri déra,
Tra la la la la.

La veuve n'est pas moins cynique :

Je ne regrett' que la toile
Qu'il m'a emporté pourri.

Il m'en emporte sept aunes,
Et un peloton de fil.

Le diable soit de la honte !
Ma toile je vais quéri.

Je pris mon couteau d'ivoire,
Point à point la décousis.

Il avait la gueule ouverte,
J'avais peur qu'il me mordit, etc.

Arrêtons-nous. Le reste ne saurait décemment s'écrire. Ne dirait-on pas le chant de triomphe de quelque sauvage autour du cadavre d'un ennemi mort ? Et c'est ainsi pourtant que les églogues finissent.

Assurément, il serait injuste de prendre tout cela

au pied de la lettre, et, tout en admirant la poésie farouche, l'extraordinaire intensité de vie de ces rudes satires, je suis disposé à en rabattre autant qu'on voudra. Il est certain qu'on trouverait sans peine à la campagne plus d'une bonne fermière et d'un bon fermier, vivant en patriarches au milieu d'un cercle de beaux enfants. Depuis que l'aisance a pénétré chez nos paysans, leurs mœurs se sont bien adoucies. Si la femme n'est pas encore l'égale du mari, elle n'est plus son esclave, et chaque jour elle gagne en considération. N'est-il pas remarquable cependant qu'aucun de nos poètes populaires n'ait cherché à rendre cette impression de mâle tendresse que doivent ressentir l'un pour l'autre deux vieux époux qui ont fait ensemble le dur voyage de la vie ? On ne trouverait chez nous rien de comparable à la *Complainte de John Anderson,* ce chef-d'œuvre attendri de Robert Burns. Serait-ce que nous n'avons pas au même degré que nos voisins le sentiment de la famille ? Une seule chanson, parmi toutes celles que contiennent les nombreux recueils déjà publiés, nous montre l'attachement d'une femme pour son mari, et voyez le malheur : cette chanson, *le Retour du marin*, un des meilleurs juges qui soient en la matière, M. André Theuriet, on a contesté, non sans raison, l'authenticité.

Laissons donc de côté toute exagération, faisons largement sa part à la fantaisie. La lecture de nos « chants du mariage » n'en laissera pas moins une impression pénible. On sent bien que sous le grossissement poétique il y a un fond de réalité inexorable ; on se dit que la vie rustique n'est point telle

que les poètes de salon nous l'ont dépeinte et on a peur de trop comprendre. Qu'on se rappelle plutôt ces procès criminels qui de temps à autre viennent éclairer d'une lueur sinistre l'âme obscure du paysan. En vérité, nous voilà bien loin des idylles à la Gessner et même à la George Sand.



DES PRIÈRES POPULAIRES

Cette étude a été publiée, pour la première fois, dans La Jeune France, *d'octobre 1884 (nº 77).*



DES PRIÈRES POPULAIRES (1)

Les bonnes femmes de campagne aiment encore, en certains endroits reculés, à mêler aux prières consacrées par l'Église des oraisons d'un caractère populaire et d'une saveur toute locale. Il y en a pour tous les actes essentiels de la vie rustique, comme aussi pour toutes les solennités qui en

(1) Voir notamment : Lettre à M. le rédacteur du Droit commun sur quelques prières populaires du Berry, par Charles Ribault de Laugardière, avocat, membre de la Commission municipale historique du Cher. *Bourges, impr. E. Pigelet*, 1856, in-8 ; Melusine, recueil de mythologie, littérature populaire, traditions et usages, publié par MM. H. Gaidoz et E. Rolland. *Paris, Viaut*, 1877, gr. in-8 ; Chants du Velay et du Forez. (Un miracle de Jésus — Miracles de la Vierge) publiés par Victor Smith dans *Romania*, 4e année 1875, pp. 108-118 ; Poésies populaire de la Gascogne, par M. Jean-François Bladé. *Paris, Maisonneuve et Cie*, 1881-1882, 3 vol. in-16 ; Poésies populaires de la France (Bibliothèque nationale, Mss., fonds français 3338) ; et Romancero de Champagne [publié dans la « Collection des poètes Champenois » par Prosper Tarbé] *Reims*, 1863-1864, 5 vol. in-8.

rompent la monotonie. D'autres sont faites pour être récitées aux offices, à la messe, aux vêpres, au salut. Ce sont comme des variations villageoises sur le thème sacré. Malheureusement ces prières naïves sont presque partout tombées en désuétude, elles ne sont plus connues que d'un petit nombre de vieillards, et ceux-ci semblent peu jaloux de mettre le public dans leur confidence.

Combien il est difficile de recueillir à sa source le moindre dicton, la moindre chanson, tous ceux qui se sont occupés, ne fût-ce qu'en passant, de poésie populaire, l'ont éprouvé.

Max Muller compare quelque part l'esprit du peuple à la sensitive qui se referme dès qu'on l'approche. C'est aussi parfois un chardon, et fort hérissé. « Ma foi, monsieur, vous voulez rire ; vous vous y connaissez mieux que nous. » C'est souvent la seule réponse que vous obtiendrez. Mais que sera-ce s'il s'agit d'une de ces prières cabalistiques qu'on se transmet de père en fils ?

Eh ! mon Dieu, cette prière, on en a perdu la clef, on n'y croit plus guère. M. le curé dit qu'elle vient du diable, on en sourit peut-être, à coup sûr on en rougit, et pourtant au fond du cœur on lui garde encore une sorte de respect superstitieux.

Elle est proscrite ; ne la trahissons pas.

Ajoutez qu'habitués à dire leurs patrenôtres à la queue leu leu, nos paysans ont fini par en faire un amalgame des plus étranges, où le bon Dieu lui-même doit avoir souvent grand'peine à se reconnaître. Y a-t-il un commencement, un milieu, une fin ? c'est ce qu'il semble impossible de distinguer dans un flux de paroles qui souvent n'offrent à

l'esprit aucun sens. Voilà plus de difficultés qu'il n'en faut pour rebuter bien des courages. Elles n'ont cependant pas arrêté d'infatigables chercheurs, au premier rang desquels, il faut citer MM. Ribault de Laugardière et Victor Smith, et grâce à leurs patientes investigations, quelques-unes de ces curieuses prières, déjà prêtes à disparaître, ont pu nous être conservées.

Il eût été vraiment dommage qu'il n'en restât rien. Écoutez plutôt la prière de l'ange Gabriel ou Gabériel :

L'ange Gabriel
Descendu du ciel,
Anc (avec) son p'tit pot d'miel (1)
Demande à Marie :
« Marie, dormez-vous ? »
— Ni j'deurs et ni j'veille,
Je pense toujours
A mon p'tit Jésus.
L'avez-vous point vu ?
— Oui, mort, je l'ai vu,
Attaché en croix,
Ses p'tits pieds cloués,
Ses petit's mains jointes,
Coiffé d'épinettes
Au fâit de sa tête.

Et les ovradieu (2) qu'on récite encore dans les campagnes du Berry :

Donnons, donnons du pain z'à Dieu,
J'vous apprenrons les ovradieu,

(1) Dans les peintures de l'Annonciation, l'Ange Gabriel est souvent représenté offrant à Marie quelque présent, presque toujours un coffret précieux.

(2) M. Ribault de Laugardière voit dans le mot *ovradieu* un diminutif de : les œuvres à Dieu, les œuvres de miséricorde.

Les ovradieu de nout' Seigneur.
Je l'ai vu vif, je l'ai vu meurt.
Je l'ai vu vif emprès sa meurt :
C'tte meurt du Christ, all'tait si belle,
Qu'all clârissait comme un' chandelle !
La bonne chée Vierge allait devant,
Plaignant son fils, r'gardant son sang.
Ah ! r'gardez donc mes braves gens.
Ah ! que d'peines et de tourments !
Et les enfants n'ont pas sept ans
Qui jur'nt la meurt, qui jur'nt le sang,
Qui jur'nt la meurt de nout' enfant (1). etc.

Ce qui frappe tout d'abord dans ces prières, c'est leur caractère de sombre passion. Evidemment, elles rappellent beaucoup plus le *Dies iræ* que les cantiques de Saint-Sulpice. Faut-il s'en étonner? Le peuple n'est pas gai. Au moyen âge, il l'était bien moins encore. Toujours battu, rudoyé par l'un, pourchassé par l'autre, sans cesse renvoyé de Caïphe à Pilate, son imagination s'est nourrie de supplices. Aussi la religion moderne, avec son raffinement d'élégance et ses grâces faciles, n'est pas du tout son fait ; dans ses conceptions poétiques, l'enfer tient plus de place que le paradis.

On dirait qu'il éprouve une sorte de joie cruelle à prévoir le châtiment de ceux qui l'ont torturé en

Donner du pain à Dieu, c'est nourrir les pauvres, c'est faire l'aumône. Selon le comte Jaubert (*Glossaire du centre de la France*), ce mot était sans doute le premier de quelque Noël fameux et sera devenu le titre de plusieurs poésies du même genre. Dans diverses variantes de cette prière, on lit : les o vrai Dieu, les o vois Dieu, les or à Dieu (*Orationes ad Deum ?*) Je laisse à de plus compétents le soin de décider quelle est la véritable étymologie.

(1) C'est à peu près ce que dit l'apparition de la Salette à Mélanie et à Maximin.

ce monde. Il aime à s'étendre sur les angoisses du dernier jugement :

Les pots d'enfer en bouilliront.
Les pots d'enfer sont si profonds,
Qu'un' pierr' béni' port' pas au fond.

Et sur le nombre infini de damnés :

N'en tombera dedans l'enfer,
Comme de neige dans l'hiver !

Lorsqu'au terrible rendez-vous de la vallée de Josaphat, il voit tous les rangs confondus, c'est un cri de triomphe qui lui échappe :

N'y aura ni princes ni barons.
Chacun répondra par son nom.

Plus de vaine gloire ! Riches et pauvres sont enfin logés à la même enseigne :

Quand de ce mond' nous partirons,
Qu'un mauvais drap nous porterons,
Nos tombeaux seront nos maisons.

On comprend qu'à des âmes aussi ulcérées un Dieu souverainement bon ne saurait convenir. Ce qu'elles réclament impérieusement, c'est la vengeance et non le pardon. Le Jésus des prières populaires n'est donc pas le doux Nazaréen qu'un critique, qui est en même temps un merveilleux poète, nous montrait naguère, parcourant, entouré des saintes femmes, le pays du Cantique des Cantiques et des chansons du bien-aimé. C'est le pâle supplicié étalant à tous les yeux ses plaies ouvertes :

J'ai dans le corps une âme qui tremble,
Qu'on dirait la feuille d'un tremble.

Et sans pitié pour les tardifs repentirs :

Quand l' corps et l'âme sont dispartis,
C'est plus temps de s'en repenti.

On croirait voir un de ces Christs décharnés, grossièrement taillés au couteau, qu'on rencontre çà et là à moitié brisés, dans quelque calvaire de village, et dont l'effrayante agonie semble s'achever dans un blasphème.

Ils n'ont à coup sûr rien de divin, ils n'édifient guère, mais ils vous émeuvent. Leur vulgarité même parle puissamment au cœur de la foule. Quand on les a vus, on ne les oublie pas; leur souvenir vous hante comme un remords.

Si la fade religiosité d'aujourd'hui n'a rien à revendiquer dans les prières populaires, en revanche on y trouve facilement trace, non seulement des vieilles hérésies du moyen âge, mais encore des religions antérieures au Christianisme, et dont ce dernier n'a pas laissé de subir l'empreinte. Voici la croyance à la matérialité de l'âme (1). Voici le culte du soleil, du « petit soleil d'argent qui brille pour tout le monde (2). » Voici mieux encore,

(1). C'est généralement saint Michel qui, dans les traditions populaires, est investi de la mission de *peser* les âmes, que l'antiquité attribuait à Hermès. Voir : La Civilisation primitive, par M. Edward B. Tylor, F. R. S. L. D., traduit de l'anglais sur la 2e édition par Mme Pauline Brunet [et Ed. Barbier]. *Paris, Reinwald et Cie*, 1876-1878, 2 vol. in-8 ; Traditions populaires comparées, par Désiré Monnier, correspondant historique des Ministres de l'Intérieur et de l'Instruction publique, membre de plusieurs sociétés savantes, aidé de la collaboration de M. Aimé Vingtrinier. Mythologie. Règnes de l'air et de la terre. *Paris, J.-B. Dumoulin*, 1854, in-8.

(2) Voici, à ce sujet, une curieuse prière du Languedoc : « Petit soleil, — Lève-toi ! pour tes pauvres petits enfants —

une tradition orientale qu'on ne s'attendait guère à rencontrer chez nos paysans si positifs, celle de ce pont de l'épreuve *Es sirat* que la légende nous représente au-dessus de l'enfer musulman, plus effilé que le tranchant d'un sabre :

Les portes du Paradis sont ouvries,
Depuis hier à midi,
Dieu les a ouvries,
Dieu les a bénies !
Saint Jean d'archange
Dans le paradis a mis
Une petite planche,
Pas plus longue, pas plus large
Qu'un cheveu de la sainte Viarge.
Ceux qu' sauront la raison de Dieu
Par dessus passeront,
Ceux qu' la sauront pas
Au bout mourront.

C'est à se croire en plein Koran. Faut-il en conclure que cette tradition est d'origine musulmane ? Nullement, car on la rencontre dans un grand nombre de pays où les Arabes n'ont pas pénétré : en Allemagne, en Écosse, en Irlande, en Scandinavie, dans l'Amérique du Nord et du Sud, au Groënland, à Java, en Polynésie, etc. Qu'elle dérive ou non d'un mythe solaire, elle fait certainement partie d'un patrimoine commun de l'humanité primitive (1).

qui sont à la porte mourant de froid. — Pour leur bonne mère. — Le bon Dieu t'éclaire, — Petit soleil, — Lève-toi ! » (*Revue des langues romanes*, 1873, t. IV, p. 589. »

(1) Voir : Essai sur l'histoire des religions, par Max Muller, associé étranger de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur à l'Université d'Oxford, ouvrage traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par Georges Harris,

Eh quoi, dira-t-on, tant de choses dans l'humble prière d'une pauvre vieille ! Oui vraiment, et dût la bonne femme s'en étonner, ce qui parle encore par sa bouche, c'est le passé, le passé blessé au cœur et qui malgré tout ne veut pas mourir. Chose étrange, il a suffi de deux mots de patois, dits par une pauvresse, pour nous faire soudain remonter le cours des âges. Nous voilà transportés, comme par enchantement, au berceau de notre race ; nous retombons en plein songe, nous redevenons enfants. Et ne rions pas trop de ces folies, ne faisons pas sonner trop haut notre progrès, nos lumières. Le vieil et bizarre édifice des superstitions d'autrefois, où tant de siècles ont mis la main, est encore debout à l'horizon. Il va s'écrouler, dites vous. N'en croyez rien. Tout moussu, vermoulu et branlant qu'il nous paraisse, il fait toujours bonne contenance, et plus d'une pierre curieusement taillée y porte encore fièrement la marque de son origine. Que d'effets survivent à leur cause, et dès lors se dressent au regard de la foule comme autant d'énigmes vivantes ! On ne sait vraiment pas quelle

agrégé de l'Université, professeur d'anglais au lycée Condorcet. *Paris, Didier et C*ᵉ, 1872, in-8 ; Deutsche mythologie von Jacob Grimm. Vierte ausgabe besorgt von Elard Hugo Meyer. *Berlin, Ferd. Dümmlers verlags buchhandlung Harwitz und Gossmann,* 1875-1878, 3 vol. in-8 ; Edelestand du Méril, *Contes des enfants et du foyer*, etc., etc.

Cette tradition a joui durant tout le moyen âge d'une popularité singulière. M. Ed. du Méril en a reconnu les traces dans les *Lettres de saint Bonaventure* et dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine. Elle a figuré avec honneur dans les plus merveilleux écrits de l'époque, le *Purgatoire de saint Patrice*. le *Voyage de saint Brandan*, la *Descente de saint Paul en enfer*, Dante lui-même, en un passage de la *Divine Comédie*,, n'a pas dédaigné de s'en inspirer.

force de résistance a le passé, à quel point il se mêle au présent, l'enlace et souvent l'étouffe. Prenez l'opinion la plus absurde, la superstition la plus grossière. Mille ans d'oubli, de mépris, de persécution peut-être ont pesé sur elle. Vous en avez perdu le souvenir; tout au moins la croyez-vous morte à tout jamais. Point du tout. La voilà qui ressuscite dans une chanson de nourrice, dans une complainte de mendiant. Elle va vous poursuivre. Il semble que vous l'entendiez s'écrier ironiquement :

Petit bonhomme vit encore.

Pour tout dire, cette dévotion rustique sent le fagot, on y respire comme un arrière-goût de magie noire et de sorcellerie. Les nombres y jouent un rôle considérable, les formules cabalistiques abondent, celle-ci par exemple :

Feuille d'avril,
Feuille de mars
Feuille de tourmente,

qu'on retrouve jusque dans la peinture semi-burlesque de la naissance du Sauveur :

Quand le bon seigneur fut né,
Tout le vin blanc s'est r'lavé,
Le vin rouge s'est rafraîchi.
Feuille de mai, feuille d'avril !

Aussi comprend-on que Jean-Baptiste Thiers, docteur en théologie et curé de Vibraye, citant, dans son curieux traité des superstitions populaires, deux prières fort en faveur de son temps, la petite patenôtre blanche et la barbe à Dieu, ait pu y voir une des huit manières de faire un pacte tacite avec le démon.

L'histoire de la magie dans notre pays n'est plus à faire. M. Alfred Maury notamment a fort bien montré comment de l'héritage du paganisme on fit deux parts : « Le signe de croix, l'eau bénite, les *Agnus Dei* remplaçaient comme talismans les charmes et les incantations. On leur prêta les mêmes effets, tour à tour précatoires et conjuratoires. Les noms hébreux de Dieu, ceux des anges, d'Abraham, de Salomon, furent substitués à ceux des divinités grecques ou orientales qui figuraient dans les phylactères et les abraxas. On ne prenait plus les sorts comme à Préneste, mais on consultait les Écritures au hasard ; on tirait à la plus belle lettre avec la Bible. De là l'usage des sorts des saints qui s'est continué pendant bien des siècles.

« Les oracles s'étaient tus, mais les tombeaux des confesseurs et des martyrs les avaient remplacés et, au lieu de remettre aux prophètes la cédule sur laquelle était consignée la demande à faire aux dieux, on la déposait sur le tombeau du saint ; peu de temps après le saint donnait la réponse. On marmottait des patenôtres sur les blessures à guérir ; on attribuait aux reliques tous les effets que l'antiquité rapportait aux charmes et aux talismans (1). »

Ainsi l'Église adoptait et par cela même sanctifiait certaines des vieilles coutumes. Le reste, ce qui parut décidément trop païen, fut abandonné aux magiciens et défraie encore aujourd'hui leur répertoire.

(1) La Magie et l'astrologie dans l'Antiquité et au Moyen-Age ou étude sur les superstitions païennes qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours, par L.-F. Alfred Maury, membre de l'Institut. *Paris, Didier et Cie*, 1860, in-8.

Certes, nous ne sommes plus au temps où, selon l'énergique expression du juge de Saint-Claude, Henri Boguet, les sorciers multipliaient en terre comme chenilles dans nos jardins, mais ce serait une grave erreur que de croire la magie disparue de nos campagnes.

Nos sorciers de village font assurément piètre figure à côté de leurs devanciers. Ils possèdent cependant encore l'art de guérir les bestiaux, de faire passer le mal d'une personne dans le corps d'une autre ou tout simplement dans une pierre, dans un arbre; de montrer aux jeunes filles pressées de se marier l'image de celui qui doit les épouser dans l'année. Ils ont d'admirables remèdes pour ces maladies bizarres: le décrochement de l'estomac, la chute de la toile du ventre. Grâce à Dieu, tous les vieux secrets ne sont pas perdus. Les bagues de saint Hubert, les amulettes de toute sorte ont toujours un grand débit dans les foires.

Les meneux de loup, les grêleux, les jeteux de sorts, les remégeux n'ont pas dit leur dernier mot. On sait encore que neuf poux avalés à jeun pendant neuf jours guérissent de la jaunisse, que l'entorse disparaît après une invocation à saint Exupère et à sainte Honorine; que trois signes de croix, deux sur les mains, un sur le front, guérissent infailliblement des piqûres d'abeilles, pourvu toutefois qu'on les accompagne de ces paroles : A ta santé Grégoire, à ta santé saint Grégoire, à ta santé bon saint Grégoire; qu'on empêche les gens de manger en mettant sous leur serviette une aiguille qui a servi à ensevelir un mort, que les herbes cueillies à midi, le jour de la Saint-Jean, préservent de tout maléfice, etc., etc. La liste de ces précieuses

recettes, si on la voulait donner tout entière, serait interminable. Et que dire de l'efficacité de ces formules : *Ante, super ante, super ante te, — Ulli, Alfa, Rello, Jalderichec, — Ago, super ago, consummatum est?* Tous ceux qui y ont eu recours, en de graves circonstances, savent à quoi s'en tenir. Moi-même j'ai connu en Bresse un berger à qui la rumeur publique attribuait une puissance surnaturelle, et pour qui le Grimoire n'avait pas de secrets.

C'était un homme de haute taille, aux allures sacerdotales, et qui paraissait pénétré du sentiment de son importance. Comme on lui supposait le pouvoir de jeter des sorts, par suite de ruiner à volonté qui bon lui semblait, on avait pour lui mille égards dont il jouissait intérieurement, sans en rien laisser paraître. Sardanapale ou Joseph Prud'homme n'étaient pas plus solennels.

C'est, au reste, un dicton fort répandu que :

Prêtres et bergers
Sont tous sorciers.

Pour le berger, rien de plus simple.

Obligé souvent de passer la moitié de l'année sur quelque plateau, seul avec ses bêtes, perdu dans l'infini des landes désertes, oublié du monde, il devient songeur. Le voilà tout préparé, semble-t-il, pour les suggestions de l'esprit du mal. Quand le soir tombe, son imagination s'exalte, il voit des fantômes, il entend des voix.

Puis le paysan, soupçonneux, plein de mépris pour qui ne peine pas comme lui, ne manque pas d'attribuer à quelque maléfice le bon entretien de son troupeau. Parfois on le paie en nature, il a ses bêtes à lui qui, mieux soignées, profitent davan-

tage. Mouton de berger, dit-on, ne périt jamais. C'est plus qu'il n'en faut pour s'attirer la réputation d'un suppôt de Satan.

On s'explique plus difficilement l'étrange renom que nos campagnards font à leurs pasteurs. Notons cependant que la magie n'a pas seulement pour but d'évoquer le diable, l'a b c du métier, mais encore d'emporter, pour ainsi dire, de haute lutte la faveur des puissances célestes, de la Vierge, des saints, de Dieu lui-même, et c'est à quoi s'emploie de préférence l'art de nos modernes sorciers. Le diable a bien perdu de son importance depuis le Moyen-Age, qui fut l'époque de son règne, s'il faut en croire Michelet; il a pris ses invalides, on ne le dérange plus guère; en revanche, le ciel continue à être l'objet d'une douce pression, et cette pression, qui mieux que le prêtre est en position de l'exercer? Quant à la prière en elle-même, les peuples primitifs et les êtres peu cultivés ne comprendront jamais qu'elle soit efficace, si elle n'est assaisonnée d'un peu de magie. Pour eux, le monde est régi par des puissances aveugles que certaines formules peuvent enchaîner ou déchaîner à volonté. L'essentiel est donc non de se les rendre favorables par une vie exemplaire, mais de connaître les secrets qui nous les soumettront. Il ne s'agit que d'avoir le mot, et ce mot, quand on ne l'a pas, on l'invente. De là vient que les prières populaires ont généralement une allure cabalistique, et c'est aussi pourquoi le peuple est tenté de voir dans le prêtre un magicien plus ou moins déguisé. M. Désiré Monnier en a donné, dans ses *Traditions populaires comparées*, de bien singuliers exemples, témoin cette histoire de deux desservants du département de l'Ain qu'on

vit un jour se disputer pendant une tempête, au milieu d'un nuage de grêle (1). Dans certains villages du Jura, on croit que le curé a le pouvoir d'écarter la foudre de sa paroisse. Il n'a pour cela qu'à jeter ses chaussures en l'air, et tout récemment encore un prêtre du Haut-Bugey contait à un de mes amis, de qui je tiens l'anecdote, qu'un montagnard de sa commune était venu lui emprunter son livre « pour faire pleuvoir ». — « Mais, mon ami, lui disait-il, vous savez bien que je n'ai rien de semblable. » — « Bah ! bah ! monsieur le curé, on sait ce qu'on sait. Et nous avons tant besoin de pluie en ce moment ! Soyez sans inquiétude, je vous rendrai le livre. » Il fut impossible de l'en faire démordre.

On reconnaît bien là le paysan, toujours pratique jusque dans l'absurde. S'il consent d'aventure à s'égarer en plein rêve, c'est à condition que ce rêve lui profitera, et il ne déraisonne qu'à bon escient. Il faut, en effet, une certaine culture morale pour

(1) Il est à remarquer que des prêtres ont été souvent impliqués dans les procès de sorcellerie, si fréquents au moyen âge et jusqu'en plein XVII• siècle. — Voir notamment : De la Démonomanie des sorciers. A Monseignevr M. Chrestofle de Thou, chevalier, seigńeur de Cœli, premier President en la Cour de Parlement & Conseiller du Roy en son priué Conseil. Par I. Bodin, Angevin. *A Paris, chez Iacques du Puys, libraire iuré à la Samaritaine.* M. D. LXXX, in-4 ; Tableav de l'inconstance des mavvais anges, et demons, ov il est amplement traicté des Sorciers et de la Sorcellerie. Livre très vtile et necessaire non seulement aux Iuges, mais à tous ceux qui vivent sous les loix chrestiennes... par Pierre de Lancre, conseiller du roy au Parlement de Bordeaux... Reueu, corrigé & augmenté de plusieurs nouvelles obseruations, arrests & autres choses notables. *A Paris, chez Nicolas Bvon, ruë Saint Iacques, à l'enseigne de sainct Claude et de l'Homme Sauuage.* M. DC. XIII, in-4 ; et dans la *Sorciére*, de Michelet, les procès de Gauffredi, d'Urbain Grandier, etc.

s'élever jusqu'à la conception d'une religion désintéressée. Le sauvage demande à son grand esprit des chevelures, des bœufs, des chevaux, des crânes d'ennemis à scalper. Le paysan, lui, demandera de belles récoltes, une moisson splendide, du foin *à planté* ou bien encore une place en Paradis. Et il n'est pas homme à faire crédit, il faut payer comptant, donnant, donnant. Aussi les prières populaires ne manquent-elles jamais de faire des promesses formelles à tous ceux qui les réciteront.

Elles portent en elles-mêmes leur récompense :

Quis qui les sait, quis qui les dit
Y bout' son âme en paradis.
. . . .
Ceux qui l' disent trois fois,
Le matin et le souer,
N'y voirront jamais
Les flamm's de l'enfer, etc.

Ainsi s'expliquent tant d'exorcismes, à moitié burlesques, à moitié sérieux, où l'Église n'intervient pas, qu'elle réprouve au besoin. Dans certaines parties de la France, la veille de la Chandeleur, on voit mille petites lumières courir par les champs. Ce sont les enfants du village qui, armés de torches, somment au nom de saint Estricque, de sainte Gertrude, de saint Nicaise, de saint Chassetruble, les bêtes nuisibles de se retirer :

Sortez d'ici mulots
Où je vais vous brûler les crocs.
Quittez ces blés
Allez ; vous trouverez
Dans la cave du curé
Plus à boire qu'à manger.

Ou encore :

Rat, roi des rats,
De la saint Nicaise
Te souviendras.
Va-t-en, va-t-en,
Sans attendre ton aise, etc.

Et les rats s'en vont. Seulement, il faut leur tracer d'avance leur itinéraire, et s'il se trouve sur leur route un cours d'eau à traverser, on leur doit une planche. Sans quoi ils seraient en droit de rester, et personne ne pourrait les blâmer de leur obstination (1).

De là aussi ces innombrables oraisons à des saints que le calendrier ne connaît guère, et qui ont chacun leur spécialité.

(1) Un homme qui s'était beaucoup occupé de sciences occultes, l'abbé Constant (sous le pseudonyme d'Eliphas Lévi), dans son livre de *La Clef des grands mystères suivant Hénoch, Abraham, Hermès Trismégiste et Salomon* (Paris, Germer Baillière, 1861, in-8), a donné de curieux exorcismes populaires. Le suivant plaira peut-être davantage aux délicats que ceux que nous avons cités. Il est, par malheur, beaucoup moins authentique :

Loups, obéissez à la croix.
Serpents, fuyez devant la croix.
Lions d'enfer, lutins et faunes,
Esprits follets, esprits des aulnes,
Démons du soir, démons du bruit
Et lavandières de la nuit,
Filandières du clair de lune,
Bergers de mauvaise fortune,
Obéissez au sel béni
Par la vertu d'Adonaï.

C'est poétique, mais l'arrangement est visible. Evidemment, c'est l'œuvre d'un lettré qui, de sa vie, n'a jamais été berger. En Berry, on se contente de dire :

Que Dieu nous garde en ce moment
Et de l'aspic et d'la serpent,
Du chien fou, du loup enragé, etc.

ou encore tout simplement : Que le bon Dieu nous garde des chiens, des chats, des loups, des rats et des pt'ites bêtes des bossons qu'a font pch iit. (Ribault de Laugardière dans l'ouvrage cité ci-dessus).

Celui-ci guérit les coliques, cet autre le mal de dents, ce troisième les humeurs froides, et la plupart du temps c'est leur nom seul qui vaut la confiance dont on les honore. Saint Acaire adoucit les caractères acariâtres, saint Aignan (taignan) préserve de la teigne, saint Orban des orbillons (orgelits), saint Verin (venin) de la peste, saint Cloud des boutons, saint Fort des faiblesses ; saint Bonnet serait inexcusable de ne pas guérir les maux de tête. Le bonnet est si près de la tête ! Contre la stérilité les remèdes sont nombreux. Il suffit de s'adresser à saint Phallier, à saint Paterne, à saint Guignolet. En Dombes, près de Trévoux, on porte à saint Paul les enfants atteints de convulsions, à cause de sa conversion qu'on transforme en convulsion. Enfin, en Bresse, nous avons saint Guaradot qui est invoqué contre la rage (1).

Il serait vraiment trop facile de tourner ces folies

(1) Voici, comme specimen de ces sortes de prières, l'oraison de sainte Apolline, contre le mal de dents. Je l'emprunte à l'*Histoire des livres populaires*, de M. Charles Nisard (2e édition, *Paris, Dentu*, 1864, 2 vol. in-12).

Sainte Apolline,
La divine,
Assise au pied d'un arbre,
Sur une pierre de marbre,
Jésus notre sauveur,
Passant là par bonheur,
Lui dit : « Apolline,
Qui te chagrine ? »
« — Je suis ici, maître divin,
Pour douleur et non pour chagrin,
J'y suis pour mon chef, pour mon sang,
Et pour mon mal de pents, »
« — Apolline, tu as la foi,
Par ma grâce retourne-toi,
Si c'est une goutte de sang, elle chéra.
Si c'est un ver, il mourra. »

en ridicule. J'aime mieux faire remarquer à quel point cette existence du paysan, si complètement absorbée en apparence par le souci des intérêts matériels, est remplie et comme enveloppée de merveilleux. Ces cérémonies grotesques, ces superstitions bizarres, est-ce autre chose au fond que la revanche de l'idéal ? Repoussé sous sa forme naturelle et noble, il s'habille en pauvre comme le Christ de la légende. Le voilà sous des haillons d'emprunt, plus touchant peut-être et toujours reconnaissable. Que ce mendiant entonne d'une voix nasillarde une de ses complaintes, les plus endurcis céderont au charme et s'attendriront.

C'est qu'on a beau faire. Bon gré mal gré, la poésie doit avoir son compte. Chassez-là par la porte, elle rentrera par la fenêtre. En dépit de leur enveloppe vulgaire, ces superstitions sont touchantes, ces prières sont poétiques.

N'y a-t-il pas une sorte de grandeur mystérieuse dans ce début de la *Raison de Dieu* :

Disons la raison de Dieu,
Par le nom
De saint Pierre baron,
La raison de Dieu
Qu'a fait le jour,
Qu'a fait la nuit,
Le jour qu'est tant bel,
La nuit qu'estancelle,
Le jour d'un beau mardi
Que le monde doit tout fini... (1)

Et dans l'œuvre des poètes de profession, connaissez-vous beaucoup de pièces plus saisissantes

(1) Mélusine, n° de février 1877.

que cette prière de saint Michel, dont j'ai déjà cité quelques vers :

En Paradis il y a t-un arbre
Que les branches sont argenté's
Et les feuilles tout ennoré's (dorées),
A la cime saint Michel ange
Qui compte les âmes passer.

— Ah ! dis-moi donc saint Michel ange
Combien d'âmes n'a-t-il passé ?

— Il n'a passé plus de cent mille,
Autant des petits que des grands,
Autant de mères que d'enfants.

— Oh ! dis-moi donc saint Michel ange
Onte agniron touta (où iront-ils tous) loger ?

— N'y aura qu'iront en purgatoire,
Et les autres dedans l'enfer,
N'en tombera dedans l'enfer
Comme de neige dans l'hiver (1).

Oubliez pour un instant l'incorrection de la forme, et dites si cette *prière* n'étincelle pas d'une étrange beauté. D'autres sont heureusement plus douces, plus clémentes. Il s'y joint parfois une sorte de

(1) *Chants populaires du Forez et du Velay*, recueillis par M. Victor Smith, dans *Romania* de janvier 1875, p. 438-452.
On trouve dans la *Revue des langues romanes* (1874, t. VI, p. 265) une prière également poétique, dont la fin rappelle le commencement de celle-ci :
« Là-bas, là-bas, il y a un vase ; tout son sang s'y est amassé. — Au milieu de ce vase, il y a un arbre transplanté ; — les petites branches sont en ivoire, les petites feuilles sont en argent, — saint Michel est à la cime, regardant parmi son peuple. »
Dans les vieilles enluminures, on voit fréquemment saint Michel protéger, à la tête de la milice céleste, les âmes des justes que Satan guette au passage. Alors que la religion tend partout à se spiritualiser, le paysan tient à lui conserver ses côtés matériels ; on dirait qu'il garde précieusement les vieux vêtements dont elle ne veut plus.

tendresse naïve qui en atténue la grossièreté. Elles n'ont pas d'ailes et cheminent pesamment. Soit. Elles iront au ciel en sabots. C'est la nature, si souvent proscrite, qui frappe à la porte et, sans souci du beau langage, réclame sa place au sanctuaire.

En vérité, je crois voir une petite église de village qu'envahit lentement la végétation d'alentour. Les buissons s'agitent, le bois voisin se met en marche. Déjà de folles poussées de verdure, des ronces gigantesques escaladent le porche, couvrent la façade, grimpent jusqu'au clocher ; mais, par les fenêtres embroussaillées, la voix des cloches arrive encore aux fidèles, plus pénétrante et plus argentine.



LA POÉSIE POPULAIRE

ET LES POÈTES FRANÇAIS

Cette étude a paru, pour la première fois, dans la Revue des traditions populaires *des 25 septembre-25 octobre 1886 (1re année nos, 9-10) où elle est indiquée* « à suivre ». *La suite n'a jamais été publiée.*



LA POÉSIE POPULAIRE

ET LES POÈTES FRANÇAIS

En tout temps et dans tout pays, pourvu que ce pays fût arrivé à un certain degré de culture, deux littératures, très différentes, ont fleuri côte à côte, parfois s'ignorant l'une l'autre, parfois vivant en sœurs : la *littérature orale*, la *littérature écrite*, celle des simples et celle des lettrés.

C'est l'histoire, très sommaire, de leurs rapports en notre pays de France que je voudrais esquisser ici.

De la littérature proprement dite, j'ai peu de chose à dire. On l'apprend... plus ou moins, dans nos collèges. Les critiques, Dieu merci, ne lui ont pas manqué.

L'autre est infiniment moins connue. Elle mérite cependant de l'être, et, sans prétendre lui accorder la même importance qu'à sa grande sœur, on peut

regretter qu'elle ait été jusqu'ici, à ce point dédaignée chez nous.

Un mot d'abord de ses origines :

On sait qu'un de ses caractères principaux est d'être anonyme. Serait-elle, comme on l'a prétendu, fille du hasard et de la pure improvisation? Cela est difficile à croire. Pour peu qu'on se donne la peine d'ouvrir un des nombreux recueils de poésies populaires publiés de nos jours, on y découvrira à côté de banalités et d'inepties sans nombre, des beautés de premier ordre, comparables, j'ose le dire, à ce qu'a produit de plus achevé l'art des anciens âges. Or toute beauté suppose un créateur, et quand je lis une poésie admirable, aussitôt, derrière cette poésie, je vois un poète.

Qu'on veuille bien d'ailleurs le remarquer. Il semble presque impossible de faire le compte de nos chansons, tant elles paraissent nombreuses. Au fond, il n'y en a guère que vingt ou trente dont il nous soit parvenu des versions, généralement altérées. Le reste n'est qu'imitation, plagiat, copie plus ou moins affaiblie, plus ou moins passée.

Ces copies, trop souvent médiocres, peuvent être l'œuvre du premier venu qui, un beau jour, s'est trouvé en verve, mais les auteurs de nos *chansons-types* étaient bien de vrais poètes, j'ajoute hardiment : de grands poètes. Seulement ils avaient d'autres procédés, d'autres formules, une autre rhétorique, en un mot, que leurs confrères en renom dans le monde lettré. Leur art qui mérite réellement cette qualification, était essentiellement traditionnel. Peut-être se le transmettaient-ils de père en fils, comme faisaient encore il y a peu

d'années, si l'on en croit George Sand, les *flûteux* du Bourbonnais et du Morvan. Il existait sans doute des familles de poètes rustiques. L'un était plus inspiré, l'autre moins; tous avaient le mot, le secret, la tradition.

Au surplus, vivant en contact perpétuel avec le peuple, ils s'imprégnaient forcément de son esprit, partageaient ses préjugés, ses croyances, ses superstitions, vivaient de sa vie propre et le représentaient au naturel. A son tour, le peuple leur demandait des modèles, s'essayait à les copier.

L'œuvre une fois accomplie et lancée dans le monde, il la modifiait naïvement, presque inconsciemment. Après avoir posé devant le peintre, il reprenait son portrait et y ajoutait des retouches, très souvent gauches et maladroites, heureuses quelquefois. Puis sa mémoire tenait lieu d'écriture au poète, et, pour bonne qu'elle fût, cette mémoire n'était pas toujours fidèle. D'où une infinité de variantes, chacun à son insu y mettant un peu du sien.

Sans doute, ce n'est là qu'une hypothèse et je la donne pour ce qu'elle vaut, car on en est ici réduit aux conjectures. Mais, si je ne me trompe, un de nos traditionnistes les plus distingués, le savant auteur de *la Flore* et de *la Faune populaires françaises*, M. Eugène Rolland, est arrivé à des conclusions presque identiques.



Quoi qu'il en soit, l'œuvre existe. En dépit de mille chances contraires, elle est parvenue jusqu'à nous. Dégagez-la des ronces qui l'enserrent, des

végétations parasites qui semblent devoir l'étouffer, elle apparaîtra toujours verte et florissante. Chose étrange ! Elle n'a pas vieilli. Alors que la littérature savante change et se renouvelle perpétuellement — car c'est la condition même de son existence — alors que les maîtres les plus incontestés semblent parfois démodés et *rococos*, la littérature populaire, cette aïeule toujours immuable, est toujours jeune. Elle n'a en effet rien à voir avec la mode. Les fanfreluches d'un jour, les oripeaux de convention, lui sont étrangers. Elle ne les méprise pas, elle les ignore. La tradition lui marque sa route, elle ne saurait s'en écarter, sous peine de mourir.

C'est ce qui explique le mépris singulier dont elle a été victime, tant que l'antiquité classique et ses imitateurs avaient seuls voix au chapitre. C'est aussi ce qui fait sa force et son vrai mérite.

Ses racines plongent loin, très loin, dans le passé.

Étant toujours restée fidéle à ses origines, n'ayant subi aucune influence étrangère, elle est, par cela même, profondément nationale. On dirait un témoin des anciens âges, quelque chose comme un solitaire oublié, qui, tandis que tout s'est transformé violemment autour de lui, conserverait encore les idées et parlerait la langue du vieux temps. Il serait facile d'en faire la démonstration pour toute l'Europe. Mais il ne s'agit que de la France. Disons-le bien haut : la Poésie populaire française, c'est la France elle-même. Nulle part on ne la trouvera aussi bien qu'ici.

De fait, cette poésie est apparue et s'est développée en même temps que les premiers essais d'organisation politique de notre pays, en même temps

que ses premières tentatives littéraires, si longtemps méconnues, pourtant si originales et si hardies. Chacun sait aujourd'hui que notre littérature ne date ni du XVIIe siècle, ni même du XVIe, que le XIIIe siècle en particulier représente l'une des périodes les plus fécondes et les plus glorieuses de notre développement intellectuel, et qu'en dépit de l'affirmation de Boileau, Villon n'a point du tout débrouillé *l'art confus de nos vieux romanciers*, lequel, d'ailleurs, est très clair. Mais pour traiter avec compétence une si riche matière, il faudrait l'intelligente et sagace érudition d'un Gaston Paris.

Je me bornerai à quelques indications élémentaires.

Nos grandes chansons de geste du XIIe et du XIIIe siècle, à commencer par les chefs-d'œuvre du genre, la *Chanson de Roland, Raoul de Cambrai, Garin le Lohérain*, etc., peuvent-elles être qualifiées d'œuvres populaires ? Oui, en un certain sens. A coup sûr, leurs auteurs, quels qu'ils soient, étaient de vrais lettrés pour l'époque, des clercs le plus souvent. Mais les sentiments qu'ils ont exprimés sont de ceux qui vont droit au cœur du peuple.

Leur inspiration est toujours noble et élevée ; on y sent je ne sais quoi qui fait penser au vieil Homère. Leur forme un peu fruste, prosaïque et traînante est d'un naturel qui parfois touche au sublime. Que de verdeur, d'ingénuité, de franchise ! Quelle mâle simplicité ! Au moins ceux-là ne font pas de phrases, pour le plaisir d'en faire.

Quant à leurs sujets, ils les empruntent de préférence à l'histoire nationale. Ce n'est que plus tard qu'apparaissent le Cycle de l'antiquité (*Rome, Alexandre le Grand*, etc.) et celui de la Bretagne

(*Arthur, la Table Ronde, le Saint-Graal*, etc.). A leur façon, ce sont des historiens, des historiens légendaires, tels qu'il peut en exister en des temps aussi dépourvus de critique, et dont il ne faut accepter le dire qu'à bon escient. Mais enfin ils parlent aux Français de la France. Ils les exaltent au souvenir de leurs triomphes, ils les font pleurer sur leurs défaites.

A leur voix, comme à celle d'un évocateur, le passé ressuscite avec ses gloires, ses misères, ses deuils. Se peut-il rien voir de plus populaire ?

On sait d'ailleurs qu'ils s'adressaient indistinctement à tous :

Seigneurs, or, faites paix, chevaliers et barons,
Et rois et ducs, et contes et princes de renons,
Et prélas et bourgeois, gens de religions,
Dames et demoiselles, et petits enfançons (1).

Après avoir charmé les seigneurs dans leurs châteaux, les bons moines dans leurs couvents, le poème s'en allait avec les jongleurs, de village en village, amuser les paysans assemblés sur la place publique. C'était presque la seule distraction qu'eussent les gens de labeur. Je crois les voir, écoutant, bouche bée, le récit des exploits d'Olivier et de Roland, ou les mirifiques aventures de Guillaume au Court-Nez. Comprenaient-ils toujours ? J'en doute un peu. Mais ils devaient emporter de cette *séance* quelque chose de réconfortant qui, pour un moment, les enlevait bien loin des tristesses du présent. Ils pouvaient se sentir plus hommes, s'estimer davantage.

(1) Le Roman des quatre fils Aymon, prince des Ardennes. *Reims*, 1861, in-8. (Collection des poètes Champenois).

A la guerre, les chansons de geste servaient à enflammer le courage des hommes d'armes. C'était comme la *Marseillaise* de ces temps lointains. Taillefer « *Qui moult bien cantait* » marchait en tête de l'armée de Guillaume-le-Bâtard à la bataille d'Hastings, et la chanson de Roland fut peut-être pour quelque chose dans la conquête de l'Angleterre.

Malheureusement la poésie du Moyen-Age ne put longtemps se maintenir à ce degré d'héroïsme et de virile inspiration. C'est une loi fatale des littératures que toujours le beau aboutit au joli. Avec le développement de la société féodale, de nouveaux modes de pensée et d'expression s'introduisirent. La simplicité d'antan parut surannée, et l'institution des *cours d'amour* aida, j'imagine, à la décadence. Du premier coup, on atteignit le comble de l'entortillé et du précieux. L'amour se fit casuiste ; ce fut le beau temps de l'allégorie. A côté de ce débordement de mysticisme voluptueux, nos bouquets à Chloris paraissent bien fades.

D'autre part, l'insuccès des Croisades, cette magnifique folie, devait amener une réaction pacifique. L'esprit bourgeois, terre à terre, goguenard et frondeur, fit échec à l'esprit chevaleresque. Ces héros qui avaient fait trembler le monde, on trouva piquant de les tourner en ridicule, et l' « *emperor à la barbe florie* », Charlemagne lui-même, fut *blagué*. Peut-être ne faut-il pas trop médire de ce mouvement. Il est dans la tradition gauloise. Mais le peuple qui ne comprend ni les parodies ni les madrigaux, le peuple qui n'a pas de *dame* et n'a pas d'esprit, ne pouvait trouver son compte à ces productions trop compliquées. Il dut regretter les vieilles légendes, tombées en désuétude, et je serais

disposé à croire que c'est alors qu'il commença à avoir ses poètes à lui, son art à lui, fort étrangers à la mode du jour, et purs reflets du passé. Ne sent-on pas en effet, dans nos chants populaires, tout au moins dans ceux dont l'antiquité est indiscutable — *Jean Renaud, La Porcheronne, Le Roy Loys est sur son pont*, etc. — comme un vague souvenir des chansons de geste. Un souffle héroïque a passé par là, c'est la même manière de sentir (1).

Je vais plus loin. C'est la même forme :

Les chansons de geste sont presque toujours écrites en vers de dix ou de douze pieds, simplement assonancés, ou divisés par couplets monorimes d'inégale longueur. Très souvent, l'hémistiche se termine par une syllabe féminine qui ne compte pas plus que si elle était à la fin du vers, et cela, semble-t-il, non sans raison, car l'oreille, le seul guide en pareille matière, n'en est aucunement choquée.

Roi qui de France porte corone d'or...
. . . .
Sur sa poitrine vit brûler son psautier...
. . . .
Oncques plus douce chose ne vi ne n'acointai ;
Elle est plus gracieuse que n'est la rose en mai (2).

(1) Il faudrait aussi tenir compte de l'influence des drames liturgiques en latin, que le moyen âge, à ses débuts, aimait à voir représenter en pleine église. La *Légende de Saint-Nicolas* vient en ligne directe d'un de ces petits drames. (Voir : Drames liturgiques du Moyen-Age (texte et musique), par E. de Coussemaker, correspondant de l'Institut. *Rennes, impr. H. Vatar*, 1860, in-4°). Plus tard les différentes *Vies des Saints* agirent fortement sur l'imagination populaire.

(2) Voir : Histoire de la langue française. Études sur les origines, l'étymologie, la grammaire, les dialectes, la versification

Coupez ces vers à l'hémistiche. Vous aurez les vers de cinq et de six pieds, chers à notre poésie populaire.

On dit que cette dernière rime par assonance. Il s'agit de s'entendre. Sans doute, à la fin du vers, les syllabes masculines sont toujours assonnancées, et, lorsqu'elles ne le sont pas, on peut croire à une altération du texte, mais généralement les syllabes féminines ne riment entre elles d'aucune façon :

Le prince se *marie*
A l'âge de vingt ans.

Il a pris une *femme*
Qui n'avait pas quinze ans.

Le beau soir de ses *noces*,
Reçoit le mandement,

Ç'est pour aller en *guerre*
Servir le roi Constant...

ou encore :

Chante, rossignol, *chante*,
Toi qui as le cœur gai.

Le mien n'est pas de *même*,
Mon amant m'a quitté.

Pour un bouton de *rose*
Que trop tôt j'ai donné.

Je voudrais que la *rose*
Fût encore au rosier,

Et que mon ami *Pierre*
Fût encore à m'aimer.

et les lettres au Moyen-Age, par E. Littré, de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres). *Paris, Didier et Cie*, 1863, 2 vol. in-8.

J'imagine que les deux vers du distique n'en font qu'un en réalité, et qu'il y a là tout simplement une succession de vers monorimés ou plutôt mono-assonnancés. C'est la forme traditionnelle de la vieille poésie française.

A cette dernière, le poète populaire a également emprunté quantité de libertés, fort excusables en un temps où la langue était encore en voie de formation et comme hésitante. L'hiatus ne l'effraie pas, et de fait, pour qui sait s'en servir, il n'a rien de très effrayant. En outre, selon les besoins du rhythme, on n'hésite pas à faire tomber telle ou telle syllabe, à allonger ou à raccourcir les mots, etc. Il semble qu'on ait affaire à une sorte de pâte malléable, susceptible de s'étendre à volonté, et, pourvu que la mesure y soit, on n'en demande pas davantage. Ainsi faisaient nos aïeux, ainsi, suivant l'exemple du Dante, font encore les Italiens.

Ne croyez pas, au reste, qu'une scission tranchée ait existé dès lors entre la littérature orale et la littérature écrite. Sans doute il y avait des échanges; on voisinait. Quelques chansonniers d'inspiration libre et franche, qui ne donnaient pas dans le goût allégorique, comme Audefroid-le-Bâtard, Gace-Brûlé, Colin-Muset, pouvaient servir de trait d'union. Ils écrivaient comme les lettrés, pensaient comme le peuple. Tous les poètes français d'ailleurs, jusqu'à l'âge classique, peuvent être dits populaires par certain côté. Le fil d'or de la tradition ne s'est jamais complètement rompu entre leurs mains ; ils sont naïfs ou semblent l'être et tiennent de près encore au terroir.

C'est ainsi que de Ruteboeuf à Marot on est toujours en pleine veine gauloise. La réaction réaliste

du XVe siècle se borne à accuser le côté gouailleur et mordant de notre caractère national, si bien mis en lumière déjà par les diverses branches du *Roman du Renart* et la suite du *Roman de la Rose.* Villon est peuple des pieds à la tête, de même Gringore, si plein d'ingénuité dans sa *Vie de Monseigneur Saint-Louis,* de même Coquillard, ce fin matois, ce bourgeois retors, moitié chanoine, moitié homme de lois. Charles d'Orléans, qui faillit être roi de France, est un bel esprit de cour, et, cependant, malgré son malheureux faible pour Bel-Accueil, Mérencolie, Faux-Semblant et autres personnages de même farine, comme il chante gentiment, au premier soleil !

Les fourriers d'été sont venuz
Pour appareiller son logis,
Et ont fait tendre ses tappis
De fleurs et verdure tissuz

En estendant tappis veluz
De vert herbe par le païs,
Les fourriers d'été sont venuz.
Pour appareiller son logis...

Certes, cette poésie n'est pas populaire, mais les images en sont naturelles et le peuple saurait les goûter. D'autres poètes, moins connus, se sont peut-être rapprochés davantage encore du grand modèle :

Hellas ! Qu'elle est à mon gré,
Celle que je n'ouse nommer,
Hellas ! qu'elle est à mon gré,
Celle que je n'ouse dire !

L'autre jour jouer m'allay
En marchant la verdure ;
Trouvay la belle en ung pré,
Sur l'herbe qui point dure (qui pousse droite).

D'amours faisoit ung chappelet : (couronne)
Vray Dieu ! qu'il estoit bien fait !
Par amour luy demanday,
Et elle me l'octroye (1).

On a ici commé une transition entre l'art des savants et celui des humbles. Cette simple fleurette, à coup sûr, n'est pas venue en serre chaude.

Les doctes ne craignaient donc pas de s'abreuver de temps à autre à la source populaire, et volontiers ils allaient y reprendre des forces. Le peuple, de son côté, s'affinait à leur école. Il leur demandait de nouveaux thèmes, sans rien abandonner toutefois de l'ancien trésor.

Nos plus anciennes chansons d'amour datent probablement de cette époque et de l'âge qui suit. Quant à nos chants satiriques et facétieux, la plupart dérivent des fabliaux, ainsi que cette abondance de dictons sur les femmes coquettes, les moines, les maris trompés qui font de temps immémorial les délices de nos veillées de campagne. Les lettrés oublient facilement ou méprisent ce que leur ont légué leurs devanciers. Ils s'appauvrissent volontairement : il leur faut du nouveau à tout prix. Le paysan au contraire acquiert sans cesse, ramasse tout et n'a garde d'égarer rien. S'agit-il d'un objet sans valeur, au bout de cent ans et plus, on le retrouvera dans l'armoire de ses petits enfants.



Les promoteurs de la Renaissance étaient, pour la plupart, gens d'esprit et de talent. Quelques-uns

(1) Gaston Paris. *Chansons du XVe siècle*, citées plus haut.

frisèrent le génie. Cependant leur tentative aboutit, en définitive, à une sorte de déviation du tempérament français. Ils avaient raison de réagir contre la plate routine des imitateurs de Marot et de Saint-Gelais ; ils voulaient doter notre poésie de formes nouvelles, plus hautes et plus dignes ; c'était une noble ambition. Mais pourquoi ne pas remonter directement aux sources, pourquoi s'adresser à l'étranger quand on avait, dans le pays même, des modèles tout aussi sûrs, sinon aussi parfaits ? S'ils avaient pris la peine de relire nos poèmes du moyen-âge, ils y auraient trouvé le sublime qu'ils cherchaient, un peu mêlé à coup sûr, et plein de rudesse dans sa primitive simplicité, mais enfin le sublime, et la tradition nationale ne se fût pas interrompue. Par malheur, comme tous leurs contemporains, ils ignoraient ces monuments de notre vieille littérature dont le souvenir même s'était perdu, et, s'ils les avaient connus, peut-être les eussent-ils tout simplement taxés de barbarie.

L'antiquité classique, comme un vin trop généreux, leur était montée au cerveau. Ils s'étaient grisés de Grec et de Latin et auraient rougi de rien devoir à leurs naïfs devanciers. Avec Ronsard, ils faisaient profession d'avoir *« style à part, sens à part, œuvre à part.* »

Ainsi se consomma peu à peu le divorce entre la littérature érudite et la littérature populaire inébranlablement attachée à ses humbles origines.

« Sans l'imitation des Grecs et des Romains, » dit Joachim du Bellay, dans sa *Défense et Illustration de la Langue françoise*, qui fut comme le manifeste du nouveau parti « nous ne pouvons donner à nostre « langue l'excellence et lumière des autres plus

« fameuses.... Ly doncques et rely premièrement,
« ô poète futur, fueilette de main nocturne et jour-
« nelle les exemplaires Grecs et Latins, puis me
« laisse toutes ces vieilles poésies Françoises aux
« Jeux Floraux de Toulouse et au Puy de Rouen :
« comme rondeaux, ballades, virelais, chants royaux
« chansons et autres telles espiceries, qui corrom-
« pent le goust de nostre langue, et ne servent sinon
« à porter tesmoignage de nostre ignorance. Jette-
« toy à ces plaisans épigrammes, non pas comme
« font aujourd'hui un tas de faiseurs de comptes
« nouveaux, qui en un dizain sont contens n'avoir
« rien dit qui vaille aux neuf premiers vers, pour-
« veu qu'au dixième il y ait le petit mot pour rire :
« mais à l'imitation d'un Martial ou de quelque
« autre bien approuvé si la lasciveté ne te plaist,
« mesle le profitable avec le doux. Distile, avec un
« style coulant et non scabreux, ces pitoyables élé-
« gies, à l'exemple d'un Ovide, d'un Tibulle et d'un
« Properce, y entremeslant quelquefois de ces
« fables anciennes, non petit ornement de poésie.
« Chante-moy ces odes, incogneues encore de la
« Muse Françoise, d'un luc bien accordé au son
« de la lyre Grecque et Romaine, et qu'il n'y ait
« vers où n'apparaisse quelque vestige de rare et
« antique érudition... Sur toute chose, prends garde
« que ce genre de poëme soit élongné du vulgaire,
« enrichy et illustré de mots propres et épithètes
« non oisifs, orné de graves sentences, et varié de
« toutes manières de couleurs et ornemens poëti-
« ques : non comme un *Laissez la verde couleur*,
« *Amour avec Psyché*, *O combien est heureuse*, et
« autres tels ouvrages, mieux dignes d'estre

« nommez chansons vulgaires qu'odes ou vers « lyriques. »

Et ailleurs quel anathème il jette aux poètes en retard !

« Je supplie à Phœbus apollon, que la France « après avoir esté si longuement stérile, grosse de « luy, enfante bientôt un poète, dont le luc, bien « resonant face taire ces enrouées cornemuses, non « autrement que les grenouilles, quand on jette une « pierre en leur marais. »

On le voit, la question est nettement posée, la guerre déclarée en bonne forme. N'allons pas trop loin pourtant. Ce sont là propos de néophyte, tout échauffé encore de sa conversion récente. Il en faut rabattre.

Malgré du Bellay, on continua de chanter à la vieille mode, témoin cette romance que je choisis entre cent autres et qui, dans sa forme à demi populaire, garde quelque chose des grâces d'autrefois.

Je m'en vais par le monde
A la pluie et au vent,
(M'amour),
Pour chercher ma mignonne,
(Hélas !)
Celle que j'aime tant.

Or l'ay-je tant cherchée,
Qu'à la fin l'ay trouvée
(M'amour),
Le long d'une vallée,
(Hélas !)
Tout auprès d'un verd pré.

Je lui ay dit : Doucette
Où vas-tu maintenant ?
(M'amour),

M'en vais rendre nonette
(Hélas !)
En un petit couvent.

Puisque d'aultre que moi
Vous êtes amoureux,
(M'amour),
Qui faict qu'en grand esmoy
(Hélas !)
Mon cœur soit langoureux.

Hélas ! toute vestue
Je serai de drap noir,
(M'amour),
Monstrant que despourvue,
(Hélas !)
Je vis en désespoir... etc. (1).

C'est ainsi que, dans son recueil des *Chants populaires de la Franche-Comté*, Max Buchon a pu donner comme venant du peuple, la belle Jauly qui n'est qu'une poésie de la Renaissance, arrangée par Désaugiers (2).

Voici la Pentecôte,
Belle Jauly.
La fraise est à mi-côte
Du bois joli.

Déjà roses nouvelles
Ont refleuri.
C'est le temps où les belles
Changent d'ami.

(1). Le Recueil de toutes sortes de chansons, nouuelles, rusticques & musicales, & aussi ceulx qui sont dans la deploration Venus. *A Lyon, par George Poncet,* M. D. L. V. In-12, 1557.

(2). On sait que Max Buchon ne s'est pas gêné pour introduire dans son recueil (Paris, Sandoz et Fischbacher, 1878, in-12), diverses poésies qu'on peut lui attribuer à lui- même, comme les *Foins*, les *Voituriers de marine*, les *Quenouilles*.

Changerez-vous le vôtre,
Belle Jauly ?
— Non, je n'en veux pas d'autre
Que mon ami.

Le temps fane la rose,
La fraise aussi ;
Il change toute chose,
Mon cœur nenni.

A tout prendre, Ronsard lui-même n'est point du tout le pédant qu'on imagine. Lorsqu'il est descendu de son trépied, il se montre familier et bonhomme ; on l'aborde facilement. Sa poésie même, en dépit des infiltrations grecque et romaine, garde un goût de terroir. Il n'a pas rompu sans retour avec le passé gaulois, et à de rares, trop rares moments, il atteint le comble de l'art, la perfection dans le naturel.

Loin d'être latiniseur et grécaniseur à outrance, il plaide pour le vieux langage. « Tu sçauras, recommande-t-il dans son *Abrégé de l'Art poétique*, « dextrement choisir et approprier à ton œuvre « les mots plus significatifs des dialectes de nostre « France, quand mesmement tu n'en auras point de « si bons ny de si propres en ta nation, et ne se « faut soucier si les vocables sont *Gascons*, *Poitevins*, « *Normans*, *Manceaux*, *Lionnois* ou d'autres païs, « pourveu qu'ils soient bons, et que proprement ils « signifient ce que tu veux dire sans affecter par « trop le parlé de la cour, lequel est quelques fois « très mauvais pour estre le langage de Damoiselles « et jeunes gentils-hommes qui font plus de profes- « sion de bien combattre que de bien parler. »

D'Aubigné raconte (1) qu'il recommandait à ses disciples l'emploi des anciens termes. « Mes enfants, « deffendez vostre mère de ceux qui veulent faire « servante une damoyselle de bonne maison. »

On sait, d'autre part, quel était le goût de Montaigne, un indépendant, il est vrai. « La poésie « populaire et purement naturelle a des naïfvetés et « des grâces par où elle se compare à la principale « beauté de la poésie parfaicte selon l'art, comme « il se veoid ez villanelles de Gascoigne et aux « chansons qu'on nous rapporte des nations qui « n'ont cognoissance d'aulcune science ny mesme « d'escripture ; la poésie médiocre qui s'arreste « entre les deux est desdaignée, sans honneur et « sans prix. »

Quant à Rabelais et aux petits conteurs qui marchent à sa suite, depuis Des Périers jusqu'à Béroalde et à Noël du Fail, ils sont encore tout nourris de la *substantificque moelle* populaire.

Malgré tout cependant, il est facile de voir que le courant n'est plus de ce côté. Un souffle nouveau a passé par le monde, de nouveaux horizons apparaissent, bien des fleurs sont déjà fanées, qui ne refleuriront que plus tard, si elles refleurissent.

Quelques écrivains de libre génie suivent encore « la bonne voie naturelle », Régnier, par exemple, qu'on ne saurait oublier en pareil sujet, ou bien l'auteur de la *Belle Gabrielle*, cet Henri IV, si alerte, si primesautier, si Français pour tout dire, qui, dans une de ses lettres à la belle Corisande, par-

(1) Voir l'avertissement de : Les Tragiques, par Théodore Agrippa d'Aubigné. Nouvelle édition revue et annotée par Ludovic Lalanne. *Paris, P. Jannet*, 1857, in-16.

lant d'un aimable site, en résume ingénument le charme en cette naïve exclamation : « *Ah? qu'il y fait bon chanter !* »

Peine perdue. Voici venir le grand siècle, le siècle de la discipline.

On a peine à comprendre que nos classiques, à commencer par Malherbe, le précurseur, pour finir à Boileau, l'austère législateur du Parnasse, aient à ce point méconnu Ronsard et son école. Au fond ils s'inspiraient des mêmes idées. Seulement Ronsard, on l'a vu, était moins étroit, plus dégagé de préjugés, infiniment plus maladroit aussi, disons-le bien vite. Il avait à frayer une nouvelle route, à tailler en pleiné forêt vierge ; il fit de son mieux. Il avait à frayer une nouvelle route, à tailler en pleine forêt vierge ; il fit de son mieux. Il est rare qu'une grande réforme politique ou littéraire réussisse du premier coup; la victoire une fois acquise, on oublie facilement ceux qui l'ont préparée.

Et cette fois, c'était bien la victoire, une victoire incontestable et incontestée. Il est permis de regretter que nos grands écrivains de l'époque Louis XIV aient eu si complètement raison; on ne peut que s'incliner devant leur génie. Le contester un instant serait puéril. Je ne l'essaierai pas. Peut-être cependant, moins exclusifs, eussent-ils été plus grands encore, s'il est possible. Quel parti un homme comme Corneille n'aurait-il pas tiré de nos vieilles légendes, s'il les avait bien connues !

Il ne les connaissait pas, et c'est à l'Espagne qu'il demanda le sujet du *Cid*, à Rome, à la Rome de Lucain et de Sénèque, qu'il emprunta ses modèles.

L'esprit gaulois ne mourut pas. Il est immortel. Il

brilla même d'un incomparable éclat avec Molière, avec La Fontaine, avec le Racine de la délicieuse bouffonnerie des *Plaideurs*, même avec ce Boileau dont Voltaire a si bien dit qu'il ne faut pas trop médire. Mais il s'écarta de plus en plus de la forme populaire. A la spontanéité ingénue, à la barbarie, si l'on veut, des premiers âges, se substitua insensiblement je ne sais quoi de parfaitement noble et de superbement orné. Une merveilleuse rhétorique s'introduisit; les poètes devinrent orateurs.

Encore une fois, admirons. C'est une belle chose assurément que la colonnade du Louvre. L'ordonnance en est pompeuse et magnifique, mais les oiseaux n'oseraient s'y poser, et un petit chant d'oiseau, en pleine campagne, au bord des eaux courantes, a bien aussi son charme. Aucun rossignol n'a fait son nid dans la perruque du Grand Roi (1).

Le XVIIIe siècle a généralement dans le monde des poètes une assez mauvaise réputation. Il est philosophique, réformateur, déclamatoire, sceptique, fort libertin, passablement grivois, vers la fin surtout. Il n'est guère poétique.

On se le représente volontiers comme un de ces vieux messieurs, politique aimable ou fin diplo-

(1). On m'excusera de glisser si rapidement sur le XVIIe siècle. Il mérite une place à part, la première peut-être, dans toute histoire de la littérature française, mais au point de vue qui nous occupe, il est à peu près stérile. Signalons pourtant les chansons de Gaultier-Garguille, tout à fait peuple celui-là, mais qui n'a emprunté à l'art populaire que ce qu'il a de plus bas et de moins recommandable. Les Noëls Bressans du conseiller Brossard de Montaney et de l'avocat Borjon se lisent encore avec agrément. Ils contiennent plus d'un trait de nature et par dessus tout de précieux renseignements sur les mœurs et coutumes de l'époque. Mais c'est purement œuvre de lettré.

mate, qui, parfaitement désabusés de toute chose, bien que fort respectueux..., en apparence, des pouvoirs établis, ont besoin d'un brin de polissonnerie pour s'émoustiller. Ne leur parlez pas des petites fleurs des champs, des ruisseaux, des roses et du temps joli. Ils ne s'indigneraient pas : ils n'en ont plus la force ; ils ne daigneraient même pas sourire. C'est tout au plus s'ils se laisseraient aller à hausser doucement les épaules, avec de charmants airs de l'ancien Régime.

Pourtant ce siècle qui, somme toute, a été celui des grands élans intellectuels et de l'émancipation de l'esprit humain, ce siécle pratique et prosaïque par excellence, a imaginé la féerie la plus exquise, la plus imprévue, la plus idéale qui fût jamais. Voici Greuze qui s'attendrit sur la cruche cassée, mal irréparable ; voici Lancret, l'ami des belles filles ; Boucher, le peintre attitré des déesses bien en chair et point bégueules ; Fragonard qui sait le chemin du bois enchanté ; Watteau enfin, de tous le plus inspiré, le plus fantaisiste, le plus délicieusement fou, qui, sur des galères dorées, emmène à Cythère les pèlerins d'amour.

Ah ! pauvres pèlerins, n'auront-ils point une chanson pour calmer leur peine, une pauvre petite chanson qui s'en aille jusqu'à la lune et jusqu'aux étoiles, et leur mette au cœur un peu de rêverie ? M. de Voltaire a été requis de les accompagner. Mais il a tant de choses en tête et de si diverses ! Il lui faut écrire à la fois à Berlin, à Londres, à Pétersbourg. Il spécule, il trafique, il écrase l'Infâme. Saint-Lambert, Gentil-Bernard, Roucher, Léonard, d'autres encore, ont essayé leurs pipeaux. Mon

Dieu, que cela est médiocre ! Les pèlerins ne sont pas contents.

Voici pourtant qu'une voix jeune et fraîche, un peu aigrelette et menue, se fait entendre. C'est celle du sieur Favart, un simple comédien que le maréchal de Saxe a daigné... tromper.

Annette, à l'âge de quinze ans,
Est une image du printemps ;
C'est l'aurore d'un beau matin
Qui ne veut naître
Et ne paraître
Que pour Lubin.

Son teint bruni par le soleil
Est plus piquant et plus vermeil ;
Blancheur de lys est sur son sein
Mouchoir le couvre
Et ne s'entr'ouvre
Que pour Lubin.

Sa bouche appelle le baiser,
Son regard dit qu'on peut oser ;
Mais tout autre oserait en vain,
C'est une rose
Qui n'est éclose
Que pour Lubin (1).

(1). Favart. *Annette et Lubin.* — On trouve dans la même pièce une adaptation d'un thème bien connu, qu'on m'a souvent donné comme populaire :

Il était une fille,
Une fille d'honneur,
Qui plaisait fort à son seigneur,
En son chemin rencontre... etc.

Voir aussi dans la *Rosière de Salenci* (Paris, Ballard, 1769, in-8). les jolis couplets du régisseur et de Colin :

La rosée est moins fraîche
Un beau jour moins serein.
C'est la fleur de la pêche...
Qui colore son teint... etc.

N'y a-t-il pas là, à travers l'afféterie obligée, comme un écho lointain de la véritable poésie des champs ? Favart a le sentiment de la chanson populaire, beaucoup plus que son confrère Vadé qui croit être peuple et n'est que canaille. Il est presque seul, dans le monde à la mode, à se rappeler les airs d'autrefois.

En revanche, la province, toujours un peu en retard, continue à chanter à sa guise, naïvement, simplement, à la bonne franquette ; et comme le patois est presque toujours sa langue de prédilection, elle n'a garde de tomber dans le raffinement cher aux abbés de cour et aux petits-maîtres. Il semble qu'ici la forme emporte le fond. Certains onguents ne vont pas à tous les pots, et certains idiomes ne peuvent exprimer qu'un ordre déterminé de sensations. Si, en patoisant, on ne saurait beaucoup élever la voix, on est forcé du moins d'être toujours simple et naturel. Allez donc déclamer dans la langue même du peuple. Il vous rirait au nez.

Il y a un peu de tout parmi les tenants du vieux langage et des vieilles idées : quelques gentilshommes, des abbés, un organiste, un académicien, voire même un épicier qui, hors de l'épicerie, ne voit point de salut (1). Mais ce qui frappe d'abord dans ce mouvement provincial, c'est une sorte de

(1). Blanc La Goutte, l'auteur un peu trop vanté peut-être à Grenoble du *Grenoblo malherou.* — Voir surtout l'abbé Favre, en Languedoc ; Saboly, Belaud de la Belaudière, en Provence ; — La Monnoye, ne Bourgogne ; Despourrins, en Béarn, etc., etc. Chacun de ces auteurs mériterait une notice à part. Je dois me borner à citer leurs noms.

Voir aussi les complaintes de Moncrif. — L'auteur des *Chats* avait entrevu le parti qu'on peut tirer de la poésie populaire. Il n'était pas assez poète pour mener à bonne fin sa tentative.

résurrection d'une des formes les plus anciennes et les plus curieuses de la poésie populaire, le Noël. Qu'on ne s'y trompe pas cependant : comme le Charlemagne de la *Chanson de Roland* si bafoué ensuite par les *Gestes* de la Décadence, le Noël ne renaît un instant que pour mieux mourir. Il finit dans la parodie.

Sans doute Saboly a encore bien du charme et de l'ingénuité. Mais La Monnoye, le « *Bourguignon salé* », n'est naïf qu'à la surface. Il se moque et ne s'en cache guère. Nullement impie d'ailleurs, irrévérencieux tout au plus. Cette grande liberté est dans les vraies traditions de l'église catholique. A force de fréquenter les saints, on finit par se familiariser avec eux ; au besoin on ira jusqu'à leur taper un peu sur le ventre (pardon de l'expression). Ils ne s'en fâchent pas et le bon peuple est édifié. Il n'y a aucun scandale.

Il semble tout à fait charmant, cet art archaïque, moitié goguenard et moitié dévot, tout imprégné encore des malices du bon vieux temps. Qu'est-ce donc cependant ? Une simple distraction d'érudit en belle humeur, une goguette de parfait lettré. Il vient de trop loin pour être tout à fait sincère et ne saurait prétendre représenter l'esprit du temps.

Qui donc nous donnera le mot, nous dira le secret de ce XVIIIe siècle si compliqué, si frivole et si sérieux, si étrangement pédant avec de si vrais retours vers la nature ?

Écoutez :

Y avait dix filles dans un pré,
Toutes les dix à marier,
Y avait Dine,
Y avait Chine,

Y avait Suzette et Martine
Ah ! Ah ! Catherinette et Catherina !
Y avait la jeune Lison
La comtesse de Montbazon,
Y avait Madeleine
Et puis la Dumaine !

Le fils du roi vint à passer,
Regarda Dine,
Regarda Chine,
Regarda Suzette et Martine.
Ah ! Ah ! Catherinette et Catherina !
Regarda la jeune Lison,
La comtesse de Montbazon,
Regarda Madeleine,
Sourit à la Dumaine.

Puis il nous a saluées.
Salut, Dine,
Salut, Chine,
Salut à Suzette et Martine,
Ah ! Ah ! Catherinette et Catherina !
Salut à la jeune Lison
A la comtesse de Montbazon,
Salut à Madeleine,
Baiser à la Dumaine.

Et puis il nous a donné,
Bague à Dine,
Bague à Chine,
Bague à Suzette et Martine
Ah ! Ah ! Catherinette et Catherina !
Bague à la jeune Lison
A la comtesse de Monbazon,
Bague à Madeleine
Diamant à la Dumaine.

Puis il nous mena souper.
Pomme à Dine,
Pomme à Chine,

Pomme à Suzette et Martine.
Ah ! Ah ! Catherinette et Catherina !
Pomme à la jeune Lison
A la comtesse de Montbazon.
Diamant à la Dumaine.

Puis il nous fallut coucher.
Paille à Dine,
Paille à Chine,
Paille à Suzette et Martine.
Ah ! Ah ! Catherinette et Catherina !
Paille à la jeune Lison
A la comtesse de Montbazon,
Bon lit à la Dumaine.

Puis il nous a renvoyées
Renvoie Dine,
Renvoie Chine,
Renvoie Suzette et Martine
Ah ! Ah ! Catherinette et Catherina !
Renvoie la jeune Lison
A la comtesse de Montbazon,
Garda la Dumaine (1).

On s'est demandé souvent où était la poésie du XVIII[e] siècle. Eh ! mon Dieu, elle est là toute entière, dans ces chansons moitié littéraires, moitié paysannes, où éclate le libre esprit de la Régence dans ces complaintes follement amoureuses, légères, promptes à s'envoler, qu'a dû soupirer bien souvent, en s'accompagnant de la mandoline, au clair de la lune, le *Pierrot* de Watteau.

Cette fois le poète populaire, affiné par la fréquentation des messieurs de la Ville, a dépassé ses grands confrères.

(1). Voir : La Bohême galante, par Gérard de Nerval. *Paris, Michel Lévy, frères*, 1855, in-18.

Mais la décadence est proche, un pas de plus, et on est en dehors de la tradition, c'est-à-dire de la poésie : Bergère, surveillez vos blancs moutons. Ils pourraient vous mener très loin (1).

(1). Pour être tout à fait juste envers le siècle de l'*Encyclopédie*, notons que nos recherches actuelles viennent en ligne directe de l'enquête universelle qu'il a instituée.



VIEUX NOËLS

Cette étude a été publiée, pour la première fois, dans la Revue encyclopédique *du 15 décembre 1894 (n° 97).*



VIEUX NOËLS

Noël approche avec sa piété naïve, son mysticisme ingénu, ses boudins et sa poële à frire. En cette nuit merveilleuse où, dit-on, les animaux parlent, entendrons-nous autre chose que le sempiternel noël d'Adam ? Dans la voix des cloches de campagne, délicieusement épandues sur les plaines de neige, les tranquilles étangs, les bois endormis, ne nous reviendra-t-il pas un écho des vieilles cantilènes qui bercèrent notre première enfance ? Je me souviens qu'à Bourg, autrefois, l'organiste de la cathédrale, le père Grégori, ne manquait pas d'attaquer à la messe de minuit le gras cantique : *Noyé, noyé est venu.* Et c'était un ravissement. L'air est tout à fait villageois, un peu simplet. Ne convient-il pas à Celui qui voulut naître dans une étable, que l'âne et le bœuf réchauffèrent de leur haleine ? Aucune pompe ici. Nul ressouvenir d'opéra. Cela est sans

prétention, alerte, agreste et joyeux, comme un chant de nourrice, comme une complainte de paysan. Et la Vierge s'en contente, et l'enfant sourit.

C'est qu'il y a un charme infini dans ces rustiques compositions qu'anime un souffle de foi sincère, où la familiarité, parfois excessive, ne nuit jamais au respect, et qui sont comme le dernier témoignage d'un état d'âme aujourd'hui, hélas ! disparu.

Autour de la crèche, aux pieds du Sauveur qui vient de naître, s'est lentement formée toute une littérature ingénue, balbutiante, presque enfantine que, semble-t-il, l'âne et le bœuf auraient pu comprendre et qui, pour être sans art, tout au moins sans artifice, ne manque ni de saveur ni de caractère. N'est-ce pas le cas de se retremper, pour un instant, à ces sources fraîches encore, toujours bienfaisantes ? N'y aurait-il pas plaisir à feuilleter, au hasard de la découverte, quelques-unes de ces innombrables *Bibles de Noëls nouveaux*, jadis imprimées par les Garnier, les Oudot de Troyes, les Ballard de Paris, les Chavance de Lyon, les Olivier du Mans, etc., que les collectionneurs se disputent et qu'on ne retrouve qu'à grand' peine en un logis de pauvre, enfouies sous la poussière, jaunies, maculées, usées par les mains de plusieurs générations, bien humbles, bien modestes, d'autant plus vénérables ?

On a beaucoup disserté sur l'origine du mot *Noël*. S'agit-il, comme le veut Ménage, d'une corruption de *natale* ou *natalis dies*, ou du vieux cri dont nos ancêtres saluaient l'arrivée d'un personnage de marque, ou encore, par aventure, de tout autre chose ? Peu importe, en vérité. La question est de

mince importance et cette érudition spéciale n'a rien qui enlève.

Quant à l'origine des noëls eux-mêmes, on s'accorde assez généralement à la retrouver dans les drames liturgiques du moyen âge où nos simples aïeux satisfaisaient à la fois, à peu de frais, leur piété naturelle et bonne enfant et leur goût instinctif pour le théâtre. C'étaient, on le sait, avec toutes les pompes de l'Église, de véritables représentations scéniques en miniature. Le profane s'y mêlait au sacré. L'agrément n'y manquait pas, ni la mise en scène. Parfois l'officiant lui-même jouait rôle d'acteur. D'autres prêtres se transformaient en rois mages ou en bergers. Les petits clercs se trouvaient là tout à point pour représenter les anges, et le bon peuple faisait l'office du chœur antique. Chacun avait son emploi. Tout le monde était satisfait.

M. Marius Sepet, après de M. Coussemaker, a donné, dans son *Drame chrétien* (1), de curieux spécimens de cet art primitif d'où sont apparemment sortis les mystères d'abord, puis les pastorales de la Nativité en langue vulgaire qui firent si longtemps la joie de nos campagnes et ne sont en somme que des noëls en action.

A la veille du XVIIe siècle on jouait encore avec *grande pompe et appareil* à Villars-en-Bresse, à la messe de minuit, *la visite des pasteurs de Judée en Béthléem*. M. Cénac-Moncaut a retrouvé un petit drame du même genre dans la Haute-Garonne. M. l'abbé Paul Terris, à qui nous devons une très longue et très consciencieuse étude sur la littérature

(1) Le Drame chrétien au Moyen-Age, par Marius Sepet. *Paris, Didier et Cie, 1877, in-12.*

noélique, a relevé les traces d'un autre dans les registres de l'église d'Apt. Autant de vrais noëls, amplifiés seulement pour la circonstance.

Et que ne pourrait-on glaner dans les proses latines du moyen âge ? N'est-ce pas un noël encore, et le plus charmant, le plus délicieux de tous, que cet hymne du bienheureux Jacopone de Todi, digne pendant du *Stabat mater dolorosa ?*

Stabat mater speciosa,
Juxta fœnum gaudiosa,
Dum jacebat parvulus.

Cujus animam gaudentem,
Lætabundam et ferventem
Pertransivit jubilus.

O quam læta et beata
Fuit illa immaculata,
Mater unigeniti !

Quæ gaudebat et ridebat,
Exultabat cum videbat
Nati partum inclyti...

Mais à quoi bon chercher midi à quatorze heures, comme c'est un peu, me permettra-t-on de le dire, le défaut mignon de nos folkloristes, et faut-il tant de façons pour expliquer le besoin tout naturel qu'on éprouve de chanter, — fût-ce à l'église ? Nous ne sommes plus, Dieu merci, à ce beau temps des mythes solaires où nous apprîmes un jour, à notre grande stupéfaction, que le petit Poucet était cousin germain de la Grande Ourse.

Examinons donc, sans plus tarder, ce rustique trésor. Entrons au cœur de cette art naïf. Nous le verrons suivre la loi commune, timide et balbutiant d'abord comme l'enfance, arriver à la jeunesse,

s'enhardir peu à peu, grandir, prendre des forces, s'épanouir un beau jour en riche floraison, puis décliner, tomber graduellement sur la pente de l'enflure et du pédantisme, s'affaisser enfin en pleine décadence. C'est l'histoire de bien d'autres littératures, plus ambitieuses.

Peu de chose au début : un petit poème d'Adam de Le Hale, quelques pièces éparses ça et là, rien de très saillant.

Au xv[e] siècle, la moisson est déjà plus abondante. Nous avons à l'Arsenal un manuscrit du temps de Charles VII, à la Bibliothèque nationale un autre qui, la suscription en fait foi, appartint au bon roi Louis XII. Les érudits, j'imagine, nous en rendront un jour tout au moins quelques passages. Il faudrait surtout tenir compte ici du beau cantique qu'a publié M. Damase Arbaud, dans ses *Chants populaires de la Provence,* (1) et qu'il attribue au troubadour Raymond Féraud, l'auteur de la *Vie de saint Honorat.* J'aimerais à en citer une ou deux strophes.

Mais l'espace nous est mesuré et le xvi[e] siècle nous appelle, le xvi[e] siècle, qui fut vraiment l'âge d'or des noëls. Le puissant souffle de la Renaissance a pénétré jusqu'aux humbles — *Et exaltavit humiles.* — Il leur a donné une voix plus forte et plus assurée, les a fait chanter gaiement et clairement pour la gloire de Dieu. S'ils n'ont pu échapper tout à fait aux défauts de l'époque, la préciosité et la mignardise, du moins, leur foi aidant, ont-ils pu

(1) Chants populaires de la Provence recueillis et annotés par Damase Arbaud, correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, etc. *Aix, Makaire,* 1862-1864, 2 vol. in-12.

garder intacts ce trésor d'ingénuité, cette naïveté sans prix, cette sincérité adorable d'où vient leur charme. Quelques ornements de goût mondain n'étaient pas pour déplaire en pareil sujet. Pouvait-on faire au divin poupon une bercelonnette trop fleurie, amener de trop loin, pour l'égayer, trop d'oiselets de mille couleurs ? Epargner les dentelles et les broderies, en un temps où on les prodiguait et où elles étaient d'un travail si fin et si délicat, ç'eût été trahir.

Ici les noms se pressent : Lucas Le Moigne, Laurent Roux, Crestot, Jean Daniel, dit maître Mitou, Samson Bedouin, Barthélemy Aneau, Jean Fauveau, Jean de Mesle, etc. Le bon Poitevin Le Moigne vient en tête, et il fait bon l'entendre chanter :

Mès où s'en allé nau,
Nau, nau et Nollet nau ?
Viendra-t-il point ceste année ?
Nau, nau.

Et je crois qu'il est malade,
Ou bien qu'il est prisonnier.
Il fault faire une ambassade,
Veoir s'on le pourra trouver.
Il faut tres tous l'appeler ;
Nau, nau, et Nollet nau,
Il viendra à la pipée.

Savez-vous qui le retarde
Si longuement à venir ?
Il fait faire sa moutarde.
C'est pour nous en départir... (1)

(1) Noëls de Lucas Le Moigne, curé de Saint-Georges du Puy La Garde, en Poitou, publiés sur l'édition gothique par la Société des Bibliophiles françois.... *Paris, imprimé par Ch. Lahure, avec les caractères de la Société des Bibliophiles françois,* 1860, in-16.

N'y a-t-il pas là un fonds de joyeuseté gauloise ? Et l'on pourrait citer aussi plus d'un plaisant couplet de maître Mitou. Mais, je ne sais pourquoi, je préfére les anonymes. Quelle vive allégresse en ces quelques vers :

Laissez paistre vos bêtes.
Pastoureaux,
Par monts et par vaux
Laissez paistre vos bêtes
Et venez chanter nau.

J'ai ouï chanter le rossignô,
Qui chantait un chant si nouveau,
Si bon, si beau,
Si résonneau !
Il m'y rompait la teste,
Tant il preschait
Et caquetait.
Adonc prins ma houlette
Pour aller voir Naulet,

D'autres fois, c'est la note tendre qui domine, un peu mignarde, j'en conviens, mais si charmante :

Noël nouvelet, Noël chantons ici.
Dévotes gens, crions à Dieu merci.
Chantons Noël pour le roi nouvelet.

Quand m'éveillai, ayant assez dormi,
J'ouvris les yeux, vis un arbre fleuri
Dont il sortait un bouton vermeillet.

Quand je le vis, mon cœur fut réjoui.
Car grand'beauté resplendissait en lui,
Comme soleil levant au matinet.

D'un angelet après les chants ouïs,
Qui aux pasteurs disait : Partez d'ici,
En Bethléem trouverez l'agnelet.

En Bethléem Marie et Joseph vis,
L'âne et le bœuf près de l'enfant au lit.
La crèche était au lieu d'un bercelet.

L'étoile y vis qui la nuit éclaircit,
Qui d'Orient d'où son éclat jaillit,
En Bethléem les trois rois amenait.

L'un portait l'or et l'autre offrait la myrrhe,
Et l'autre encens qu'il faisait bon sentir.
Du Paradis semblait le jardinet.

Et le bon Noël, en sa grâce légère, un peu traînante, s'en va ainsi, sans compter les couplets, sans se douter qu'il puisse ennuyer un instant. Je vous fais grâce du reste. Mais alors, comment ne pas citer cette jolie chose, trop peu connue :

Entre le bœuf et l'âne gris,
Dors, dors, dors, le petit fils.
Mille anges divins,
Mille séraphins
Volent à l'entour
De ce grand Dieu d'amour.

Entre les deux bras de Marie
Dors, dors, dors, le fruit de vie :
Mille anges, etc.

Entre les roses et les lys,
Dors, dors, dors, le petit fils.
Mille anges, etc.

Entre les larrons sur la croix,
Dors, dors, le Roi des Rois ;
Mille Juifs mutins,
Cruels assassins,
Crachent à l'entour
De ce grand Dieu d'amour.

Voilà, ou je me trompe fort, un *revirement* du plus bel effet, qui est d'un artiste. Mais continuons.

Les Évangiles apocryphes, si étrangement poétiques, d'une inspiration presque enfantine, parfois très haute, délicieuse toujours, n'ont pas manqué de laisser trace en ces compositions d'un art primitif encore, raffiné déjà par bien des côtés :

Saint Joseph avec Marie,
Tous deux s'en vont voyager.
Saint Joseph avec Marie, eh !
Noël, Noël !
Tous deux s'en vont voyager,
Noël, Noël, alleluia !

Arrivés dans la bourgade,
Nul ne les veut retirer...

N'y eut qu'une pauvre veuve,
Dans l'étable à les loger...

— Grand merci, la Marguerite,
De l'honneur que tu nous fais...

Jamais toi ni ta famille,
De rien vous ne manquerez...

Malheureusement, l'art populaire, comme tous les autres, est sujet à se gâter. Il ne sut pas longtemps se maintenir à ces modestes et sereines hauteurs. Déniaisé, plus éduqué, il devint rogue, pédant, guindé. Il ne sut pas voir que le secret de sa magie était dans son innocence même. Tout puissant dans son petit milieu, son verger familial, son jardin de rêve, il parut grotesque lorsqu'il voulut s'attaquer aux grands confrères, lutter avec eux de science et de profondeur. La théologie lui fut fatale.

Rien de plus froid en général que ces noëls du grand siècle qui visent à l'éloquence et n'y parviennent pas. Rarement vit-on si piètre pathos :

Heureuse nuit, devant le jour première,
Nuit non pas nuit, mais parfaite lumière,
Qui toujours luit et toujours reluira,
O malheureux celui qui te dira
Doresnavant obscure, noire et sombre,
Quand ton beau clair se rend maître de l'ombre !

Le symbole fit son entrée :

Judée signifie
Un changement de vie,
Judée signifie
Une confession
Humble et amère,
D'un cœur sincère,
Lequel espère
Rémission
Et qui ressent la contrition.

D'autres, plus simples et moins engoncés dans leur lévite, ceux que les grands mots n'affolent pas, que la rhétorique déconcerte, se rejettent sur la gaudriole, sur la facétie, nous dirions aujourd'hui la blague. Et ce sont alors des plaisanteries à n'en plus finir, lourdes et passablement sottes, sur les couches de la Vierge, ses relations avec saint Joseph, etc.

Beaucoup de ces soi-disants cantiques s'intituleraient mieux chansons à boire. Ils jouent la naïveté, mais leur sincérité est au moins douteuse. La foi n'y est plus ; on sent que Voltaire approche.

Joseph, en particulier, sert de plastron. Son rôle paraît étrange, un peu ridicule :

Saint Joseph, dites-le nous,
Quels sentiments eûtes-vous
Quand vous vîtes la grossesse
De la divine Princesse ?
N'en fûtes-vous point jaloux ?
Saint Joseph, dites-le nous...

Et le chœur narquois qui passe au loin, dans la nuit sans pareille, ne manque pas de souligner ce que la situation a de pénible :

Baissant les oreilles,
Ces gentils galants,
Tant que c'est merveille,
S'en vont murmurant,
Disant : C'est dommage
Que ce père gris
Ait en mariage
La Vierge de prix...

Et on ajoute :

Joseph est bien marié
A la fille de Gessé.
C'était chose bien nouvelle
Que d'être mère et pucelle.
Dieu y avait opéré.
Joseph est bien marié.

La Vierge elle-même n'est pas épargnée. Les commères, comme il convient, entourent son lit après la délivrance, et leur indiscrétion est inimaginable. On veut savoir les moindres détails de l'opération :

Eûtes-vous des tranchées ? etc.

Nous avons ici un véritable petit tableau flamand, une réédition des caquets de l'accouchée, plaisante à

coup sûr, mais, on en conviendra, médiocrement édifiante.

Des innombrables noélistes de ce temps, à grand' peine en pourrait-on trouver quelques-uns qui aient conservé un peu de l'ancienne candeur. Une place pourtant doit être réservée à l'excellent Binard, Parisien, dont on connaît encore le dialogue entre l'humble bergère et la mondaine, et aussi le récit du berger, disant *ce qu'il a vu et entendu* :

> Ce bon père deslie
> D'un cordeau neuf
> Un petit asne et un gros bœuf,
> Affin que leur haleine saillie,
> Dessus l'enfant
> Serve d'un air échauffant.
>
> Voilà donc tout l'équipage
> Qu'ont vu nos yeux,
> Préparé pour le roi des cieux,
> Ayant ainsi son petit bagage,
> Si limité,
> Pour prescher l'humilité.

Et on se reprocherait d'oublier une femme, une Lyonnaise, Françoise Paschal, en qui se devine un rien de l'âme primitive. Elle avait pourtant bien mal débuté par d'horrifiques tragédies, *Agathonphile* (!), *L'Amoureux extravagant*, *Sésostris*, etc. Mais l'âge venant et le succès, j'imagine, se faisant tirer l'oreille, elle se décida à consacrer à Dieu une muse dont les hommes ne voulaient plus. Ses vers sont faibles. Ils ont du sentiment et de l'ingénuité :

> L'emmailloterez-vous, Madame ?
> Il tremble, hélas ! Faisons du feu.
> Mais pendant que le bois s'enflamme,
> Que chacun lui rende son vœu.

Nous n'avons pas en abondance
Des biens pour faire des présents.
Nous en donnons à son enfance
Qui sont communs aux pauvres gens...

— Je vous donne, troupe adorable,
Un pot de beurre, un pot de lait ;
Le beurre doit être admirable,
Car il ne vient que d'être fait.

— Mes facultés ne sont pas grandes ;
Je vous offre, ô chéri du ciel,
La plus petite des offrandes,
Un pauvre petit pot de miel.

Cet accent de douce sincérité délecte et réconforte après les turlutaines de tout à l'heure. Mais on sent assez à quel point cela manque de nerf. La décadence n'est pas loin, et le reste, franchement, ne vaut pas la peine d'être nommé.

Jusqu'ici je n'ai parlé que des noëls en langue française, de ceux qui s'expriment en français, tout au moins s'essayent à le faire. Il en est beaucoup aussi, et des plus charmants, en dialecte, en patois, dirai-je, au risque de scandaliser et d'indigner quelques-uns de nos meilleurs confrères. Avec ses grâces négligées, sa spontanéité naturelle, son ingénuité native, le patois était merveilleusement apte à rendre les sentiments simples des simples adorateurs de la Vierge mère et du petit Jésus. Il en a profité et c'est un charme.

De Natalis Cordat, de Cussac-en-Velay, de l'Auvergnat Pézant, de Jean Chapelon, de Saint-Etienne, du Provençal Brunel, il y a peu à retenir, bien qu'on pût relever, ça et là, dans leurs œuvres, d'indéniables traces de talent.

Je m'arrêterai plus volontiers à Goudouli, qui fut, on le sait de reste, un grand poète languedocien, la gloire de Toulouse. Artiste accompli, émule de Catulle et de Virgile, vrai ciseleur de vers, il n'a pas dédaigné d'écrire quelques noëls, et ce sont, en leur belle ordonnance, des pièces achevées, comparables, par plus d'un côté, à celle qu'on trouve dans les *Marguerites de la Marguerite des princesses*, dont je n'ai rien dit parce que leur grâee, très réelle, m'a paru un peu trop savante. Goudouli est le noéliste de l'âge classique. Plus préoccupé des artifices du langage que du fonds même de la poésie qui est le sentiment, il charme et n'émeut pas. Le petit poème suivant pourra donner une idée de sa manière :

Sur un pommier Satan posté, — nous terrassa en trompant Ève ; — mais voilà Dieu qui nous relève — en effaçant le hideux péché.

Une Vierge est accouchée — d'un petit enfant souriant et beau, — Dieu de toute éternité, — homme nouveau.

Dans une grange de paysan — Dieu vient goûter notre misère. — C'est là que la Vierge accomplie est — sage-femme, servante et mère, — et Joseph, le brave homme, — berce sur son sein le petit poupon.

L'homme établi, chose admirable, — sur tout ce qui est l'astre blond, — seul être parfait, petite image d'un grand monde — fut condamné quand Adam — pécha à son Dieu et au nôtre.

Avouons-le franchement. Cela est froid, rigide, compassé. On ne sent pas dans cette pièce, d'ailleurs si bien faite, l'éveil de cœur, la palpitation d'âme qui donnent à des compositions d'ordre inférieur, signées de noms beaucoup moins illustres, un charme que celle-ci n'a pas et ne saurait avoir.

Plus vibrant et plus inspiré est Puech, chanoine d'Aix, à qui nous devons le fameux *Noël des Boumians* qui fit si grand bruit en son temps, presque scandale.

C'était une idée assez hardie que de représenter de vulgaires Bohémiens, des gens de sac et de corde, disant la bonne aventure à l'enfant Jésus. On clabauda. L'archevêque lui-même s'en émut. Puech s'en tira sans peine. Il se borna à représenter qu'il s'était inspiré de Lope de Vega et que Lope était couvert par la Très Sainte Inquisition. Cette habile défense ferma la bouche aux plus malveillants.

Nous sommes trois Bohémiens — qui donnons la bonne fortune ; — nous sommes trois Bohémiens — qui prenons partout où nous sommes. — Enfant aimable et si doux — donne, donne ici la croix, — et chacun te dira — tout ce qui t'arrivera. — Commence, Janon, — cependant — de lui voir la main. — Tu es, à ce que je vois, — égal à Dieu, — et tu es son fils — tout adorable. — Tu es, à ce que je vois, — égal à Dieu, — né pour moi, — dans le néant. — L'amour t'a fait enfant — pour tout le genre humain ; — une Vierge est ta mère. — Tu es né sans père, — cela se voit dans ta main....

Ne veux-tu pas que nous disions — quelque chose à ta sainte mère ? — Ne veux-tu pas que nous lui fassions — pour le moins notre compliment ? — Belle dame, viens ici. — Nous connaissons déjà — que dans ta belle main — il y a un grand mystère. — Tu es de sang royal — et ta maison est des plus élevées — de ce monde. — Ton Seigneur est ton fils, et ton Père est le mien. — Que peux-tu être plus ? — Tu es la fille de ton maître, — et la mère de ton Dieu.

Après Puech, à qui il convient d'accorder une certaine estime, trois noms arrivent sous ma plume que je ne prétends pas d'ailleurs mettre au même

rang, ni auréoler d'une même lumière : Brossard de Montaney, Saboly, La Monnoye.

Brossard de Montaney, conseiller au Présidial de Bourg et subdélégué de l'intendant de Bourgogne, était avant tout un homme du monde, joyeux convive, beau parleur, qui fit en son temps les délices de la société bressane, l'esprit, dit un de ses contemporains, le plus délié et le plus universel qui fût en Bresse et peut-être en France. On a de lui, avec une petite comédie assez piquante, *L'Enrôlement de Tivan,* (1) des vers français propres, élégants, congruments tournés. Le tout ne dépasse pas, en somme, une honnête moyenne.

Comment cet aimable amateur, ce bel esprit de province qui visait aux grâces académiques, se transforma-t-il un beau jour en chantre rustique et sut-il parler au peuple comme s'il eût été des siens? Comment sa muse, appétissante mais un peu menue, prit-elle soudain d'aussi formidales appas ? Il faut croire que l'air de la Bresse a des grâces particulières.

De poésie il en est peu question dans les noëls bressans, de dévotion pas davantage, mais de poulardes, de bon vin, de mangeaille, de boustifaille, ah ! c'est autre chose. On dirait le bréviairc de Gargantua.

Noël, Noël est venu. — Nous ferons la bourdifaille. —
ll était bien si mal vêtu — qu'il s'en alla chez La Taille —

(1) L'enrolement de Tivan, comédie bressane en un acte et en vers par Brossard de Montaney, conseiller au Présidial de Bourg. Nouvelle édition augmentée de deux opuscules du même auteur, revue et complétée d'après les manuscrits, traduits et annotés par Philibert Le Duc, traducteur des Noëls bressans, membre de l'Académie de Lyon, illustrée par Alfred Chanut. *Bourg, Gromier aîné,* 1870, in-8.

pour se faire un balandran (manteau) — de joli drap de Romans — pour aller voir sur le foin — l'Enfant, l'Enfant de la Vierge, — pour aller voir sur le foin — la Vierge avec son Enfant.

Noël frappait des mains — quand il vit dans la crèche — qu'il n'y avait qu'un peu de foin — et un peu de paille fraîche. — Il se mit à genoux — pour baiser notre Seigneur — en soufflant ses petits doigts, — qui grelo, qui grelottaient, — en soufflant ses petits doigts — qui grelottaient de froid.

La Vierge et le bon Joseph — qui enduraient de malaise, — en furent si satisfaits — qu'ils en *belattaient* d'aise. — Noël sortit d'un sachet — du guinguet (petit vin) et des hâtelets (viandes roties au moyen de petites broches), des risoles et du pain blanc — qu'ils mangèrent sur le foin.

Il vint quatre bergers, — et quatre jolies bergères — qui portaient des paniers — pleins de beaux fruits pour confire.... etc.

Et alors c'est devant la crèche un inénarrable défilé de tous les contemporains de l'auteur, marchands, aubergistes, etc., chacun apportant son plat. Le dénombrement est interminable. Un joli trait cependant pour finir :

Le père Bistat sait bien — aussi jouer de la flûte. — Merle fredonnera bien. — Jerrot conduira la fête. — Je porterai le Roi — boit — pour donner à chacun son droit. — Nous chanterons joliment : — Le Roi tette sur le foin.

Boron, avocat de Pont-de-Vaux et compatriote de Brossard, a moins d'exubérance, mais parfois quelque pittoresque.

Saboly est bien plus poète. Je dirai même que c'est un grand poéte. Recteur de la chapellenie de Sainte-Madeleine, dans la cathédrale de Carpentras,

puis maître de chapelle et organiste, simple et bonhomme, il n'aspira jamais aux grandeurs. Son talent n'en est pas moins de très noble essence. Il a, ce qu'il est rare de trouver accouplé, l'art et la fraîcheur, la spontanéité et la science. Chez lui le métier n'a fait aucun tort à l'inspiration. Chacun de ses poèmes, qu'accompagne une musique si délicatement appropriée, est comme un drame en raccourci, très pur d'intentions, très sobre d'effet, d'exécution naïve et raffinée à la fois, parfait en son genre.

« Quel est, dit Mistral, le recoin de la Provence, si écarté qu'il soit, où ses noëls n'aient pas pénétré ? De Briançon à Arles, de Nîmes à Antibes, furetez de toutes parts. Si vous trouvez un homme, un enfant qui ne connaisse pas au moins le *Noël de l'Hôte,* je vous achète un merle blanc, je vais le dire à Rome. »

Voyons donc ce *Noël de l'Hôte.* Il s'impose pour ainsi dire, étant le plus célèbre. Mais ce n'est qu'une perle entre bien d'autres :

Saint Joseph. — Holà ! de l'hôtel, maître, maîtresse, — valet, chambrière... N'y a-t-il personne ici ? — J'ai déjà frappé bien des fois — et nul ne vient. Quelle dureté !

L'Hôte. — Je me suis déjà levé trois fois — Si cela dure, je ne dormirai guère. — Qui frappe en bas ? Qu'est-ce que tout cela ? — Qui êtes vous ? Que voulez-vous ? Que faut-il faire ?

Saint Joseph. — Mon bon ami, prenez la peine — de descendre un peu par ici. — Je voudrais loger dans votre hôtel, — je suis tout seul avec ma femme.

L'Hôte. — Vous, vous êtes des trouble-repos. — Vous êtes de ces batteurs d'estrade — qui ne songez qu'à faire mal. — A Dieu soyez, ma porte est close.

Saint Joseph. — Nazareth est notre patrie. — Je ne

suis pas tel que vous me croyez. — Je suis charpentier ; je m'appelle Joseph. — Ma femme se nomme Marie.

L'Hôte. — Il y a ici assez de monde, je n'en veux plus. — Dieu vous donne meilleure fortune. — Si vous m'en croyez, vous vous demanderez — où est le logis de la lune.

Saint Joseph. — Donnez-nous asile, coûte que coûte ! — Logez-nous dans quelque galetas ; — nous paierons notre repas, — comme si nous étions à table d'hôte.

L'Hôte. — Votre souper sera mal cuit. — Je crois que vous ferez maigre chère, — car, pour sûr, cette nuit, — vous coucherez dans la rue.

Saint Joseph. — Ne nous traitez pas de la sorte. — Hélas ! voyez le temps qu'il fait ! — Ouvrez-nous, Si vous tardez encore un peu — vous nous trouverez morts à la porte.

L'Hôte. — Votre femme me fait pitié — et me rend un peu plus affable. — Je vous logerai, par charité, — dans une méchante petite étable.

Quelle tendresse encore dans le noël suivant :

La saleté de cette affreuse étable — de saint Joseph souleva le cœur — Elle était si repoussante et si abominable — que le pauvre homme en pensa tomber mort.

Le déplaisir, le tracas, la tristesse, — la puanteur, la nuit, le mauvais temps, la faim, — la soif, le froid et sa faiblesse — furent cause de cette défaillance.

La triple sueur monta sur son visage ; — de chaque poil une goutte lui tombait ; — sans la Vierge il aurait perdu courage. — Mais elle l'essuya avec son mouchoir.

Et elle lui dit : « Moi qui ai le cœur plus tendre, — je résiste à tout et je ne m'abats de rien. — Que vous soyez le premier à vous rendre, — ah ! Joseph, qu'en vont dire les gens ? »

Tout aussitôt Joseph reprit haleine. — Il se remit et parla sans tarder. — Un peu après, sans douleur et sans peine, — elle accoucha d'un très joli enfant.

Et on aimerait à entonner le joyeux cantique qu'Augustin Thierry affectionnait particulièrement :

Le temps ne nous a guère duré. — Voici la petite grange. — Le beau premier qui y entrera, — qu'il lève la petite barre. — Chantons Noël sur la musette.

Hélas ! mon Dieu ! le bel enfant ! — Comme il prend le sein ! — Vous diriez à votre avis qu'il meurt de faim. — Regardez comme il tette. — Chantons,... etc.

J'ai des œufs, de la farine et du lait, et même une casserole. — Si j'avais du feu, je lui aurais bientôt fait — une bonne petite soupe. — Chantons,... etc.

L'Enfant est plus mort que vif. — Joseph fait les petits clous (grelotte de froid). — Donnez-moi vite la pierre à feu, — l'amadou et les petites bûches. — Chantons,.... etc.

L'enfant est froid comme un glaçon ; — approchez-moi la chaufferette. — Tenez, échauffez-lui ses drapeaux, — commère Guillaumette. — Chantons,.... etc.

Voilà, n'est-il pas vrai, une bonne femme bien charitable, et il est à croire qu'elle aura sa récompense en l'autre monde. Ce qui fait le grand charme de Saboly, c'est la simplicité du cœur, l'ingénuité parfaite. Quelle que soit la familiarité des détails, pas un instant on ne peut le soupçonner de parodie. Tout autre est La Monnoye, le *Bourguignon salé*.

A première vue, cet académicien qui se plaisait à traiter des sujets tels que ceux-ci : *La gloire des lettres et des armes sous Louis XIV*, ou *L'Éducation de Monseigneur Le Dauphin*, ou encore *La gloire acquise par le roi, en se condamnant dans sa propre cause*, cet érudit qui traduisait en grec les *Odes* d'Horace et se délectait aux malices du *Ménagiana*, ne semblait pas appelé à célébrer la Vierge-Mère.

Pourtant il se trouva que, sans effort, il atteignit

d'un seul coup à l'art naïf, tout à fatt *province*, et qu'en lui l'homme de lettres et le magistrat n'avaient pas tué le Bourguignon.

Les *Noei de lai rue de lai Roulôte*, signés du nom charmant de Gui Barôzai, naquirent d'une gageure. La Monnoye reprochait un jour à l'apothicaire Aimé Piron, le père de l'auteur de la *Métromanie*, le négligé, le lâché de ses vers, dont, au reste, on faisait alors grand cas à Dijon. *Vra ?* dit le pharmacien. — *Vra !* répondit le poéte. — *E bé, i vorô bé ti voi.* — *Parguienne ! tu m'y voirai.* Il le vit si bien que Blaisotte, qui ne s'y attendait guère, devint tout à coup célèbre. On en parla même à la cour.

Il ne faut pas demander à La Monnoye le charme délicieux et indéfinissable d'un Saboly. Il était bonhomme, il n'était pas tendre. D'une extrême sûreté de commerce, d'une grande douceur de caractère, il n'avait pas l'âme très fraîche. Comment l'eût-il eue en cet air dessèchant du XVIIIe siècle, parmi les in-folio sans nombre qui encombraient son appartement, empiétaient même sur l'indispensable. La petite fleur bleue fait ici défaut. Elle ne se plaît guère en pareil milieu. En revanche, jamais on ne vit gaîeté si franche, si communicative et si pittoresque, malice si joliment aiguisée, sans méchanceté, bonhomie si ronde sans trivialité aucune. Cela est-il ingénu ? On ne l'oserait dire. Dévot ? Encore moins. A coup sûr, ce n'est point impie, et le pauvre Barôzai qui fut foudroyé en pleine chaire chrétienne par le vicaire Magnien, traduit plus tard devant la Sorbonne et ses *Sotane*, n'avait pas ombre de fiel. Le monstre, entre nous, n'était pas terrible ! Peu de venin. Il ne voulait que s'égayer. Mais les

trouble-fêtes sont de tous les temps et il y a des gens qui ne souffrent pas qu'on rie.

La Monnoye riait, pas bien fort, ni de scandaleuse façon, trop haut encore pour les hypocrites.

En l'honneur du Fils de Dieu, — qui racheta la nature, — en ce saint jour de Noël, — ture-lure, — chantons malgré la froidure : — Noël, ture-lure-lure.

D'une crèche il fit son berçeau, — son palais d'une masure, d'une botte de paille son lit, — ture-lure — d'un chiffon sa couverture. — Noël, ture-lure-lure.

Il n'avait feu ni sarment — pour réchauffer sa *charnure*. — La bise et les quatre vents, — ture-lure, — lui soufflaient des engelures, — Noël ture-lure-lure.

Les maux qu'il a supportés — ont sauvé la créature. — C'est ce qui nous fait chanter — ture-lure ; — nous en desserrons nos ceintures. — Noël ture-lure-lure.

Allons, gai ! Sautons, dansons — en cent joyeuses postures. — Pour allonger la chanson, — ture-lure, — amassons des rimes en *ure*. — Noël, ture-lure-lure...

Il y a souvent de la verve et de la meilleure dans ces malins couplets :

Voici l'Avent, chantons Noël. — En ce saint temps le Fils de Dieu — sort pour nous d'une Vierge-Mère. — Laire-la, laire-lan-lire, — laire-la, — laire-lan-la !

Des souverains de chrétienté — plus des trois quarts se sont bottés — pour l'aller voir dans sa chaumière. — Laire,... etc.

Suivi d'une éclatante cour, — Louis Quatorze entre d'abord, — toujours bien vert pour un grand-pére. — Laire,... etc.

Le roi d'Espagne bravement — bénit le Nouveau-Testament, — et rend grâce au ciel du mystère. — Laire,... etc.

Jésus tremble, il lui faut du feu. — L'Empereur souffle de son mieux, — et ne fait que de la fumée. — Laire,... etc.

Guillaume vient, qui souffle aussi, — et qui pense, quoique poussif, qu'il fera flamber la grand'flamme. — Laire.... etc.

On entrevoit l'intention de satire politique. D'ailleurs la satire est ici partout, mais singulièrement anodine, comme dans le noël qu'a déjà cité le *Grand Dictionnaire Larousse* :

Lorsqu'en la saison qu'il gèle, — au monde Jésus-Christ vint, — l'âne et le bœuf l'échauffaient — de leur souffle dans l'étable. - Que d'ânes et de bœufs je sais, — dans ce royaume de Gaule, — que d'ânes et de bœufs, je sais, — qui n'en auraient pas tant fait !...

Avouons-le, cela n'est pas bien méchant. Ce bon diable de La Monnoye fut calomnié en son temps. Ses polissonneries mêmes, car il en a, et des plus ornées, font sourire et rien de plus.

Sans doute ce serait ici le cas d'ajouter un mot sur les noëls normands, bretons, etc., surtout sur les Noëls francs-comtois, dont a si bien parlé Max Buchon, et où l'on pourrait relever plus d'un trait de savoureuse gaillardise. Mais le temps presse et comment tout dire ?

Mieux vaut en rester à Barôzai. A sa façon, toute modeste, il clôt une littérature, il ferme un cycle.

Maintenant qu'on a vu défiler, un peu pêle-mêle, et l'un portant l'autre, noëls français et patois, il est facile de se faire une idée de ce genre, d'en apprécier les qualités et les défauts. Est-ce œuvre vraiment populaire, sortie des entrailles du peuple, faite par le peuple et pour le peuple ? Non assurément, en un certains sens. On l'a vu, la plupart des pièces que j'ai citées sont signées de noms connus ou qui, plus ou moins, mériteraient de l'être. Même

les anonymes, et ce ne sont pas les moins pénétrantes, ont, dans le négligé de leur toilette, je ne sais quoi qui sent le lettré. Ceux qui les ont faites, avant de publier, avaient beaucoup lu. On y relèverait sans peine des réminiscences, des souvenirs même de l'antiquité classique, et il y a tel noéliste, Brunel, je crois, qui ne craint pas d'amener autour de la crèche, pour amuser l'enfant et le mieux honorer, tous les dieux de l'Olympe, Vénus en tête.

La forme également, pour vive qu'elle soit, n'a pas cet impromptu, cette impétuosité, cette brusquerie qui sont les caractéristiques du chant populaire. L'entrée en matière est plutôt lente. On s'amuse volontiers aux bagatelles de la porte. Quand on est en plein sujet, on traîne, on traînasse, et la conclusion semble ne devoir jamais arriver. Ajouterai-je que les ornements de goût douteux ne sont pas rares et que, plus d'une fois, l'enfant Jésus a dû coucher dans des draps d'origine suspecte?

Quelques-uns de nos auteurs sont de vrais poètes, Saboly avant tous les autres, je crois l'avoir assez dit. D'autres s'efforcent. Beaucoup ont la foi. Ils ont aussi des prétentions et ne seraient sans doute pas fâchés de se voir couronner par la Société littéraire de leur province, de s'ériger en lauréats de quelques vagues Jeux floraux. Ce sont des candidats à l'Académie de... Carpentras.

Ah! quel bavardage! On croirait parfois entendre caqueter de vieilles dévotes, autour d'un vieux poêle, dans une vieille maison.

Il serait cependant surprenant que le peuple, qui a tant aimé Jésus et sa mère, qui était fait pour comprendre mieux que personne ce qu'il y a d'impressionnant et de profondément humain dans la

divine légende, ne se fût jamais essayé à cet acte, sans fard, qui semble le plus approprié à son esprit naturellement simpliste ? Le noël de la Fuite en Egypte, peut-être traduit, à coup sûr inspiré du provençal, porte bien l'empreinte d'une main peu savante. En voici un autre, tout à fait ignoré, d'autant plus intéressant, par cela même que je l'ai déniché à grand'peine dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale, rassemblés jadis par ordre du ministre Fortoul, en vue d'une publication magistrale et qui, délaissés, oubliés, les pauvres, restent sans emploi. Je ne le donne pas pour un chef-d'œuvre, mais pour une œuvre sincère et naïve qui peut plaire, quoique en sabots. On excusera son patois. Il est du Berry, comme Mme Sand et Maurice Rollinat :

C'est un houme, une femme,
A Saint Noel y en vont.
Furent pas dans la route,
Al povait pus marcher.
— Allons, allons, ma femme.
Ou je te délairrai.

La pouver bonne dame,
En pleurant y a répond :
Ah ! va-t-en, méchant z-houme,
Va-t-en d'envers que moi.
J'appell'rai mon compée
S'ra pour m'accompagner.

Fut par sur ceux montagnes,
Al se prit fée un cri.
Douce Vierge Marie,
Al se prit fée un cri.
— Faut-i qu'ça soye un houme
Qui voye ma maladie ?

— Non, non, non, ma commée,
Non, je la voirrai pas.
M'embanderai la vue
De mon biau moucheuer blu.
De mes douces mains blanches
J'arcevoirai Jésus.

L'enfant fut pas au monde,
V'la trois p'tits pigeons blancs.
L'un porte l'iau bénite,
L'autre le cierge blanc,
Et l'autre le Saint Chrême,
Pour baptiser l'enfant.

Les clochers de la ville,
Seux sont pris à sonner,
Disaient les uns aux autres :
Avise c'te clairté.
Aga la belle étoile.
Grand Dieu ! qu'est anrivé ?

On ne saurait nier que le peuple ait passé par là. C'est sa voix même ; on reconnaît son accent. Il a d'ailleurs laissé sa marque, reconnaissable, quoique affaiblie, sur bien d'autres compositions qui, évidemment, ne lui appartiennent que de plus loin, et ne relévent de lui que par ricochet. C'est, par exemple, une absence absolue de complication, un extraordinaire laisser-aller, quelque chose de trés reposé et de très doux, — parfois aussi un amour excessif de la gaudriole, d'innocents brocarts de barrière, beaucoup de bruit pour rien.

L'anachronisme est de règle. Chaque petit pays veut avoir l'enfant à soi tout seul, entend bien n'en rien laisser au voisin. C'est ainsi qu'on apprend, non sans quelque surprise, que Jésus est né tour à

tour en Bresse, en Béarn, en Provence, en Languedoc, en Franche-Comté.

Et quels gens on rencontre autour de la crèche, quels étranges bergers ! Personne, à coup sûr, ne s'attendait à les voir en pareil endroit.

Tout ce petit monde tourne, sautille, papillonne, papote, jabote. Les uns sont sincères. Ils ont le cœur profondément touché, et c'est pénétrés d'amour tendre qu'ils offrent leur humble présent, D'autres sont surtout curieux, indiscrets. Ils tiennent à savoir et font les questions les plus saugrenues. Il en est même qui seraient tentés d'ébaucher un geste moqueur, qui rient du coin de l'œil et n'ont pas l'air convaincu du tout. Ce sont les esprits forts de la bande. Mais leur malice ne va pas très loin.

Dans un noël flamand, on voit le bon Dieu fumer sa pipe. Ce sans-gêne autorise bien des privautés, et il semble qu'on puisse aborder sans beaucoup de façon une divinité aussi bonne enfant. Il ne faudrait pas, d'ailleurs, exagérer l'irrévérence de ces petits poèmes qui vont leur train-train rustique, tout plan-plan, à la savoyarde, et n'ont jamais entendu parler de monsieur de Voltaire Leur familiarité ne saurait choquer. C'est celle de bonnes gens qui manquent peut-être un peu de savoir-vivre et n'ont sûrement pas l'habitude du monde, mais sont bien loin de vouloir offenser ; eux aussi ils fument la pipe en pleine cour céleste, la Vierge l'ayant permis, comme Jean Bart dans les salons de Louis XIV. Ils ne croient pas mal faire.

Dans notre société sceptique, incrédule au fond, et dont la dévotion est de pure surface, il est de bon ton d'observer, en pareille matière, un décorum des plus stricts. Toute hardiesse fait crier au

blasphème. Les siècles vraiment croyants étaient de meilleure composition. Plus proches des saints, les connaissant mieux, les appréciant davantage, ils ne craignaient pas de s'émanciper avec eux, de les tutoyer au besoin, de les tapoter légèrement sur le ventre. Familiarité est preuve d'amour. Ils aimaient beaucoup.

Même la Vierge et le divin Enfant ne les pouvaient intimider. Ils ne leur rendaient pas un culte de simple forme, gourmé comme une lecture d'Académie, glaciale comme une âme de pharisien. Ils les adoraient en esprit et en vérité. Ils s'intéressaient aux misères des pauvres époux, chassés de Galilée, traqués par Hérode, grelottants de froid, l'estomac vide et le ventre creux. Ils voulaient voir l'enfant de tout près, le toucher de leurs grosses mains, un peu calleuses, s'ingéniaient à le faire sourire, entendaient bien qu'ils goûtât leur beurre et leurs matafans.

Ceux-là même qui cherchaient seulement à s'égayer le faisaient en toute innocence. Ils savaient que Dieu est indulgent, qu'il ne s'offense pas de quelque anodine gaudriole, qu'on peut chanter devant lui à gorge déployée et qu'il n'y a pas en paradis de laquais pour mettre à la porte les gars trop bruyants.

Ceux qui ne croyaient pas croyaient encore sans s'en douter, tout au moins s'efforçaient de croire et s'en contentaient. Ce n'étaient pas de ces athées endurcis sur qui rien ne peut mordre. A l'heure de la mort, alors que c'était décidément bien fini de rire, ils imploraient, humbles et repentis, le pardon céleste, et la Vierge qu'ils avaient chantée, son pou-

pon sur les bras, les introduisait parmi les élus sans leur demander d'autre passeport.

Aussi avaient-ils la conscience tranquille. Ils ne s'embarrassaient pas de donner pour accompagnement à leurs noëls des musiques nouvelles, soigneusement élaborées. Les airs les plus connus, les plus populaires leur étaient bons : *Réveillez-vous, belle endormie,* — *N'aimerez-vous jamais bergère ?* — *Nous nous mîmes à jouer...* — *Bonsoir donc, mon beau-père,* etc. Sur ces flonflons étrangement profanes ils mettaient des paroles mystiques. Ils faisaient danser au petit Jésus la bourrée, le rigodon et la chibreli.

De tout cela, leur œuvre sans prétention garde comme un petit parfum de sincérité, d'abandon, de grâce légère, de jovialité unique. Un plant de réséda dans un pot de terre, et c'est assez. Disons que cette littérature est semi-populaire. On nous comprendra.

Et peut-être, avant de terminer, m'interrogera-t-on sur la fortune du genre, me demandera-t-on où il en est, s'il a progressé, s'il marche encore, etc. Hélas ! j'ai bien peur qu'il n'ait eu le sort des rondes, des contes, des légendes. Choses passées, choses finies, choses disparues. Un bon curé de campagne me soumit dernièrement quelques Noëls de sa composition. Ils étaient vilains, médiocres, pour ne pas dire plus. La source de cette inspiration est tarie.

Quelques lettrés se sont intéressés cependant à cet art vieillot qui tombait en ruine, et ils se sont évertués à lui rendre un lustre nouveau. Fantaisie de blasé bien légitime après tout et si charmante !

Quand on est très vieux, on aime les fruits verts, comme les petits enfants.

Jasmin, Mistral, Roumanille, Roumanille surtout, ont fait de charmants noëls. Ils ont allumé leur lumignon à la lampe qui brille toujours ; ils ont eu de la verve, ils ont du charme. Les citerai-je ? A quoi bon ? Tout le monde les connaît par cœur... dans le Midi.

Je préfère donner une pièce d'un homme qu'on n'a pas apprécié à sa valeur, absolument inconnu d'ailleurs, quoique si digne de quelques bravos, Ribault de Laugardière, magistrat et Berrichon, un des grands papas de Folklore, qui, un beau jour, s'est trouvé un cœur d'enfant sous sa toge d'hermine ! Vit-il encore ? Je n'en sais rien ; je l'espère. Il le mérite bien.

C'est aussi un patoisant. Écoutons-le quand même.

L'auter ceux jours, j'accoutis qu'on disait
Eune chanson qu'alle était bien plaisante,
M'y sée levé, que ça plieuve ou ça vante,
Tout ou plus dreit du couté qu'on causait,
M'en sée couru d'un galop par la sente.

J'ai rencontré per mon chemin fasant
Troués gentils gas qui l'arsemblent troués anges.
L'aviont pour vrai des bliaudes à grands franges,
L'ationt coueffés d'un chapeau terluisant,
Sentiont pus bon que des pommes d'oranges.

— L'a-vous vois-tu, mon barger, sur le tard,
Qu'où fait si froid, que la nuit l'est tant brune ?
— J'ai pas chagrin ni regret de la lune ;
Semble d'avis que j'argade en queu part
Une clairté clairir comme pas une.

— T'as bien raison ; c'est là-bas, mon barger.
Va vitement, l'avinture est voyabe.
Sous un ch'tit tet, bin d'bité, ben minabe
El fils de Dieu l'a voilu s'aberger ;
Cette clairté clairit dans eune étabe.

Jésus l'est né. Gloria dans les cieux,
Et paix sus terre à tout el brave monde !
El vrai souleil rait dans la nuit préfonde.
Ah ! l'ennemi qu'est tant divarcieux
L'a biau gueuler, ça li fait pas d'abonde.

Et voici encore une très jolie chose bretonne d'un de nos contemporains, M. Charles Le Goffic, qui s'affirme chaque jour comme un poète des plus exquis, un romancier des plus pénétrants. J'en aurais pu citer d'autres, charmantes, de Gineste, de Charles Frémine, etc. :

Jésus est né, Jésus est né !
O jour à jamais fortuné !
Chrétiens, en ce jour délectable,
Est-il quelqu'un, prince ou manant,
Qui ne tressaille en apprenant
Que l'Homme-Dieu, minuit sonnant
Est descendu dans une étable ?

Nous sommes pauvres comme lui ;
Mais sur nous son étoile a lui,
Si douce qu'il n'en faut plus d'autres.
Nos houseaux sont tout décousus.
Ah ! que de maux nous avons eus !
Mais c'est parmi nous que Jésus
Choisira demain ses apôtres.

Chrétiens de l'Arvor, bonnes gens,
Il faut aider les indigents.
Nous ne demandons pas grand'chose :

Un peu de viande, un peu de pain,
Trois noyaux avec un pépin,
Et, pour fleurir notre aubépin,
Un bout de ruban vert ou rose.

Jésus en échange, chrétiens,
Vous accordera pour soutiens
Trois garçons à mine prospère ;
L'un sera pape et l'autre roi,
Et quant au troisième, je croi
Qu'à défaut de galons d'orfroi
Il aura les yeux de son père.

O bonnes gens, braves gens en qui reste une parcelle, une étincelle, si peu que ce soit de l'âme ancienne, vous qui avez encore la voix claire et le geste prompt, qui chantez d'un cœur, sinon tout à fait dèvot, attendri du moins, la bonne Vierge et son petit enfant, je vous remercie. En ce temps de sécheresse affreuse et que rien ne console, vous évoquez les roses d'antan, les oiselets de jadis ; vous nous retenez d'avance notre place en ce clair paradis où sûrement nous irons un jour, au son de vos pipeaux. Chantez toujours, bonnes gens, et merci encore.



LA POÉSIE POPULAIRE

EN BRESSE ET EN BUGEY

Cette étude a été publiée dans La Nouvelle Revue, *des 15 mai et 1er juin 1895* (*tome XCIV*). *C'est, en somme, avec de nombreuses et notables modifications, la préface écrite par Gabriel Vicaire pour* Les Chansons populaires de l'Ain, *de M. Charles Guillon* (Paris, Edouard Monnier et Cie, 1883, gr. in-8). *Ce texte entièrement remanié par l'auteur doit donc être tenu pour le texte définitif de cette étude. Toutefois, j'ai crû devoir ajouter en notes certains passages de la préface, supprimés dans l'article de* La Nouvelle Revue *et qui le complètent.*



LA POÉSIE POPULAIRE

EN BRESSE ET EN BUGEY

Longtemps ignorée, méconnue ou bafouée, traitée par ceux-là mêmes qui, à la dérobée, en avaient pu entrevoir le charme, d'intruse ou d'aventurière, la poésie populaire semble en train de faire, en notre petit monde des lettres, une rentrée quasi triomphale. Le temps est loin, où un Louis XIV disait dédaigneusement en présence des plus jolies choses de Téniers : « Enlevez ces magots. » Bien loin aussi le temps où le bon allemand Wolff, philologue naïf, ayant fait, d'aventure, un petit séjour en France, écrivait : « Aucun peuple n'est aussi riche en chansons et en même temps aussi pauvre en chansons vraiment populaires que le peuple français. »

L'excellent professeur, peu informé, n'avait pas mis, ce jour-là, ses belles lunettes d'argent. Son compatriote Chamisso, d'ailleurs Français d'origine

et qui toujours se souvint du château de Boncourt, avait mieux vu que lui. Tout le temps qu'il passa chez nous, il l'employa, on le voit par sa correspondance, à rechercher les restes de notre vieille poésie rustique. Il fit quelques trouvailles, moins peut-être qu'il n'eût espéré. Telles quelles, elles le ravirent. Il nous le dit. Nous devons l'en croire sur parole.

Et pendant qu'un Allemand se délectait à l'audition de nos chansons populaires, nous en étions réduits à interroger, pour avoir le secret de l'âme des champs, l'Angleterre, l'Italie, la Grèce, que dis-je ? la Serbie, la Roumanie et le Montenegro. Il en est toujours ainsi en notre pauvre pays qui passe — bien à tort — pour si vaniteux. Ses trésors, il ne veut pas les voir. Mais le strass du voisin l'éblouit ; il l'envie follement, il ne saurait s'en détacher.

Maintenant pourtant nous sommes mieux instruits. Déjà quelques précurseurs avaient hardiment tracé la voie. George Sand, Gérard de Nerval, d'autres encore, avaient l'âme trop délicate pour ne pas, au moins, prêter l'oreille à ces mille bruits délicieux qui sourdent de partout dans nos campagnes, des prés, des bois, des sources limpides, des mares tranquilles, de la ronce elle-même. N'étant ni sots, ni dédaigneux, ils avaient compris. Et ce leur fut un grand charme.

Les érudits sont venus après. Je n'en voudrais pas médire. Car ils ont rendu de grands services. Pourtant leurs doigts, un peu lourds, n'ont-ils pas effarouché parfois l'oiseau du rêve ? N'ont-ils jamais troublé la pureté sans tache de cette eau charmante ?

Ont-ils toujours bien vécu avec ce papillon ?

N'importe. Leurs travaux, sérieux et bien dirigés, ont fait faire un grand pas à la cause qu'ils avaient à cœur de soutenir et qui leur souriait sans doute par d'autres motifs que ceux qui touchent les poètes. Je les respecte tous. Je n'en citerai aucun. Ils sont trop. Je tiens cependant à leur rendre hommage.

D'ailleurs, les publications de littérature populaire ne se comptent plus. A vouloir les citer toutes, on risquerait de faire trop d'oublis. Et le branle est donné. Comme sur le pont d'Avignon, tout le monde y passe. Les artistes ont commencé. Le brave Courbet, le maître d'Ornans, beuglait, dans son atelier, des chansons de Franche-Comté et tout le monde reprenait en chœur. D'autres l'imitèrent. Cela devint une mode. Un peintre ou un sculpteur en renom ne saurait donner une soirée intime, sans accompagnement de mélodies rustiques. Les snobs, comme toujours, ont emboîté le pas. Ils ne comprennent pas, mais ils admirent, et c'est l'essentiel.

On ne voit sur les colonnes Morris qu'annonces des spectacles populaires : *Chansons du passé, vieilles chansons, chansons d'aïeux*. De charmantes actrices prêtent le concours de leur jeune talent à ces solennités inattendues. Quel rêve ! Et que la pauvrette en sabots doit se trouver gênée de comparaître en telle assistance !

Au reste, il est bon de s'entendre. Chez beaucoup de gens, ce mot de chanson populaire n'éveille que de vagues et basses idées de café-concert, de *beuglant*, de tabac et d'absinthe. « Rengaines, rengaines idiotes, obscènes ou sentimentales bêtement, voilà, vous diront ceux qui ne sont pas avertis, tout le bilan de cet art ! » Combien ils se trompent !

D'autres, plus au courant, saisissent mieux. Mais il leur semble que le côté fruste, rude, sauvage presque, de l'inspiration populaire a besoin d'être atténué, corrigé. Ils disent : « C'est charmant, mais cela ne saurait passer ainsi ! » Et ils arrangent, ils dérangent plutôt. D'une mélodie de Bach, ils font une valse de Jules Klein.

Tous ont tort. Laissez parler le peuple. Il a sa voix, qui mérite d'être entendue. Elle n'est point si dure que vous le supposez ; elle a des tendresses exquises à côté de grossièretés incroyables. Écoutez l'instrument si bon vous semble ; n'y changez rien.

C'est que cet instrument, s'il n'est pas — et tant s'en faut — le plus perfectionné, le plus habile qui soit, est du moins le plus sincère. S'il rit, c'est que celui qui en joue est vraiment joyeux. S'il pleure, c'est qu'il faut pleurer et qu'on ne saurait faire autrement.

Qu'est-ce donc, au juste, que la poésie populaire? Eh ! mon Dieu, tout simplement celle que le peuple lui-même a composée pour le peuple, poésie toujours anonyme dont le texte varie sans cesse et qui ne nous a été conservée que par la tradition orale.

C'est un art comme un autre, oui, ma foi, un art véritable, quoique infiniment simple, naïf et borné dans ses moyens d'expression, et qui ne laisse pas d'avoir ses règles, ses traditions, pour un rien, je dirais ses classiques.

Le vers court toujours. Il lui arrive cependant d'être boiteux, d'avoir une jambe infiniment plus courte que l'autre. Le rythme cloche un peu ? On le retrouve en chemin. La rime arrive rarement à

l'appel ? On la remplace par l'assonance. Les pieds varient à l'infini ? Qu'importe ? Il semble qu'on ait affaire à une matière malléable, presque fluide, capable de s'allonger ou de se restreindre à volonté. Y a-t-il trop de syllabes ? Elles se tassent d'elles-mêmes. Et puis, on vient toujours à bout de chanter ; et que voulez-vous de plus ?

Mais ce sont là pures questions de facture. Ce qu'il faut admirer sans restriction, ce n'est pas le vase, souvent informe et presque toujours de matière commune ; c'est la liqueur qu'il contient, liqueur franche, saine, généreuse, claire, pétillante, bien faite pour ragaillardir les énervés.

A en croire les érudits d'outre-Rhin, il semble que notre peuple n'ait jamais chanté, qu'il soit muet de naissance.

Jamais chanté, le coq gaulois ! Écoutez-le donc !

Ce qui rend notre marche si hésitante, à nous, lettrés d'une époque, — je ne dis pas de décadence, mais de transition, ce qui est pire, — c'est que nous traînons après nous, comme autant de boulets, vingt ou trente siècles de rhétorique. Ceux qui sont venus avant nous ont parlé de toute chose ; nous en parlons aussi et d'après eux. Nous ne voyons plus rien qu'à travers les livres. Nous jugeons les hommes d'après ce que nos maîtres en ont écrit ; la nature, d'après les tableaux qu'ils en ont tracés. Pour voir par nous-mêmes, il nous faut un effort de volonté presque incroyable.

Le poète populaire n'a aucune de ces entraves. Son moule est fait d'avance, et c'est bien peu de chose. A part cela, il ne sait rien, n'entend rien, ne se souvient de rien. Nul ne s'interpose entre lui et

la réalité. Il va droit son chemin, sans même apercevoir l'obstacle, jugeant avec son cœur, voyant par ses yeux.

Est-il surprenant qu'il ait gardé une spontanéité d'impression, une franchise d'accent, une fraîcheur d'imagination que nous ne connaissons plus ? Bien malin qui a découvert la rhétorique. A coup sûr, ce n'est pas lui.

Aussi ne parle-t-il que lorsqu'il a vraiment quelque chose à dire. Le papotage, les mots d'*auteur* ne sont pas son fait. Il ne lui en coûte pas beaucoup de se taire, à cet éternel silencieux. Mais quand la passion le prend aux entrailles et le secoue, il rugit. Ses cris nous bouleversent l'âme. Il soupire aussi, à l'occasion, et de façon si douce ! Ce qu'il a senti violemment, sans intermédiaire, il nous le rend avec intensité. C'est là tout son secret ; il n'en a pas d'autre.

Voilà pourquoi, en dépit des temps et des temps, ses imaginations restent encore si étonnamment jeunes. Dans l'art des raffinés, chez les meilleurs de nous, il y a des concessions au goût du jour, des choses qui vieillissent et qui passent de mode, des fanfreluches, un rien. Une convention en remplace une autre et la discrédite. La vérité, elle, ne saurait changer. Elle est éternelle et toujours la même.

Voilà encore pourquoi les balbutiements mêmes de cet art plus que naïf ne sauraient nous laisser indifférents. Qu'un enfant s'oublie dans la rue, on lui sourira. D'une grande personne, cela paraîtrait incongru au dernier point, affreux. Mais un enfant !

Et c'est bien un enfant qui tout à l'heure va vous

parler. Cette poèsie rustique est une petite fille qui franchement n'a aucune malice, mais qui sait, en somme, bien des choses, parce qu'elle a regardé autour d'elle, qu'elle a vu et bien vu les innocents manèges des animaux des champs, et qu'elle-même, il faut bien le dire, pour honnête qu'elle soit, n'est peut-être point tout à fait innocente.

On l'aime ainsi. L'humilité de son origine ne la rend que plus touchante. Si loin de la rhétorique, si près de la nature, elle va droit au cœur. Sa grande sœur, la littérature savante, impose davantage. Elle plaît moins.

Et on la retrouve partout, la folle aux cheveux blonds, celle qui rit, celle qui pleure sans trop savoir pourquoi. Je l'ai, pour mon compte, rencontrée au soleil, à la pluie, au matin naissant, à la nuit tombante, au bord des fiévreux étangs de la Dombe, dans les grasses plaines de Bresse, au sommet des montagnes, si joliment vertes et lumineuses du Bugey. Elle était toujours la même.

Je lui ai parlé ; elle m'a répondu. Je voudrais pouvoir vous répéter ce qu'elle m'a dit, sans rien changer à son doux accent.



Avant tout, il faut se garder d'une grande erreur, la plus grande de toutes, que partagent d'ailleurs presque tous ceux qui ont écrit sur le sujet, sans l'avoir suffisamment approfondi. On dit volontiers : « Chansons de Provence, chansons de Normandie, chansons de Franche-Comté, chansons d'Auvergne, etc. » L'excellent Champfleury, délaissant pour un jour les bourgeois de Molinchart et les faïences de la Révolution, a même fait un recueil fort curieux

en son temps, mais terriblement dépassé depuis, où chaque pièce est cataloguée sous le nom d'une province de France. Rien n'est plus arbitraire. La vérité est qu'il n'y a pas de chansons populaires de la Bretagne, de la Provence, du Berry, de la Bresse, du Languedoc. Il y a des chansons populaires, et voilà tout. En quelque lieu que vos recherches vous aient amené, vous retrouverez les mêmes thèmes. Et, à vrai dire, ils sont peu nombreux. Vingt ou trente, pas davantage. Tout le reste en est sorti.

Le propre de la poésie populaire est, en effet, l'ubiquité. Toute pièce, spéciale à un pays, est par là même suspecte aux yeux des connaisseurs, et on ne peut affirmer qu'une chose, c'est que telle variante a cours en tel endroit. Bien fin qui prétendrait résoudre la question des origines.

On voit justement, dans Champfleury, une chanson qui grimpe sur je ne sais quelle montagne, s'y tient un moment en suspens, j'imagine, puis vite dégringole de l'autre côté. Si cette chanson était vraiment populaire, tenez pour certain qu'elle a été bien plus loin encore et qu'elle n'en était pas à ses débuts. Que de chemin elle a dû parcourir avec les conscrits et les compagnons du tour de France ! Vous la croyez méridionale, vous lui trouvez même l'*assent*, et voici qu'elle vous arrive de Quimper ou de Lille en Flandre. Vous l'avez rencontrée en Bretagne, à Sainte-Anne-d'Auray, en compagnie des pèlerins et des malingreux. Bientôt vous la retrouverez en Auvergne, dansant la bourrée ; plus tard, en Provence, lançant au soleil d'or ses notes joyeuses, dans l'enivrement poudreux d'une farandole.

Son accoutrement, il est vrai, a changé, et il se peut qu'elle ait laissé choir quelques ornements de sa rustique toilette. Mais qui hésiterait à la reconnaître ? En cheveux ou sous la coiffe, c'est toujours bien elle.

Est-ce à dire que la chanson recueillie en Beauce sera identique à celle qui, traitant le même sujet, se rencontrera, par hasard, en Limousin ? Loin de là. Nous sommes trop faits aujourd'hui à l'art des nuances pour nous y tromper. Cette monnaie courante, qui passe partout, on ne l'accepte pas pour argent comptant. Chaque population la refrappe à son empreinte et il est aisé de s'en apercevoir. Des nuances encore une fois, un goût de terroir, un accent provincial bien déterminé. N'est-ce pas assez pour que l'intérêt s'éveille, et que voulez-vous de plus ?

Entrons en Bresse, puis en Bugey. Nous verrons la différence, oh ! pas très notable, sensible pourtant.

Lorsque, au sortir du train de Mâcon, on aperçoit en face de soi les grasses prairies bressanes qui, pareilles à une mer de verdure, çà et là coupée de hauts peupliers, s'étendent à perte de vue, au bord de la Saône, et qu'ensuite, par transition presque insensible, on remonte, à travers mille coins délicieux de feuillage, de fleurs et d'eau, vers les collines du Revermont, aux ondulations si molles, d'un abandon qu'on ne saurait décrire, si délicates et si fines sous un ciel tendre, si joliment bleues dans le dernier et suprême éclat d'un jour d'automne, il paraît évident qu'on se trouve en présence d'une nature bien particulière, d'une originalité modeste,

mais très réelle, d'un charme discret et infiniment doux.

Un pas de plus ; nous sommes en Bugey. Voici Ambérieu, la vieille cité des Ambarres, qui plus tard s'illustra dans les querelles sans nombre entre Savoyards et gens du Dauphiné. Et tout de suite le paysage change. D'abord des coteaux exquis, couronnés de ruines de haute allure, plantés de vignes exubérantes qui ne rampent pas à terre comme en Mâconnais ou en Beaujolais, mais solidement appuyées sur leurs échalas démesurés, s'envolent fièrement dans l'azur. Puis la vraie, la grande montagne. Des rocs inaccessibles, des sites désolés. Çà et là un petit lac aux eaux mornes ; un torrent, profondément encaissé, le plus souvent à sec, qui parfois se frange d'une écume d'argent. Et toujours, toujours, malgré tout, de la verdure, des fleurs, des chansons, un sourire sur toute chose.

Aucun des deux pays n'est foncièrement triste. La Bresse est comme une Normandie en miniature. Le Bugey est une petite Suisse.

Dans sa notice sur Brou, qui servit d'introduction aux poésies de M. Gabriel de Moyria, le grand Bressan, Edgar Quinet, a donné de son pays une description qu'on aurait grand'peine à accepter de tout point. « Il y avait alors, à la porte de la France et sur le chemin de l'Italie, un pays encore primitif et qui a conservé jusqu'à présent la mélancolie infinie des lieux inhabités. Des forêts sans issue le couvraient. Au sein de ces forêts, des marais, de grands étangs, où les arbres baignaient leurs pieds et qui étaient entourés d'une ombre impénétrable, scintillaient d'une lumière livide. De loin en loin il sortait du fond de leurs pesantes eaux un sanglot,

comme le bruit d'un homme qui se noie. Mais jamais ils n'étaient visités par d'autres voyageurs que par les hérons, les sarcelles et les bandes de canards sauvages qui de temps en temps s'abattaient avec fracas sur leurs rives plombées. Les exhalaisons de ces marais rendaient l'air pesant et fiévreux. Le matin et le soir, des feux follets s'allumaient et couraient au milieu des bruyères ! Quelquefois la foudre brûlait une partie des tourbières séchées, et, comme on l'a vu dans ces derniers temps, l'incendie souterrain durait jusqu'à ce qu'il eût atteint le bord des marécages. Rien n'est encore à cette heure, en France, plus grave, plus silencieux, et rien ne saisit d'une plus morne tristesse que tout cet horizon. »

O grande puissance de l'imagination ! Le portrait est beau. On n'en saurait imaginer qui soit moins ressemblant. Ces mélancolies romantiques, ce ton d'élégie, ces allures de saule pleureur, le grand visionnaire les portait en lui. Ce cauchemar ne fut jamais nôtre. Ouvrez les yeux et regardez : vous ne verrez rien peut-être de très saisissant, rien qui enlève et transporte, rien non plus qui donne à pleurer. Ah ! Dieu, non. J'en prends à témoin les bonnes gens de là-bas, prosaïques un peu, qui ne rêvent guère et dont tout le souci est de se laisser vivre, sans malice aucune, à la grâce de Dieu. Après tout, de la verdure, une nature souriante, un ciel clair, de l'eau qui chante, ça et là quelques bouleaux et pour couronner le tout, de bon vin dans le cellier, que faut-il de plus pour être heureux à qui ne revient point d'Iéna ou d'Heidelberg ?

Le Bugey, de son côté, n'a pas été trop favorisé par les rares écrivains qui ont bien voulu se donner

la peine de s'en occuper. George Sand, si enthousiaste à d'autres moments, et parfois tout à fait hors de propos, en fait, dans ses *Lettres d'un voyageur*, une peinture peu flatteuse. Il lui parut mesquin. Elle venait sans doute d'avoir quelque grave entretien avec les Alpes. Tout au plus consent-elle à s'humaniser devant le paysage de la Chartreuse de Meyriat, qu'elle déclare admirable et qui n'est point au reste — il s'en faut — le plus beau d'une région qu'on connaît trop peu.

Qu'importe après tout ? Ceux qui ont des yeux limpides et que la passion ne trouble pas sauront bien voir.

Et peut-être, d'après ce que j'ai dit plus haut, peut-on déjà se rendre compte de la différence des deux races.

Le Bressan, l'homme de la plaine, est, de sa nature, un peu endormi. Long, lourd, lent, lâche, a-t-on dit de lui, non sans injustice, car personne ne résiste mieux à la fatigue, n'est plus dur à la peine. Seulement, il n'est pas faraud, il n'a rien du gars normand. Son amour a peine à s'exprimer. Les mots ne lui viennent pas. Il est timide, honteux, baisse volontiers la tête. Il n'a d'audace qu'aux grands jours de *vogues* ou de marchés, après une station prolongée au cabaret, ou encore à l'heure patriotique, après qu'il a cassé ses sabots, comme disait notre héroïque compatriote, le général Joubert. Et alors, tout le monde le sait, il est invincible.

Pour le Bugiste, il se ressent naturellement de l'air vif de ses montagnes, de la fraîcheur de ses torrents. Son caractère est plus décidé, son tempé-

rament plus nerveux, son allure plus dégourdie. On le dit pratique, peu porté vers les vagues songeries. Qu'un beau jour il se mette à improviser, son inspiration, soyez-en sûrs, n'aura rien de mélancolique.

Au fond, les deux peuples, tout en gardant leur originalité propre et sans se confondre, ne sont pas si loin l'un de l'autre qu'on le pourrait croire. Leurs patois, assez différents, ont cependant de grands points de contact. Ils aiment à peu près de même, pensent presque de même. Leurs âmes sont voisines.

Il est temps de leur céder la parole. Dans les pièces que je citerai, je ne m'astreindrai à aucune indication d'origine. Pures questions de nuances, ai-je dit déjà. Le lecteur, si bon lui semble, aura là une excellente occasion d'exercer sa sagacité (1).



Il est d'usage, au début de tout article sur la poésie populaire, de donner, comme entrée de jeu, quelques chansons d'enfants, quelques-uns tout au moins de ces petits riens, bêtes et charmants, dont on berce les bébés qui ne veulent pas s'endormir. Je m'en abstiendrai. Il ne m'a pas semblé que chez

(1) Plusieurs des chansons que je cite ont été recueillies par moi, — soit en Bresse, aux alentours de Pont-de-Veyle ou de Bâgé, — soit en Bugey, dans la région qui s'étend d'Ambérieu à Rossillon, en passant par Saint-Rambert et Tenay. J'ai fait aussi et surtout de larges emprunts à l'excellent et très consciencieux ouvrage de mon ami Charles Guillon : *Chansons populaires de l'Ain*, le monument le plus considérable qu'on ait encore élevé à la poésie populaire en Bresse et en Bugey. Parmi ceux de nos compatriotes que la question passionne à juste titre, il convient de nommer également M. Charles Jarrin, dont les travaux historiques et critiques, si distingués, mériteraient d'être plus connus ; M. Julien Tiersot, un des maîtres du *Folklore*, l'auteur d'une histoire de la chanson populaire, couronnée par l'Institut, qui souvent a fait applaudir, à l'hôtel

nous les nourrices eussent un accent très personnel, des moyens de suggestion qui leur fussent particuliers. C'est toujours la même histoire !

Menton d'argent,
Nez cancan,
Pomme rouge, etc,

Les *folkloristes* (c'est le beau nom, un peu bizarre, dont se parent les très sérieux et très respectables apôtres de la tradition) ont peut-être le tort de ne pas établir assez de différence entre leurs trouvailles. Pour eux, tout a la même valeur : tout leur est bon ! Ils font flèche de tout bois, pourvu qu'il soit vieux et piqué des vers. Trop de devinettes, trop d'enfantillages. Je sais bien qu'avec de bonnes lunettes et un cœur très simple, on peut voir transparaître l'âme du peuple là tout comme ailleurs. Mais j'aime mieux autre chose.

Combien plus intéressantes, ces prières étranges, à moitié cabalistiques, que marmottent encore, à la nuit tombante, au bord d'un étang maléficié, les vieilles femmes de nos campagnes !

L'Église, est-il besoin de le dire ? n'a rien à démêler avec ces oraisons d'un autre âge, qui se réclament plutôt du malin. Bien loin de les encourager, elle les a combattues de tout son pouvoir, et le très curieux et savant auteur du *Traité des super-*

des Sociétés savantes, nos vieilles mélodies rustiques; M. Grant de Vaux, MM. Herbet, Pochon et Giguet, députés ; M. Bidault, l'excellent peintre ; M. Berthillier (Denis Bressan), dont *le Courrier de l'Ain* a maintes fois publié de bien intéressantes et précieuses communications ; enfin, M. Moutet-Fortis, professeur de musique à Bourg. Ces deux derniers, m'assure-t-on, préparent d'importants recueils. On peut les attendre à l'œuvre en toute confiance ! Ils savent de quoi ils parlent. Leur compétence répond du succès.

stitions, Jean-Baptiste Thiers, docteur en théologie et curé de Vibraye, va jusqu'à voir, dans la *Petite Patenôtre blanche*, l'une d'elles, une des huit manières de faire un pacte tacite avec le démon. Je ne vous la citerai pas. Ceux d'entre mes lecteurs que préoccupe, et non sans raison, le salut de leur âme, pourraient m'en vouloir.

En voici une autre, la *Raison de Dieu*, qui évoque tout à fait inopinément l'image de ce pont de l'Épreuve, Es-Sirat, si cher à la mythologie musulmane. Bizarre coïncidence. Sommes-nous en Bresse ou en Orient ?

Les portes du paradis sont ouvertes
Depuis hier, à midi ;
C'est Dieu qui les a ouvertes,
C'est Dieu qui les a bénies.
Saint Jean l'archange
Dans le paradis
A mis
Une toute petite planche
Qui est pas plus longue et plus large
Qu'un cheveu de la sainte Vierge.
Ceux qui sauront la raison de Dieu
Passeront par-dessus,
Ceux qui ne la sauront pas
Mourront au bout !

Quelques-unes sont plus chrétiennes de fond et de sentiment :

L'ange Gabriel,
Descendu du ciel,
Avec son pot d'miel,
Demande à Marie :
— Marie, dormez-vous ?
— Je dors ni ne veille,
Je pense toujours

Au petit Jésus.
L'avez-vous point vu ?
— Oui, je l'ai vu mort,
Ses p'tits pieds cloués,
Ses p'tites mains jointes,
Coiffé d'épinettes
Au haut de sa tête !

Ou encore :

Mon Dieu ! je vais me coucher.
De votre main je me suis signé.
Si je m'endors,
Je vous recommande mon corps.
Si je trépasse,
Je vous recommande mon âme ;
Défendez-moi du feu mauvais,
L'ange bénit
Aux quatre coins de mon lit,
Et la sainte croix
Par dessus moi !

Il est de ces prières naïves qui font frissonner ;

Les pots d'enfer en bouilliront,
Le puits d'enfer est si profond
Qu'une pierre ne vas pas au fond...

Les incantations ne manquent pas :

Feuille de mai,
Feuille d'avril,
Feuille de tourment, etc.

Il y a là, semble-t-il, un souvenir très reconnaissable, bien qu'atténué, non seulement des vieilles hérésies disparues, mais encore des religions antérieures au christianisme, qui, blessées à mort en apparence, n'ont pas laissé d'influer sur lui.

Après leur défaite, ces religions baroques ont trouvé un asile chez le peuple, et là, dans le grand

mystère des bois et des champs, elles se sont refait à l'aise une virginité. Elles n'ont rien perdu de leur secret venin.

A parler franc, la dévotion de nos paysans, si sincère qu'on la suppose, sent terriblement le fagot. Comme tous les êtres primitifs et dénués de culture, ces bonnes gens ont grand'peine à croire à la puissance des œuvres ; leur cerveau n'a pu se hausser encore à l'idée d'un culte désintéressé. Il leur semble bien plus simple d'admettre l'action de bons et de mauvais esprits que de mystérieuses formules enchaînent ou déchaînent à volonté. Le prêtre fait un peu l'effet d'un sorcier, et l'Évangile d'un livre de magie.

Quant aux sorciers de profession, bien dégénérés depuis le moyen âge, ils continuent cependant leur petit commerce qui parfois est assez fructueux. De curieux procès de cours d'assises viennent de temps à autre révéler leur existence à qui serait tenté de la nier. Eux aussi ont des oraisons infaillibles contre tous les maux, oraisons bien naïves et souvent fort plates qui pourtant, dans leur niaiserie même, ne sont pas dépourvues de tout intérêt.

Êtes-vous, par exemple, mordu par un serpent, récitez ce qui suit, et vous m'en direz des nouvelles :

Saint Simon s'en va à la chasse,
A chassé trois jours et trois nuits,
N'a trouvé qu'une mauvaise couleuvre
Qui l'a mordu, lui et ses chiens.
Simon fit un cri,
Dieu l'entendit.
— Simon,
Qu'as-tu donc ?

— Seigneur, v'là trois jours et trois nuits que j'chasse,
J'n'ai trouvé qu'une mauvaise couleuvre
Qui m'a mordu, moi et mes chiens.
— Simon, prends de la graisse de porc,
Et tu t'en graisseras neuf fois,
Et tu prendras neuf feuilles de ronce
Avec lesquelles tu t'essuieras.

Ajoutez un *Pater* et trois *Ave,* l'affaire est faite. Si vous avez mal aux dents, c'est sainte Apolline qu'il faut invoquer ; pour la fièvre, le bon larron, etc. D'excellents saints locaux sont également prêts à vous venir en aide, des saints que le plus souvent l'Église ne connait guère et qui doivent surtout à leur nom la confiance dont on les honore. Tels saint Bonnet qui guérit du mal de tête, parce que la tête est près du bonnet ; saint Denis (des nids), près Bourg, très recommandé pour la volaille ; saint Garadot qui, à Montrevel, préserve de la rage ; saint Paul, près de Trévoux, qui épargne aux enfants les convulsions (à cause de sa conversion qui, là-bas, s'est transformée en convulsion) ; saint Guignefort enfin, très en renom à Neuville-les-Dames, qui, s'il faut en croire la légende, ne fut autre qu'un grand lévrier, méchamment mis à mort par son maître dont il venait de sauver l'enfant, etc.

Mais je m'arrête. Le sujet, à lui seul, vaudrait une étude.



Passons à l'histoire. A vrai dire, les chants historiques ne sont pas nombreux dans notre pays. Je ne sais même s'il en est un seul qui mérite véritablement ce nom. Et, si étrange que la chose puisse paraître, il en est de même partout.

Est-ce preuve de parfaite et complète indifférence en matière politique ? Le fait est que nótre peuple semble avoir à peine gardé mémoire des hauts faits et des catastrophes qui pourtant le touchèrent de si près. Les très nombreuses pièces qui composent les deux volumes du recueil de Leroux de Lincy n'ont rien de populaire, au vrai sens du mot. On peut les attribuer à de semi-lettrés, fort ignorants sans doute et de très mince génie, qui se sont essayés plus ou moins maladroitement à l'imitation des auteurs du temps. Cet art, si tant est que c'en soit un, n'est point du tout celui que nous étudions.

Je sais cependant quelques chansons où l'on pourrait, avec un peu de bonne volonté, relever la trace de faits historiques. Bien qu'évidemment elle n'ait pas pris naissance chez nous, qui ne connaissons l'Angleterre que par ouï-dire, la complainte du *Maudit Anglais* est populaire en Bresse :

Jeunette fille à marier,
Le roi d'Anglais l'a demandée.
— Oh ! mon père, empêche-lui donc de m'emmener.
J'aimerais mieux soldat français
Que cet Anglais.

Entre onze heures et la minuit
Les carrosses sont arrivés...

Tout en entrant dedans l'Anglais,
Tambours, violons de tous côtés.
— Oh ! je ne peux te comprendre, Anglais.
Ce n'est pas le son du violon
Du roi français.

Quant fut pour aller à souper,
Son mari lui coupe à manger.
— Coupe pour toi, laisse pour moi, maudit Anglais,
J'ai des servantes dans mon pays,
Pour me servir.

Quand fut au lit couchée,
L'Anglais l'a voulu déchausser.
— Déchausse-toi, mais laisse-moi, maudit Anglais...

Arrêtons-nous à temps. S'agit-il, d'ailleurs ici comme le voulait M. Rathery, le savant conservateur de la Bibliothèque nationale, du mariage de Catherine de France avec Henri V d'Angleterre? Je n'en crois pas un mot.

En revanche, la ronde du *Petit roi de Sardaigne* a évidemment trait à l'un des mille incidents de la longue domination des Savoyards dans notre pays. Elle est plaisante :

Quand ils furent sur la montagne :
— Oh ! oh ! que le monde est grand !

Faisons vite une décharge,
Et puis retournons-nous-en.

Ils tirèrent sur la France
Tous leurs canons de fer blanc.

Ils s'en vinrent en une chambre
Tapissée de matafans (1).

Ils en mangèrent chacun trente,
Et de graffes (2) tout autant.

Ils dirent au roi de Sardaigne :
— Donnez-nous la clef des champs.

Nous avons mangé des graffes
Qui nous ont fait mal aux dents.

Cette fois, M. Philibert Le Duc, qui a donné de la chanson une variante en patois bressan, tirée d'un manuscrit de 1715, veut qu'il soit question du

(1) Matefaims, en patois bressan.
(2) Gaufres.

duc Charles-Emmanuel, dit le Grand — on n'a jamais su pourquoi — qui, après la mort de Henri III, éleva des prétentions au trône de France, comme fils de Marguerite, sœur de Henri II, et en prit occasion de ravager grandement nos provinces. Pourquoi pas ?

Et il ne tient qu'à nous de voir, comme l'excellent Jérôme Bujeaud, une allusion à l'une des innombrables maîtresses de Louis XV, dans la chanson de *La Marquise :*

Le roi, en entrant dans sa cour,
A salué ces dames.
La première qu'il a salué,
C'est madame la marquise.
Mais le roi la prit par la main,
La mène dans sa chambre.
Marquise ne fait que pleurer,
Sans pouvoir se défendre.

— Marquise, ne pleure point tant ;
Tu seras ma princesse.
La reine fit faire un bouquet,
Un bouquet d'arsenises (1).
Rien que l'odeur de ce bouquet
A tué la marquise.

Le roi lui fit faire un tombeau
Au milieu de l'église.
Dessus la tombe un bel écrit :
Adieu, chère marquise !

Voilà, ce me semble, tout un petit drame en raccourci, très noir de fond, très simple de facture. Cette forme, résumée et concise de la ballade allemande, nos romantiques, Hugo en tête, l'ont cher-

(1) Arsenic.

chée en vain. Mais ils la cherchaient où elle n'était pas et ne pouvait pas être. Il y avait beau temps que le peuple l'avait trouvée.

Est-ce historique, d'ailleurs ? A peine, et c'est presque tout.

Parmi les innombrables ducs, comtes, seigneurs et hommes politiques quelconques dont nous fûmes affligés, aucun n'a impressionné, si peu que ce fût, l'imagination populaire. Ni le comte Vert, ni le comte Rouge, ni le bon Amé VIII, celui de Ripaille, ni le beau Philibert, celui de Brou et de Marguerite, n'ont laissé après eux même un couplet.

On ne peut faire exception que pour Biron, l'ami.. peu sûr de Henri IV. Ce personnage, dont le rôle fut si considérable et la destinée si tragique, laissa chez nous d'assez cuisants souvenirs. Car, chargé de faire la conquête de notre pays pour le compte du roi, il s'empressa de le mettre à feu et à sang, et toutes les belles ruines qui couronnent nos collines charmantes sont de sa main. Sa rare bravoure, ses malheurs, son arrogance même, sa cruauté semblent avoir vivement frappé l'imagination du peuple. J'ai entendu chanter, à Neuville-sur-Ain, une complainte d'où il appert que le terrible maréchal fut mis à mort parce que, jouant au Louvre avec le roi et la reine, il leur avait, sans vergogne, gagné des sommes considérables. La chanson dit deux cents francs. Autour de ce vilain homme s'est formé peu à peu tout un petit cycle poétique des plus ingénus. Il a toujours le rôle sympathique. Jusque sur l'échafaud, il impressionne et fait pleurer presque. Nous n'avions cependant pas grande raison de l'aimer.

Mais de si loin, on ne le revoit plus qu'une fleur à la main, brillant courtisan, la vraie fleur d'amour, le miroir des dames.

Qui de nous n'a fredonné, au sortir de l'école :

Quand Biron voulut danser,
Ses souliers fit apporter,
Sa chemise
De Venise, etc.

Ainsi vont les choses. De ce foudre de guerre qui fit trembler nos aïeux, il reste tout juste une petite chanson pour amuser les enfants.

Est-il maintenant besoin de dire que le Biron, Bressan ou Bugiste, n'a rien de commun avec celui qu'on apprend à connaître au lycée ? Pour le peuple, l'histoire se confond volontiers avec la légende. Le fait net et brutal le laisse froid ; il éprouve un besoin instinctif de broder. Dieu sait quelle idée se font aujourd'hui de Napoléon les paysans de la Savoie ou de l'Auvergne !



Ah ! la légende ! Elle est partout dans nos campagnes. Le fantastique n'est-il pas la vie même du paysan ? Oui, ce serf de la glèbe, ce calculateur éhonté, ce pauvre être, qu'il est de mode aujourd'hui de peindre avec des couleurs si noires... et si fausses, est au fond tout imprégné de merveilleux. L'homme de la nature et du naturel n'a rien d'un réaliste. L'idéal est son vrai domaine ; il s'y meut à l'aise comme en pleins champs.

Ces verts prés, cette eau courante, ces bois si délicieusement feuillus vous paraissent la chose la plus simple et peut-être la plus banale qui soit au

monde. Prenez garde ! Ils ont, malgré tout, quelque chose de religieux ; un grand mystère les enveloppe. Dans les combes fleuries, sous l'or des grands blés, dans le bleu des fontaines grouille tout un petit peuple ignoré du profane. Modeste, d'ailleurs, et rarement malfaisant, espiègle à ses heures, plutôt timide, il sait se tenir à sa place et ne mène pas grand bruit.

Que de belles histoires on pourrait entendre là au clair de lune ! Celle, par exemple, de ces très vieilles fées de la forêt de Jailloux, pauvres petites créatures païennes, oubliées depuis la chute des anciens dieux, dont on prit l'enfant aux souliers rouges, et qui en moururent.

Que de naïfs récits également sur la *chasse volante*, la chasse d'Hérode, condamné à chevaucher, avec ses chiens, toute la nuit de Noël, en punition du massacre des innocents, — sur le *servant*, ce lutin familier qui se plaît à faire le ménage, à soigner les chevaux, sauf à emmêler parfois leurs crins, en manière de plaisanterie, mais dont trop souvent les services, peu désintéressés, à la dernière heure, se payent fort cher, — sur la *synagogue*, terrible assemblée de sorciers en plein bois, qu'on ne saurait voir sans tomber mort à l'instant, — enfin sur tant d'animaux fantastiques, dont les plus moqueurs oseraient à peine nier l'existence, la *cocadrille*, la *vouivre*, le *lièvre blanc !* (1)

(1) En beaucoup de contrées de la France, on croit à la *chasse volante*. C'est un effrayant cortège de chasseurs qui, à certaines époques de l'année, les uns disent la nuit de Noël, les autres la veille des Rois, passe, comme une trombe, dans l'air glacé, avec des jurons enragés, des aboiements de chiens fous, des galops de chevaux éperdus. A peine l'a-t-on entendu qu'il est

Qui le croirait cependant ? De toutes ces belles imaginations, on ne retrouve pas trace en notre poésie populaire.

Il semble que le paysan mette une sorte de pudeur à garder de tout contact hostile ses croyances superstitieuses. A grand'peine peut-on les lui faire avouer. Comment songerait-il à en faire des chansons ? Les esprits sont jaloux ; ils tiennent au mystère. Qui sait quelle vengeance ils réserveraient à l'imprudent capable de trahir leur incognito ?

Les chants légendaires ne font d'ailleurs défaut, Dieu merci, ni à la Bresse ni au Bugey. Nous en avons beaucoup, et d'admirables. Mais ce sont naturellement les mêmes qu'on retrouve un peu partout, et il ne semble pas que le changement d'air les ait trop dépaysés. C'est Jean Renaud, l'héroïque soldat qui revient de guerre, portant ses *tripes* dans ses mains... ou dans son chapeau. C'est l'affolée d'amour qu'on fut obligé d'enfermer, parce qu'elle aimait trop, et que son terrible père va voir dans la tour :

— Eh bien ! ma fille, comment ça va !
— Oh ! mon père, ça ne va pas.
J'ai les côtés rongés des vers,
Et les pieds pourris dans les fers.

déjà loin. Mais il est difficile de l'entendre sans en garder la chair de poule. Qui mène cette chasse ? C'est, dit-on, le grand veneur ou le roi Hugon, ou le roi Artus, ou la chasseresse blanche ou tout simplement le grand Briquet. Chez nous on pense que ce n'est rien moins qu'Hérode qui, en expiation du massacre des innocents, est condamné à se livrer, pour l'éternité, à ce diabolique divertissement. Dieu vous garde de jamais le rencontrer, car il hurle comme un damné qu'il est, le païen, et, par surcroît, ses chiens vous sauteraient au cou.

Nous avons aussi nos animaux fantastiques, au premier rang desquels il faut mettre la *cocadrille* et la *vouivre*.

Oh ! mon père, si vous aviez
Cinq ou six sous à me donner,
Je les donnerais au geôlier,
Pour qu'il me desserre les pieds.

— Pour de l'argent, nous en avons,
Des mille autant que des millions ;
Si vos amours viennent à changer,
Pour de l'argent, vous en aurez.

— Avant que changer mes amours,
J'aime mieux pourrir dans la tour.
— Dedans la tour tu pourriras ;
De l'argent, tu n'en auras pas.

Et voici déjà le cortège de la belle qu'on emporte en terre. L'amant, par bonheur, l'a rencontré. Une fois de plus, l'amour va faire un miracle :

Arrêtez, prêtres, arrêtez ;
C'est ma mie que vous emportez.
Morte ou vive, je veux l'embrasser.

Son cher aimant prend son couteau,
Le drap de mort coupe en morceaux ;
Quand la belle a vu son aimant,
Lui saute au cou en l'embrassant.

D'après une tradition fort ancienne, le coq pond quelquefois un œuf plus petit qu'un œuf de pigeon. Il n'y a pas de jaune, mais à la place un germe noirâtre qui produit un animal ressemblant au crocodile ; c'est la cocadrille.

Si, par malheur, on ne trouve pas cet œuf, la cocadrille éclot et va se cacher sous les escaliers, et tous les maîtres de la maison meurent successivement, jusqu'à la destruction de la bête malfaisante.

La vouivre est plus extraordinaire encore. C'est un serpent ailé qui porte un superbe diamant au milieu du front ou un anneau d'or au cou.

On ne peut (c'est du moins la croyance du Revermont) s'en emparer qu'au moment des foins. On prépare alors neuf cuchons de foin qu'on met l'un sur l'autre et on guette le moment ou la vouivre s'éloignera pour boire.

Voici encore l'heureuse porcheronne qui retrouve, après sept ans, son beau mari, revenant de la croisade, et celle qui a fait la morte, « pour son honneur garder », et la belle geôlière de Bourg qui, par ses innocentes ruses, sut si bien tirer son amant de l'*emprison*, et le déserteur, et la petite Françoise du rosier blanc, et la joyeuse amie du soldat :

A la première ville,
Son aimant l'habille
En beau satin blanc.

A la seconde ville,
Son aimant l'habille
En or et argent.

A la troisième ville,
Son aimant l'habille
D'un épousement.

Elle était si belle
Qu'elle passait pour reine
Dans le régiment.

Comme elle est obligée pour cela de poser à terre son diamant, si on peut s'en emparer et arriver sous les neuf cuchons avant d'être atteint par l'animal, on est sûr d'avoir fortune faite. Quant à la vouivre, elle dévore huit des cuchons et crève aussitôt.

Je ne parle pas des plantes merveilleuses comme la rose de minuit qui, chaque année, éclot à la Burbanche, la nuit de Noël, dans la maison de M. Clerc, et qui annonce ce que sera la future récolte.

J'ai hâte d'arriver aux superstitions les plus populaires de notre pays, à celles qui ont trait à la *synagogue* et au *servant*.

La synagogue était une réunion de personnes qui avaient fait un pacte avec le diable. Elle se tenait dans un lieu écarté, un peu sauvage, tous les vendredis, et on y mangeait toutes sortes de chairs, même vous diront les vieux, non sans trembler, de la chair humaine.

Il y avait une synagogue pour trois ou quatre villages. On s'y rendait sous la forme d'un chien, d'un chat, le plus souvent

Et, tout à côté, la Pernette soupire, ah ! si tendrement :

Si vous pendolez Pierre,
Pendolez-moi aussi.

Pendez-le sur la porte
Et moi un peu plus haut.

Les pèlerins qui passent
Nous couvriront de fleurs.

Ils jetteront des roses
Et prieront Dieu pour nous.

Parmi ces chansons, plusieurs sont fort anciennes. Il est aisé d'y retrouver, en dépit des altérations inévitables, le ton, l'accent du vieux temps. D'autres, plus modernes, mériteraient plutôt le nom de chants anecdotiques que de chants légendaires. On est ici dans un monde à part, réel quelque peu, mais bien plus imaginaire, poétique, évaporé, d'une folie charmante qui fait à la fois penser au théâtre de la Foire et à la Comédie italienne.

d'un loup. Ce que faisaient là les initiés, Dieu le sait ; mais ils en rapportaient des philtres pour ensorceler les gens. Ils jetaient des sorts sur les bêtes à cornes, entraient dans les maisons par une chatière et sautaient sur la poitrine de ceux qui leur déplaisaient, pour les étouffer. Voici à ce sujet une histoire *véritable*, arrivée à Benoît Maclé, des Catagnolles (canton d'Hauteville), grand-père du père nourricier de la femme Perraud, dit Camte, de Rossillon, de qui je tiens l'aventure :

Benoît Maclé revenait un jour de Belley. Quand il fut dans un endroit appelé dans le pays *la Mort Blanchet*, il vit au loin un grand feu. Or, il y avait alors dans son village un nommé Farcollet qui depuis longtemps était malade.

Peut-être bien, dit-il, que Farcollet est mort et que c'est sa paillasse que l'on brûle. Car à cette époque, lorsque quelqu'un mourait, on avait l'habitude de brûler la paille du lit dans lequel il était mort.

Que d'épisodes burlesques, comiques ou touchants ! C'est la plus étrange mascarade qui soit. Les filles se déguisent en dragons ou en matelots pour suivre au loin leurs amants et ceux-ci ne sont pas en reste. L'un se fait jardinier pour séduire sa belle, un autre entre au couvent, sous robe et guimpe de nonnette. La batelière et la meunière ont une façon à elles de se faire payer qui n'est point à faire peur ; la fille au cresson, qui a laissé tomber son cœur à la rivière, le retrouvera bientôt ; le frère tente sa sœur en manière d'épreuve ; le soldat, revenant de guerre, trouve sa femme en train de se remarier, et la joue aux cartes. Un vrai carnaval !

Par moments un sinistre vent de cours d'assises court à travers ces belles folies. L'inexorable réalité réclame ses droits. Quel est ce lugubre cortège ?

Bourreau devant, belle au milieu,
La justice derrière...

Quand il arriva devant le feu, voyant une nombreuse assemblée, il leva son chapeau et dit :
Dieu vous aide à tous !
Le feu aussitôt s'éleva très haut, puis tout à coup s'éteignit, et des gens qui étaient autour il ne resta rien.
Benoît était alors près d'un endroit appelé la « *Vie de Combe-d-Jaux* ». Sa frayeur fut telle que ses cheveux en enlevaient son chapeau.
Il arriva chez lui, à moitié mort, et appela sa femme. « Ignan, lève-toi, je suis perdu, j'ai vu la synagogue, et pourtant j'avais toujours dit qu'il n'y en avait pas. » Et à l'instant même, il tomba raide mort.
Le servant ou sergent (en patois sarvan ou sarzan) est infiniment moins désagréable à rencontrer. C'est un esprit malin, dans le genre des Gobelins, des Lubins, des Fifollets qu'on connaît ailleurs. Il fait sa résidence favorite des celliers inhabités ou des vieux châteaux. Parfois il est invisible, d'autres fois on peut le voir sous la forme d'un homme, d'une femme, d'un chien, d'un chat, d'un lièvre, etc. Le feu qu'on lui jette ne lui fait aucun mal. On assure qu'il est invulnérable.

C'est une fille qu'on emmène à l'échafaud. Elle a tué son enfant. Un amant déloyal veut se défaire de sa maîtresse :

— Allons, mie, nous promener,
Tout le long de la mer courante.
Allons, mie, allons-y donc ;
Plaisir d'amour nous y prendrons.

N'en furent pas mi-promenés
Que la belle demande à boire.
— Tu n'auras pas de bon vin blanc
Que je n'aie un verr' de ton sang...

Une fille soudoie un « chevalier » pour assassiner son père :

De la part de ta fille
Tu mourras sur-le-champ.

C'est d'ailleurs un assez bon diable, plutôt espiègle que malfaisant et, pourvu qu'on lui mette, sur l'évier, la première écuellée de soupe, il n'en demande pas davantage. Au besoin, il se rend utile, aide les vignerons et les laboureurs.

Parfois, il s'attache à un maître riche, et alors c'est un espion de premier ordre auquel il ne fait pas bon se frotter ainsi qu'en fait foi cette autre histoire, nom moins *véritable*, arrivée à Trépont, près Hauteville.

Il y avait à Trépont un homme qui s'appelait Brocas et qui était casseur de cailloux. Il y avait aussi en ce temps un homme qui était très riche et qui habitait le même hameau. Il s'appelait M. Gallet.

M. Gallet avait une forêt où Brocas allait couper ses manches de massettes.

Toutes les fois qu'en les coupant, il ne disait rien, M. Gallet ne le savait pas. Mais s'il avait le malheur de dire : « Si M. Gallet le savait, il me ferait prendre par son garde », aussitôt M. Gallet en était averti.

Un jour M. Gallet, le rencontrant, lui dit : — Brocas, combien m'as-tu volé de manches de massettes aujourd'hui ?

— Monsieur, je ne vous en ai point pris.

— Si fait, puisque même, en les coupant, tu as dit :

« Si M. Gallet le savait, il me ferait prendre par son garde. »

Mais de si noirs tableaux répugnent en général à l'imagination de nos paysans, point exaltés, plutôt doux et tranquilles. La gaieté leur sied mieux. La facétie ne leur répugne pas.

Un thème qui leur est cher et qu'ils ne se lassent pas de traiter, dont on trouverait mille variantes, c'est la sottise du lourdaud qui, pouvant tout obtenir de sa belle, naïvement la laisse partir :

Lorsqu'ils furent arrivés,
Là-bas, dans la prairie,
Se mit à découvrir les beaux seins de sa mie,
A découvrir sa chemisette,
Son cotillon,
Son blanc jupon,
Brodé au fond,
Se mit à découvrir ses jolis blancs tétons.

Vous frémissez. Rassurez-vous. Notre amoureux est un bon Bressan qui, comme tel, n'est point pressé. Il se contentera de belles promesses :

Se mit à recouvrir les beaux seins de sa mie,
A recouvrir sa chemisette,
Son cotillon,
Son blanc jupon,
Brodé au fond, etc.

L'effet est franchement comique. Et ne mérite-t-il pas, ce balourd, que, de retour au « château » de

— Qui donc vous l'a dit ?
— Le diable peut-être.
Ce n'était pas le diable, mais bien un servant que M. Gallet avait à son service.
A quelques jours de là, M. Gallet tomba malade. Il avait un lit à quatre colonnes, comme on en avait à cette époque. On appela le curé pour le confesser, mais il ne put approcher du lit, car il y avait un gros serpent, enroulé autour d'une des co-

son père, la belle lui lance au nez cet ironique refrain :

Quand tu tenais la caille,
Il fallait la plumer.

En somme, légendaires ou anecdotiques, toutes ces chansons ne parlent que d'amour. L'amour seul en fait les frais, et comme lui-même elles sont extraordinairement divertissantes et variées.



L'amour, sous toutes ses formes, est vraiment le fond de la poésie populaire. Peut-être aurais-je mieux fait de le dire tout de suite et de moins m'attarder en route. Mais comment résister à l'appel du pêcher qui vous tend ses branches, aux jolis reflets de la lune sur l'eau dormante ?

L'amour ! Il commence de bonne heure en Bresse et en Bugey. Chez nos jeunes filles, l'éveil des sens est assez précoce, et, pour timides qu'ils soient d'ordinaire, nos jeunes gens ont de quoi répondre :

Maman, vous n'avez pas raison
De m'y défendr' l'herbe fougère...

Maman, laissez-moi divertir.
Quand j'y serai femme à votre âge,
Je quitterai ce charmant badinage...

lonnes, qui, chaque fois que le prêtre s'avançait, lançait son dard contre lui.

Le malade mourut et pourrit sur son lit et on ne sut jamais si le diable l'avait enlevé ; mais on fut obligé de mettre dans son cercueil du bois de son lit, ne trouvant rien autre.

Ce naïf récit auquel je n'ai pas changé un mot semblerait indiquer que le servant est moins innocent qu'on ne le représente généralement et que ses services se payent fort cher. On pourrait, il est vrai, invoquer d'autres témoignages en sa faveur ; mais il faut se borner. (Extrait de la Préface des *Chansons populaires de l'Ain*).

Ou encore :

> J'ai *carculé* mon âge.
> J'ai quatorze à quinze ans.
> Ne suis-je point dans l'âge
> D'y avoir un aimant ?

A vrai dire, cette veine, un peu libre et médiocrement délicate, est plutôt de rencontre. Ce n'est pas le ton ordinaire de l'amour en notre pays. Il y est rarement brutal comme ailleurs, mais presque toujours d'une amusante mignardise, d'une tendresse qui fait rêver. Ces thèmes rebattus, qui courent toute la France, nous les avons refrappés à notre image, nous y avons mis tout au moins une douceur d'âme qui n'est point banale.

Que de charmants couplets, bien dignes d'une anthologie rustique, on pourrait extraire de ces fraîches *Ébaudes* où de simples cœurs échangent leurs aveux !

Quel joli bouquet d'églantines sauvages, et si joliment nouées d'un mince ruban rose !

On dit que le peuple est simple et l'on a raison. Mais il faut s'entendre. La parfaite simplicité du fond peut très bien se combiner avec un certain degré d'affectation dans la forme. L'ignorant qui se voit en face d'une lettre à écrire — rude travail ! — n'adoptera jamais, comme on serait tenté de le croire, l'orthographe la plus naturelle. Il n'écrira pas comme on prononce et serait un très mauvais adepte des sociétés, plus ou moins phonétiques, qui parfois se réclament de lui. Bien au contraire. Il complique à plaisir, accumule les difficultés, entasse l'une sur l'autre les lettres inutiles et parasites. Jamais pour lui un mot n'est assez long. Il le voudrait infini.

Ainsi du paysan qui chante sa belle. Très sincère, d'une toute rudimentaire sincérité, est le sentiment. Très entortillées parfois sont les paroles qui le traduisent. Mais cet entortillage est si naïf qu'on ne peut que sourire. Cette préciosité sans fard marque bien l'effort d'un cœur ingénu pour rendre à l'objet aimé l'hommage qu'il mérite. Rien ne paraît trop beau, trop riche, trop orné. Si l'on savait des raffinements de facture inédits, on les emploierait. On se contente de ce que l'on a sous la main.

Un peu de la subtile passion du XVI[e] siècle semble être resté dans nos chants d'amour. On croirait parfois entendre un Ronsard rustique, un peu pédant, lui aussi, mais à sa façon qui n'est peut-être pas la plus mauvaise.

Par ci par là des images bizarres, étrangement poétiques :

La rose vermeille
Fleurit sur mes gants, etc.

Et des diminutifs d'une extrême candeur : ma mignotte, ma doucette, mon fin cœur doux. Cela est très pur, très bleu et très tendre. Ce ne sont que ravissants enfantillages, gazouillis d'oiseaux sous la feuillée, au premier soleil :

Tandis que la belle sommeille,
Je vas faire un tour au jardin ;
Je cueille un bouquet de roses
Pour mettre sur ses blancs seins.
La *rafraîcheur* de la rose
La réveilla soudain.
C'était bien mon dessein.

Elle passe, si légère dans la grande fête du printemps, l'heure exquise du premier amour ! La

prairie verdoie, le ruisseau babille, les arbres chantent, la forêt fleuronne, et, tout près du sien, le galant qui tremble sent battre le petit cœur de sa maîtresse.

Le paradis est bien pour moi,
Et le cœur de ma blonde !

Il voudrait que tout le monde eût part à sa joie. « Le bonheur rend l'âme si bonne ! » a dit un poète qui ne valait pas ceux-ci. Et on chante à tous les échos :

Ah ! si l'amour prenait racine,
J'en planterais dans mon jardin.
J'en donnerais aux camarades
Qui n'en ont point.

Toute la France connaît la chanson des *Métamorphoses* qui n'est pas si provençale que vous le supposez, bien que Mistral en ait su tirer un chef-d'œuvre. Elle a, en Bresse, un accent très pénétrant :

— Mignonne, ma mignotte,
Mon cœur joli,
En veux-tu cinq cents livres
De mon argent ?
Après tu m'y rendras
Le cœur content.

— J'en veux point cinq cents livres
De ton argent.
Je veux m'y mettre rose
Sur le rosier.
Jamais tu n'y auras
Mes amitiés.

— Ah ! si tu t'y mets rose
Sur le rosier.

Je m'y mettrai espèce
D'un jardinier ;
J'irai cueillir la rose
Sur le rosier.

— Si tu t'y mets espèce
D'un jardinier,
Moi, je m'y mettrai caille,
Volant au blé.
Jamais tu n'y auras
Mes amitiés.

— Ah ! si tu te mets caille,
Volant au blé,
Je m'y mettrai espèce
D'un chien d'arrêt.
J'irai prendre la caille,
Volant au blé.

Et ainsi de suite, car la complainte est interminable, jusqu'aux derniers couplets qui sont les plus poétiques :

— Ah ! si tu t'y fais moine,
Gaillard chantant,
Je m'y mettrai étoile
Au firmament.
Jamais tu n'y auras
Le cœur content.

— Si tu te fais étoile
Au firmament,
Je m'y mettrai nuage,
Nuage blanc.
J'irai couvrir l'étoile
Du firmament...

Cela sans doute ne vaut pas *Magali*, mais, à défaut d'art, on y peut trouver de l'inspiration.

Écoutez encore ce candide marivaudage :

Les moutons vivent d'herbe,
Les papillons de fleurs.
Et vous et moi, jolie bergère,
Nous n'y vivons que de langueur.

Les moutons, dans la plaine,
Sont en danger des loups,
Et vous et moi, jolie bergère,
Nous sommes en danger de l'amour.

Il y a dans ce monde
Trois choses à désirer :
Y a le bon vin, la monnaie blanche
Et sa maîtresse à son côté.

Toute une philosophie de la vie en quatre vers et digne d'Horace. A noter cependant l'incessante préoccupation de la « monnaie blanche ». C'est comme pour les cinq cents livres de tout à l'heure. Le paysan sait trop le prix de l'argent, il a trop de peine à le gagner pour en faire fi. Qu'y pouvons-nous ? L'homme n'est pas parfait.

Elle fuit bien vite au reste, l'heure divine. Les filles ont tant d'exigences !

Apporte-moi la lune,
Le soleil à la main.

On conçoit que l'amoureux rebuté cherche au cabaret d'en face de faciles consolations.

Si vous m'aimiez, la belle,
Je ne boirais pas tant.

L'amour satisfait finit lui-même par se lasser. Un

jour vient où l'enchantement se dissipe, et l'on se quitte sans trop de peine :

Adieu, je m'en vais voyager
Sur cet aimable tour de France !

Il ne reste à la délaissée qu'à soupirer, à part soi, la délicieuse chanson que savent tous les écoliers de Paris comme ceux de la Bresse :

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier,

Et que le rosier même
Fût encore à planter,

Et que mon ami Pierre
Fût encore à m'aimer !



On se marie aussi, et beaucoup, comme de juste. Mais là non plus tout n'est pas rose. Le paysan n'a qu'une heure pour aimer. Que dis-je ? un quart d'heure. Il est si pressé ! La terre n'attend pas.

Pendant ce quart d'heure délicieux, unique, incomparable, il ramasse en lui toutes les puissances de son être. Il chante, il exulte. Il est libre, joyeux, il ne pense à rien. C'est l'oiseau qui sort de sa cage, mais pour y rentrer bientôt.

Derechef la question d'argent fait son entrée. Sans argent, comment payer la ferme, aeheter les semences, nourrir le bétail ?

Ah ! dis-moi donc, l'aimant que j'aime,
Quand nons marierons-nous les deux ?
— Si tu avais six mille francs,
Nous parlerions de mariage.

Le galant, cette fois, est sincère, sincère aussi quand il courtise une femme d'âge, mais amplement pourvue des biens de ce monde. Et si, par extraordinaire (c'est bien l'exception), sa mère vient lui dire :

Il vaudrait mieux pour toi
Épouser la fillette,

un mot répond à tout :

La veuve a de l'argent.

D'autres, il est vrai, n'y regardent pas de si près. On se met en ménage à la diable, à la parisienne, sans trop s'inquiéter de l'avenir. L'amour est là. Qu'importent les enfants ? Ils seront tout de même les bienvenus.

— De quoi les nourrirez-vous ?
— Avec de la farine,
Comme les autres,
Avec du lait de mes tétons,
Comme les autres font.

— De quoi les habillerez-vous ?
— Avec des guenilles,
Comme les autres,
Guenilles et guenillons,
Comme les autres font...

Les bons parents préféreraient pourtant voir leur fille mariée au vieux richard qui la reluque. Il est laid, bossu, tortu, cacochyme. Il tousse à fendre l'âme ; il n'a plus qu'une dent en bouche. Qu'est-ce que cela ?

Prends-le, prends-le toujours, ma fille.
Il faut l'aimer,
Le cajoler,

Lui faire bien tes amitiés.
Et après tout cela, ma fille,
Jamais lui dire tes pensées.
Car moi j'ai fait longtemps la vie,
Ton cher papa n'en savait rien.
Nous en ferons un grand festin ;
Nous danserons la cabriole
Autour du jardin.

Le « vieux vieillard d'homme » ne saurait d'ailleurs faire très long feu. S'il venait à mourir, et cela ne peut tarder, quel coup de fortune !

Tu seras héritière
De ce riche marchand.

Dame! en ces riches unions, tout n'est pas absolument pour le mieux. Le pauvre époux n'est pas trop brillant.

Ma petite Rosette,
Ménage bien tes dents,

soupire-t-il, au soir des noces, à celle qui déjà ne songe qu'à croquer toutes les pommes. Aussi le lendemain, quelle désillusion !

Mon père m'y marie,
A l'âge de quinze ans,
Il m'a donné un homme
Qu'a bien quatre-vingts ans.
Et moi, jeune fillette,
Comment passer mon temps ?

Le premier jour des noces
Que je passe avec lui,
Il me tourne l'épaule
Et dort toute la nuit.
Et moi, pauvre fillette,
Comment passer ma vie ?...

Le bonhomme a, il est vrai, une excuse :

Que veux-tu que j'y fasse ?
La fièvre m'a surpris.
Un très grand mal de tête,
En danger d'en mourir.

Il est vraiment surprenant qu'aucune de nos chansons, relatives au mariage, n'ait cherché à rendre, de si loin que ce soit, l'intimité du foyer, le charme de vivre à deux, de vieillir ensemble, de s'aimer encore en cheveux blancs. Il semble, à entendre nos poètes rustiques, que l'existence commune soit fatalement un enfer. Tantôt c'est le mari, *cartonnier*, *riboteur*, qui bat sa femme, bat ses enfants, qu'on va chercher à l'auberge avec une lanterne et qui ne répond que par des injures, qui fait pleurer aux siens « toutes les larmes de leur corps ». Tantôt c'est la femme coquette, vicieuse, impudique, sans ombre de cœur ou de raison, qui *jordonne* à la ferme et tranche de la princesse en compagnie de « monsieur l'avocat. »

Mon mari, je vas à la messe.
 Tu balieras ma chambrette,
 Tu feras aussi mon lit.
Mon petit cœur vit à son aise.
 Tu feras aussi mon lit,
Mon petit cœur vit sans souci.

Si, las d'attendre son déjeuner jusqu'à midi passé Petit-Jean rentre à la maison, il sait bien ce qu'on lui réserve :

— Petit Dian, mange ta soupe
Avec ton morcean de lard...

Pendant qu'il mangeait sa soupe,
Le chat emporta son lard !...

— Dieu ! Après lequel irai-je ?
Du chat ou de l'avocat ?

Je tournai dernier la porte ;
Un gros bâton s'y trouva.

J'en donnai dessus ma femme,
Sur le chat, sur l'avocat.

Faut-il s'étonner, dès lors, que la mort d'un de ces étranges conjoints soit pour lui une vraie délivrance ? Le veuf, à moitié gris, ira danser sur la tombe de sa femme, de peur, dit-il, « qu'elle n'en ressorte ! »

La veuve est plus féroce, plus pratique aussi. Après tout, le linceul pourrait encore servir. Pourquoi bêtement le laisser perdre ?

Je pris mes ciseaux finettes,
Point à point le décousis.
Quand j'arrivai à la gueule,
J'avais peur qu'il me mordît !
Quand on le porta en terre,
Je sautai comme un cabri.
Ah ! je l'aimais tant, tant, tant !
Ah ! je l'aimais tant, mon mari !

L'ironique refrain, et quelle conclusion pour un poème d'amour ! Mais, ne vous y trompez pas, les bons maris ne manquent pas en Bresse, en Bugey non plus ! Il en est d'excellents. Tous font le meilleur ménage du monde avec leurs dignes et patientes épouses. Ils en sont quittes pour les rudoyer un peu

à l'occasion. Mais on prétend que les femmes aiment à être menées ainsi.

N'écoutez pas les poètes. Ce sont des calomniateurs ! (1).

Et qu'ajouter maintenant ? Des chansons de bergères, narguant le beau *gentilhomme* qui veut les séduire ? Il y en a tant qu'on ne sait à laquelle s'arrêter, et aucune, en son négligé, n'est vraiment caractéristique :

Rien n'est aussi charmant
Que la bergère aux champs
Filant sa *colognette !*

C'est entendu ! Mais ces éternelles bergerades et bergeries sont plus insipides encore que celles de Florian. Et tant pis pour le beau *monsieur* qui se laisse leurrer. Il a mérité son sort !

Une mention spéciale est due pourtant à nos rondes. Il en est de si jolies ! La statistique générale

(1) On comprend après cela que nos chansons de noces ne doivent rien avoir de très folâtre. Si la mariée est jeune et jolie, elle ne saurait se défendre d'un mouvement de vanité, en se voyant si bien parée.

J'ai ma couronne sur ma tête,
Ressemble la fille d'un roi.

Mais lorsque, le soir venu, elle se retrouve avec ses compagnes libres encore, le cœur commence à lui manquer.

Quand je vois ces filles à table,
Les larmes me coulent des yeux.

Et mélancoliquement, elle s'écrie :

Adieu, la fleur de nos amours !

Les vieilles coutumes, si pleines de saveur et d'étrangeté, se perdent d'ailleurs chez nous comme partout, et bientôt les noces de campagne ne se distingueront en rien de celles de la ville. Il reste cependant en Bresse et en Bugey quelques traditions curieuses qu'il est bon de recueillir avant que toute trace en ait disparu.

de la France, dressée en 1808, par ordre de l'empereur Napoléon, ne donne pas une très haute idée du talent chorégraphique de nos compatriotes : « Les fêtes patronales qu'on appelle *vogues*, dit le papier administratif à l'article : *Département de l'Ain*, consistent à boire et à danser. Les villageois se rassemblent dans la cour d'une ferme sous un hangar ou dans un pré, et, au son aigu d'une vielle ou d'une cornemuse, on les voit lever, l'un après l'autre, leurs pieds pesants, sans presque changer de place. Ils ont toujours les bras pendants et les yeux baissés. Dans les villes même la danse nationale est, en général, lourde et sans action. »

Pauvres Bressans ! plus pauvres Bressanes, si fines et si fraîches sous vos grands chapeaux ! voilà un portrait, n'est-ce pas ? qui n'est point flatteur ! Bah ! faut-il s'en émouvoir ? Les statisticiens ne savent pas danser.

Et le fait est que, bien ou mal, on danse beaucoup dans nos campagnes. Par malheur, c'est presque

En Bresse, il est d'usage que lorsqu'un jeune homme recherche une fille en mariage, il fasse tout d'abord demander l'entrée de la maison par une parente ou par une amie.

Cette entrée accordée, il ira faire sa cour (en patois *cortigé*, courtiser).

La veille du mariage, tous les jeunes gens invités à la noce vont souper et passer la nuit chez le futur. Ils en sortent processionellement, le garçon d'honneur en tête, pour se rendre chez la fiancée. Ils portent deux besaces. La première contient la robe et la jarretière de la mariée.Dans la seconde, il y a d'un côté une bonne tarte et un *pognon* ou brioche (c'est le bon déjeuner) ; de l'autre, un méchant pâté qui renferme soit une souris, soit une grenouille, soit le plus souvent un oiseau (c'est le mauvais déjeuner).

En cet équipage, ils frappent à la porte de la future.

« Que cherchez-vous ? leur demande-t-on. — Une *pillette* (petite poule), nous savons qu'elle est ici. — Soit, entrez. » Ils entrent, et tout aussitôt la maîtresse de la maison s'informe du propriétaire des deux besaces et demande qu'on veuille bien les lui donner.

toujours le quadrille ou la polka ! Au besoin, on se hausse jusqu'à la valse, quitte à tourner à contretemps. Le *branle-carré,* le *rigodon,* la *contredanse,* la *chibreli* même ont néanmoins conservé leurs partisans, des rétrogrades qui ne désespèrent pas de les remettre en honneur !

Mais rien ne vaut la ronde, la vraie, danse de tout temps et de tout pays, si légère, si svelte, si envolée dans l'espace, qui pèse si peu sur la terre, qu'on pratique d'instinct, sans l'avoir apprise.

Et que de motifs adorablement variés ! que d'entrain ! de vivacité ! d'ingénuité parfaite ! d'heureux abandon ! Finement railleuse ou doucement mélancolique, elle tourne, tourne et on se laisse aller au bonheur de vivre, à la joie du temps. Elle ne se débauche pas comme la *cacucha* espagnole, elle ne trépigne pas comme la *gigue* anglaise, elle ne rêve pas de confitures, au clair de lune, comme la valse allemande. C'est une bonne petite française, gaie, claire, souriante, de tout point charmante !

Que va-t-elle nous dire ? Evidemment encore des histoires d'amour, mais d'un amour idéal, tendre et

— « Non pas, répondent les garçons, elles sont à nous. » Ils font le simulacre de se les arracher l'un à l'autre, et, de guerre lasse, consentent à ce qu'elles soient enfermées provisoirement dans un cabinet dont la clé est remise au garçon d'honneur. Puis ils s'approchent de la cuisinière et lui réclament à boire et à manger. — « Trouvez d'abord la pillette, leur dit-elle », et alors commence une recherche qui dure parfois plusieurs heures. Généralement, la fiancée est cachée au grenier sous le foin ou dans le coffre à blé, quelquefois dans un arbre du jardin. Lorsqu'elle est trouvée, le garçon d'honneur va chercher la besace qui contient les vivres et offre à déjeuner, puis on apporte l'autre besace et l'épousée est conduite à sa chambre pour y faire sa toilette. Je n'ai pas besoin de dire que chacune des invitées tient à donner son avis sur la meilleure manière d'ajuster le fichu, la coiffe, le collier, les chaînes (appelées *beautés*) qui retiennent la bavette du tablier, etc. Les jeunes

transparent, à peine entrevu dans l'or pâle de l'aurore ou le sombre bleu du soir ! Voici les trois demoiselles qui se coiffent à la chandelle, et le galant jardinier, et le petit marchand, et le rossignol porteur de messages, et les belles qui vont sur l'eau, et le fils du roi qui écoute, ravi, chanter sa bergère, et la jolie blonde près de qui il fait si bon « dormir » !

Celle-là, tout Paris la connaît depuis que mon ami de Sivry l'a popularisée, en compagnie de quelques-unes de ses plus gentilles compagnes, à la Nouvelle-Bastille de l'Exposition de 1889. On chante aussi couramment à Montmartre comme en France : *Vivent la rose et le lilas! — la Violette double, — Virez-vous, tournez-vous, — Mène-moi-z-au-bois, — Sur le joli pied du verre*, etc.

Toutes ces petites folles de campagne sont venues échouer au pied de la Butte. Voici cependant une villageoise qui n'est guère sortie de chez elle et qu'on aura, ce me semble, plaisir à trouver ici :

Ah ! c'est un vigneron,
Oh ! tra la la, la la didera,
Ah ! c'est un vigneron
Qui n'avait qu'une fille...

filles surtout ne manquent pas de piquer leur épingle, car cela leur promet un mari dans l'année.

La toilette achevée, et c'est une grosse affaire, les époux s'en vont à l'église, *lou menétri* en tête, et suivis des invités qui braillent à qui mieux mieux des *ébaudes* (chansons joyeuses, chants de réjouissance), puis, après la cérémonie, on se rend à la maison du mari.

Dès qu'apparaît le cortège, les vieilles femmes jettent des croisées du grenier des grains de maïs grillés mêlés à des haricots (en patois *grenatons*), en criant à tue-tête : « Entre, entre, ma fille, tu n'auras pas faim. » Si on manquait à cet usage, ce serait une grave impolitesse à l'égard de la mariée.

Son père l'envoie-t-au bois
Pour cueillir la noizille...

Le bois était trop grand,
La belle trop petite...

La belle s'est endormie
Sous un fagot d'épines...

Oh ! il vint à passer
Trois chevaliers de mine...

Le premier en a dit
— Je vois là-bas *ne* fille...

Le second en a dit :
— Grand Dieu ! qu'elle est jolie !...

Le troisième en a dit :
— J'en veux faire ma mie...
Oh ! tra la la, etc.

Rien n'est plus bressan de fond, et c'est une ballade d'Uhland.

Celle-ci est reçue, à la porte, par sa belle-mère, qui tient à la main un pain entier, une carafe d'eau et une bouteille de vin. La bonne femme présente d'abord le pain aux époux, qui y mordent à belles dents, puis elle offre de l'eau au mari, du vin à la mariée. Alors seulement elle embrasse sa belle-fille, lui fait un cadeau et la fait entrer. Notez qu'un balai a été placé en travers de la porte et que si la nouvelle épouse entrait sans le ramasser, elle serait d'ores et déjà réputée mauvaise ménagère.

Pendant le souper, toujours extraordinairement plantureux, et qui souvent se prolonge fort avant dans la nuit, les époux sont l'objet d'une surveillance spéciale de la part des jeunes gens qui cherchent à les empêcher d'aller se coucher. Parviennent-ils à s'esquiver, toute la noce se met à leur recherche, et, quand on les a trouvés, on leur porte solennellement la *soupe au vin*. C'est le triomphe de la grosse gaieté.

Parfois même on simule un baptême comique. Des clochettes ont été pendues aux oreilles des mariés, et, quand le baptême fait son entrée, toute cette sonnerie se met en branle. On baptise l'enfant, qui est généralement fait de vieilles serviettes, et on le présente à la mariée ; celle-ci le repousse avec horreur

Ces rondes naïves sont vraiment des fleurs des champs, de ces fleurs sauvages et parfumées, comme le thym, la rue et la menthe. Faites-en un bouquet au passage, respirez-les sans crainte. Leur beauté toujours nouvelle vous rajeunira.

Je n'oserais en dire autant de nos chants bachiques, de nos complaintes satiriques. Avouons-le franchement, tout cela est lourd, pataud et grossier. L'amour peut bien, pour une heure, transformer le paysan, lui souffler une âme de délicatesse qu'il n'avait pas avant, qu'il ne retrouvera pas après. Le vin du cru, si pur qu'il soit, n'est pas un aussi parfait magicien.

Il faut un degré de culture très avancé pour être libertin avec grâce. L'homme des champs, Dieu merci, n'en est pas encore là. Il ne sait ni raffiner l'ordure, ni faire des gâteaux de boue, ni ciseler l'obscénité. Obscène, il l'est très souvent, mais en toute verdeur et nature. Lui qui, dans les notes tendres, atteint parfois au sublime de l'exquis, n'a jamais qu'un comique des plus bas. Il dit les choses comme elles lui viennent, avec le mot cru, sans

et on fait pour l'orphelin une quête dont le produit est versé entre les mains du maire de la commune.

Le lendemain, on ramène l'épousée chez ses parents, où elle devra rester jusqu'au samedi soir qui suit le jour de la noce, et, pendant ce temps, son mari devra s'abstenir d'aller la voir, sous peine d'être la risée de tout le voisinage.

En Bugey, les cérémonies du mariage ne diffèrent pas beaucoup de celles que je viens de décrire. Le deuxième dimanche après la noce (*Recenailles*), les jeunes gens du village de la mariée se disputent une quenouille garnie de *rites*, disant qu'ils ne veulent pas qu'on emporte les *rites* de leur endroit.

Telles sont, ou plutôt telles étaient, car je le répète, elles disparaissent de jour en jour, les cérémonies du mariage dans nos campagnes. (Extrait de la Préface des *Chansons populaires de l'Ain*.)

atténuation. Son esprit lui ressemble : il est en sabots.

Puisqu'il est question de peuple, vous vous attendez peut-être à des chants révolutionnaires. Ah ! que vous êtes loin de compte ! Nos gens sont frondeurs à coup sûr, mais à la vieille mode d'avant la Révolution. Leur ennemi, c'est le maître ; la chose va sans dire. Mais quel maître ? Le seigneur, le moine ; les couvents, le clergé, la noblesse. C'est à se croire au temps de la dîme. Il y a aussi une chèvre, fort irrévérencieuse et fort respectée, car elle était, dit-on, « pleine d'entendement », qui se comporte de la façon la plus incongrue vis-à-vis de la magistrature. C'est une parente de cette *Biquette* de mon enfance, si connue partout et si têtue, qui, pour rien au monde, ne voulait sortir des choux.

On dirait que le campagnard, si humble et si obséquieux de nature, éprouve, par moments, le besoin de se débrider un peu, de délier sa langue et de donner libre cours à ses appétits, à ses instincts, voire à ses rancunes qui ne sont pas toujours très justifiées. C'est sa revanche.

Et puis les histoires de maris trompés, de curés paillards, de femmes ivrognes, etc., toute la gaudriole courante !

Elle a vendu son beau chignon,
C'est pour boire chopine...

Plusieurs de nos contes populaires ne sont d'ailleurs que d'anciens fabliaux du XVe siècle, arrangés, transposés, vêtus à la rustique. On les reconnaît tout de même, et La Fontaine plaît encore, en blouse bleue, chaussé de gros sabots :

Si j'étais mort hier au soir,
Je m'en souviendrais bien encore,
Si j'étais mort cette nuit,
Je m'en souviendrais bien aussi.

Et peut-être, en terminant, pour être tout à fait complet, devrais-je dire un mot des chants de coutumes qui, m'assure-t-on, sont encore en usage en certains pays. Nous en avions de fort agréables, témoin l'ébaude de l'*épousée* qu'on chantait, en allant à la messe des noces :

Quand l'épousée va à la messe,
Baissant les yeux, levant la tête,
Le ménétrier va devant.
Adieu la fleur de nos aimants !

Tout en entrant dedans l'église,
On lui présente l'eau bénite.
Donnez-en donc à mon époux.
Adieu la fleur de nos amours !...

Tout en passant par la prairie,
J'entends chanter des jeunes filles.
Si j'étais fille à marier,
Avec elles je chanterais !...

Et la chanson du « jour de mariage » :

J'avais promis dans mon jeune âge
De ne jamais m'y marier ;
Mais aujourd'hui, par avantage,
Mes bons parents me faut quitter.

Mon père me prend, il m'emmène
A l'église par dessous le bras.
J'ai ma couronne sur la tête,
Ressemble la fille d'un roi.

J'ai aussi ma belle ceinture
Qui fait trois fois l'entour de moi.
C'est mon aimant qui me la donne,
Pour finir ses jours avec moi.

Quand je vois ces filles à table,
A boire, à rire et à chanter,
Quand je les vois, je les regarde,
Les larmes me coulent des yeux.

La petite chose vaniteuse finit ainsi dans les pleurs. Et il en est de même toujours. Ainsi finira la *Reine de mai* qui jadis, tout enrubannée et fleurie, accompagnée des plus beaux gars, s'en allait, de porte en porte, demander des œufs, du laitage :

Voici le mois de mai,
Que les rosiers boutonnent...

Celui, par exemple, qui ira jusqu'au bout, qui ne finira pas, qui ne vieillira jamais, c'est le pauvre laboureur :

Le pauvre laboureur,
Il a bien du malheur.
Le jour de sa naissance,
Est déjà malheureux.
Qu'il pleuv', qu'il tonn', qu'il grêle,
On voit toujours sans cesse
Le laboureur aux champs...

Et le bon vigneron, lui non plus, ne cessera de chanter :

Plantons la vigne.
Le voilà,
Ce joli vin de vigne.
Vigni, vignons,
Vignons le vin.

Le voilà,
Ce joli vin de vigne
En vin,
Le voilà,
Ce joli vin de vigne.

De plante en pousse...
De pousse en fleur...
De fleur en graine...
De graine en vert...
De vert en mure...
De mure en coupe...
De coupe en cuve...
De cuve en verre...
De verre en bouche...

Ah! ma foi! arrêtons-nous ici. Le paysan, qui ne connaît pas d'obstacle, suit beaucoup plus loin les voyages et les transformations diverses de ce joli vin qu'il a eu tant de peine à mener à bien et qu'il ne veut quitter qu'au dernier moment.

Et voilà malheureusement presque tout ce qui surnage, chez nous, de ces innombrables chants de coutumes et de métiers, autrefois si répandus. Ce sont les vignerons qui ont le dernier mot. Il est juste de le leur réserver, à ces vaillants qui pas un seul jour n'ont désespéré, qui ont si bien lutté contre l'ennemi insaisissable, le phylloxera, et grâce à qui nous devons d'avoir encore notre clair et fier vin de France.



On remarquera que je n'ai pas dit un mot des chansons patoises. Nous en avons beaucoup, de très savoureuses, et nous avons aussi un joli patois qui, bien que fort altéré, ne laisse pas d'avoir un

accent bien à lui, un gentil goût de terroir. C'est du languedocien, m'a dit mon ami Paul Arène. Je n'en jurerais pas. Je ne dirai pas non plus le contraire. C'est un petit patois de famille qui va son train-train, à la bonne franquette, traînant après lui un peu d'italien, un peu de savoyard, un peu de provençal, beaucoup de français. Il zézaye volontiers, ce qui lui donne un air d'enfant. Il est doux à coup sûr ; il n'offense personne.

Pourquoi ne pas avouer d'ailleurs, puisque c'est la vérité, que les chansons en patois sont infiniment moins *populaires* que nos chants en français ? Au premier abord, cela semble un paradoxe. Qu'on y réfléchisse cependant. « J'affirme, dit Bujeaud, le collecteur des chants populaires de l'Ouest, le plus sérieux folkloriste qu'on ait vu encore avant Millien, qu'il est peu de chansons patoises sorties du peuple. Le paysan, qui parle patois à son ordinaire, le repousse quand il crie, quand il chante. » Et rien n'est plus vrai. Arrangez cela. Ce n'est point si difficile. La muse populaire, si libre qu'elle soit, et dégagée, comme il sied, de tout préjugé classique, est une muse après tout. Elle est femme, elle est coquette ; elle a sa dignité et son quant à soi. Volontiers, pour me servir d'une expression du cru, elle se met sur son *trente-six*. Je l'ai déjà dit plus haut, le peuple est un grand enfant, toujours vrai, pas toujours simple. Quand, d'aventure, il fait œuvre poétique, rien n'est assez recherché, assez raffiné, pour son goût. Il emploie donc de préférence la langue noble, le français, sauf à la traiter à sa façon, qui n'est point celle de tout le monde, qui du moins ne manque ni de relief ni d'originalité. Parfois même, mais j'en ai déjà parlé, il a des précio-

sités qui étonnent, d'incroyables entortillements de phrases et d'idées, dignes des pires décadents. Le naturel est là, qui sauve tout.

Les chansons patoises sont généralement beaucoup plus simples. Et cela peut surprendre. En somme, quand elles ne sont pas tout simplement la traduction d'une chanson française, presque universellement répandue, on peut sans crainte les attribuer à des lettrés, tout au moins à des semi-lettrés, à l'instituteur d'en face, au curé du village voisin, au notaire d'à côté, au vieux colonel qui vient de prendre sa retraite dans le bourg. Ces bonnes gens occupent ainsi leurs loisirs, et on ne peut que les féliciter. Parfois se joint à eux un magistrat, ami du franc vin et de la gaudriole. Nous avons alors une *Liaudainna*. Cette chanson, naïve et tendre, dont l'air traînard est si charmant, est peut-être la plus connue qui soit en Bresse. Tout le monde la sait, tout le monde la chante. Elle n'est pas populaire en ce sens que, si elle parle au peuple, elle n'est point du tout sortie du peuple.

Et, tout de même, ce cycle patois mériterait une étude approfondie. On y verrait défiler tour à tour les noëls bressans, les noëls bugistes ; on y entendrait parler du conseiller Brossard de Montaney, de l'avocat Borjon, de beaucoup de gens qu'on ignore à Paris, qui cependant n'y feraient pas trop mauvaise figure. On jouerait le *tivan*, on danserait la *chibreli*. Mais l'espace me manque.

Après tout, j'y reviens : pour juger en plein et sainement la poésie populaire, ses origines, ses tenants et aboutissants, son avenir, son influence possible, mieux vaut s'en tenir aux chansons fran-

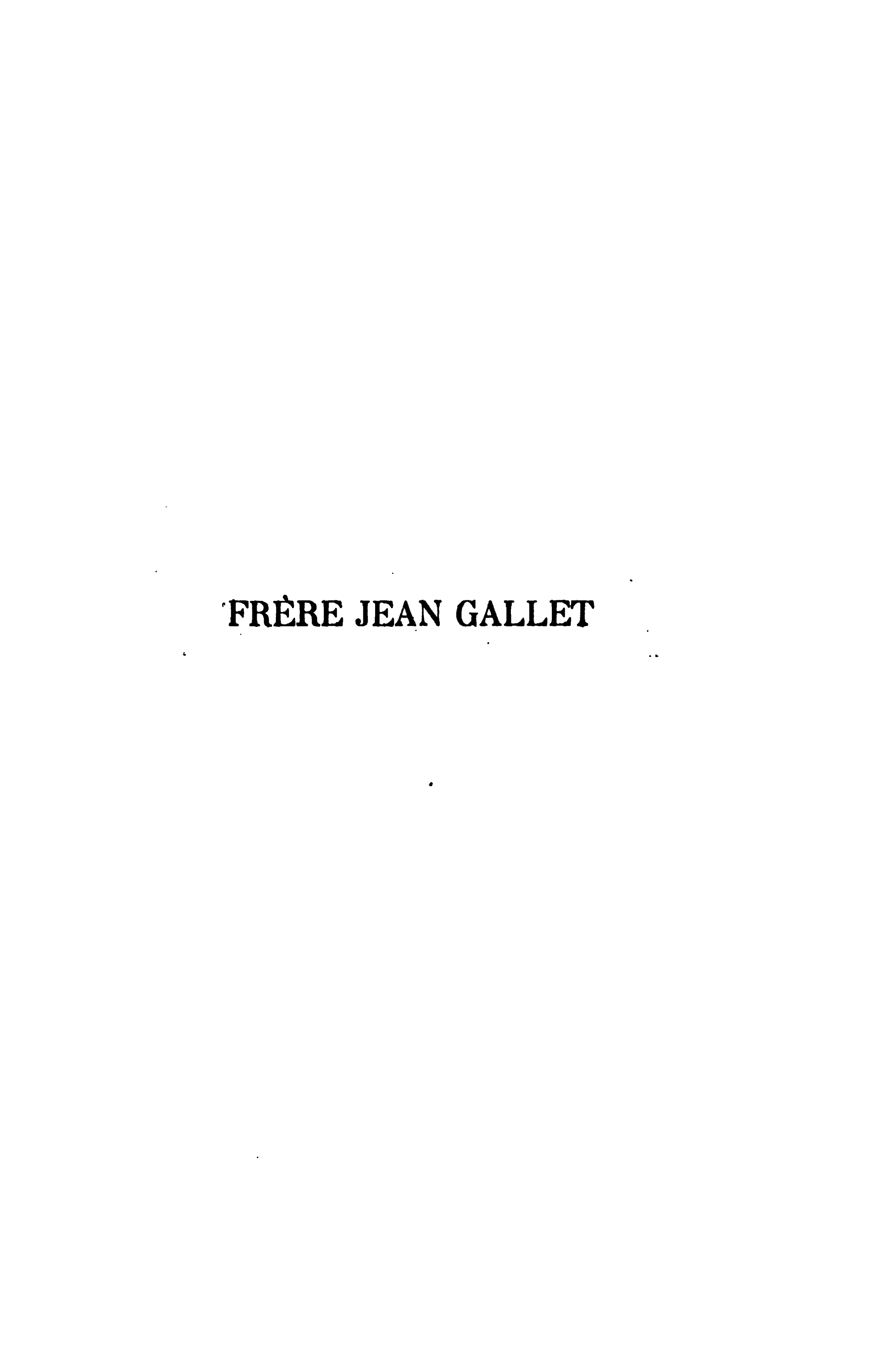
çaises, je veux dire à celles qui sont écrites en français.

Là surtout palpite l'âme du peuple, l'âme bugiste ou bressane, puisque nous sommes en Bresse et en Bugey, cette âme douce, tendre, patiente, un peu folle, molle, sensuelle et abandonnée. Ah ! jolie et charmante âme !

S'il est parfois dur, le chemin qu'on entreprend à sa découverte ; s'il faut passer par de terribles *charrières ;* si les ronces vous accrochent au passage ; si les mares, si fréquentes et un peu bêtes, vous retardent ; si les fondrières ne manquent pas, quelle joie, à l'arrivée, d'apercevoir tout là-bas, bleuissante au milieu des saules, la petite source, si claire et si fraîche, l'étang des fées, la fontaine d'amour, où jadis la fille du roi d'Espagne allait laver son blanc jupon, où les grands bœufs gravement viennent se mirer !

Quiconque a pénétré dans le bois magique n'en oubliera pas de sitôt les enchantements. Ceux qu'a ensorcelés le chant de l'oiseau bleu n'en sauraient guérir.





FRÈRE JEAN GALLET

Cette étude a paru, pour la première fois, dans La Tradition *du 15 décembre 1887 (1re année, nº 9) ; elle a été reprise plus tard par l'auteur sous forme de nouvelle. Voir ci-dessous :* En Bugey. Le Capucin.



FRÈRE JEAN GALLET

Bien que la dévotion soit décidément en baisse dans nos campagnes, chaque pays de France continue, ce me semble, à avoir ses saints de prédilection, ses patrons qu'il honore de son mieux et dont la protection lui est particulièrement acquise. C'est ainsi que le Bugey a une vénération spéciale pour saint Anthelme, qui fut chartreux et évêque de Belley, pour saint Antoine, pour saint Symphorien, pour saint Blaise, dont la statue de bois, bizarrement coloriée, *guigne*, à Torcieu, le jour de la *Vogue*, les jeunes filles qui doivent se marier dans l'année, etc., etc.

Mais à côté de ces grands saints, universellement reconnus, il en est d'autres, moins favorisés, qui n'ont d'autorité que dans leur *endroit*, et ne sauraient prétendre même au titre de bienheureux. L'Église les ignore, mais le peuple les aime d'autant, les sentant plus proches de lui et plus familiers. On

peut leur parler sans crainte, à la bonne franquette. Ils n'imposent pas.

A Ambérieu, nous avons frère Jean Gallet. C'était un ermite dont la date de naissance est inconnue, mais qui, après avoir édifié les fidèles de Jasseron, près Bourg, mourut, paraît-il, chez nous en 1626. Bien que non béatifié, il ne laisse pas de faire des miracles. Près de son ermitage, dans la montagne, ermitage aujourd'hui disparu, jaillissait une petite source qu'on voit encore et où les bonnes gens aiment à faire leurs ablutions. L'eau de cette source est souveraine pour les maux d'yeux. Elle guérit aussi les maladies de peau, particulièrement les dartres. Avis aux amateurs.

Quant à la sainteté de frère Jean, la légende en fait foi. Il semble bien que c'était un brave homme, doux aux pauvres et vivant de bonne amitié avec chacun. Les plus indévots n'en disent aucun mal. Plusieurs même ont éprouvé le bon effet de son intercession, et tel qu'on ne voit jamais à l'église ne manque pas d'aller en dévotion à frère Jean, le jour de la Toussaint. C'est que l'excellent frère l'a guéri de ses rhumatismes.

J'ai recueilli d'une vieille femme du pays de curieux détails sur la fin chrétienne de notre anachorète. Ces détails rappellent ce qu'on sait de la vie de saint François d'Assise et plus encore de celle de Benoit Labre. Quelques-uns choqueront les âmes délicates. Ainsi le frère avait la jambe couverte de vers. Les vers s'en allaient et il s'obstinait à les remettre. Passons bien vite.

Il ne faut pas oublier l'âne de Jean Gallet qui jouit encore parmi nous d'une popularité légitime.

Son maître, malade, ne pouvant aller quêter ce qui était nécessaire à sa subsistance, il partait lui-même aux provisions et remontait à l'ermitage, les côtes bien garnies. Dans les maisons, c'était à qui lui ferait fête ; on le regardait un peu comme l'ami de la famille. Aujourd'hui encore on n'imagine pas frère Jean sans son âne.

Certains traits donneraient, d'ailleurs, à penser que l'Église a peut-être eu tort de ne pas admettre Gallet au nombre des bienheureux authentiques. En voici un qui m'a été certifié par un témoin fort digne de foi. Au besoin, la commune entière l'attesterait.

Il y a quelque soixante ans, les enfants du catéchisme allaient volontiers faire l'école buissonnière à frère Jean. Il était de mode d'y manger des œufs durs en buvant l'eau de la source. Le curé, un jour, s'en plaignit vivement en pleine église. Il paraît même qu'il dépassa quelque peu les bornes : « Qu'est-ce après tout que ce frère Jean ? s'écria-t-il, personne ne le connaît, ce n'est pas un saint. »

Ici je laisse parler le témoin :

« Monsieur, les chandeliers se mirent à danser sur l'autel ; je l'ai vu de mes yeux. Tout le monde vous le dira comme moi. Nous n'osions pas bouger et les chandeliers allaient toujours. Il fallut que le curé reconnût sa faute. — Mes enfants, nous dit-il, j'ai eu bien tort. Je ne savais pas ce que je faisais. Nous allons ensemble invoquer frère Jean. »

Alors les chandeliers s'arrêtèrent. Le frère, toujours bonhomme, avait pardonné (1).

(1) Pour l'intelligence de cette histoire, il faut savoir que frère Jean a été enterré sous le maître-autel de l'église d'Ambérieu. Bien que l'église ait été plusieurs fois reconstruite, il y est encore.

Un autre exemple montrera qu'en dépit de sa mansuétude, il ne fait pas bon s'attaquer à lui. Dans une grange située au sommet de la montagne et qui domine l'ermitage, est une sorte de poupée de bois sculpté qu'on donne pour l'image de frère Jean. Elle n'a pas de jambes, mais une bonne grosse face béate et de longs cheveux tombant sur les épaules. Tout récemment, on lui a passé, par convenance, une chemise de calicot. Entre nous, bien que le personnage ait la bouche noircie, de façon à imiter la barbe, ce doit être tout simplement un ange enlevé de quelque couvent, vraisemblablement d'une des abbayes voisines, Ambronay ou Saint-Rambert.

Mais, pour les bonnes gens, c'est bien frère Jean.

Or, il n'y a pas fort longtemps, un libre-penseur du pays s'avisa de monter à la grange, demanda à voir la statue et méchamment lui coupa le nez, ainsi qu'on peut le voir encore, car elle n'a pas été réparée.

Mais qui fut bien attrapé ? Ce fut le mécréant. Lorsqu'il voulut s'en retourner, impossible de trouver son chemin. Huit jours pleins, il erra dans les bois, sans en pouvoir sortir, souffrant le froid et la faim. On le cherchait partout, sa famille le croyait mort.

Enfin, frère Jean se laissa attendrir. Il pensa sans doute qu'il avait assez vengé la perte de son nez, et le parpaillot reparut à Ambérieu, jurant bien qu'on ne l'y prendrait plus.

Voilà pour la tradition. Mais il ne s'agit pas d'un personnage purement légendaire. Frère Jean nous a laissé des traces plus palpables de son passage ici-bas. Lors de la réfection de l'église d'Ambérieu, son cercueil a été ouvert et l'authenticité de son

squelette dûment constatée. Plusieurs personnes possèdent de ses reliques. Je sais, par exemple, une bonne femme qui a un fragment de tibia et s'en réjouit fort.

L'abbé Guillot, avant-dernier curé d'Ambérieu, a emporté dans l'autre monde le cilice de frère Jean. Il l'avait revêtu dans sa dernière maladie et ses héritiers n'ont pas jugé à propos de le lui enlever; mais on peut voir encore les sandales du bon ermite. Elles sont très bien conservées, on m'en a offert un morceau.

J'ai vu aussi une lettre adressée à *dévot frère Jean à Jasseron*, en 1611, par un conseiller au Présidial de Bourg qui le remercie des bons raisins qu'il lui a fait goûter et lui offre en reconnaissance cinquante *crayons* des anachorètes, ses prédécesseurs.

Le détenteur de cette lettre montre en même temps plusieurs prières écrites en vieux français, et une curieuse ordonnance médicale où il est surtout question de *bouillon de veau et de chappon.*

C'est tout ce qui reste aujourd'hui de frère Jean Gallet.

Mais non, il reste de lui bien mieux que cela, le souvenir attendri du peuple, une page de Légende Dorée à l'usage des humbles. On peut sourire en l'invoquant, mais on l'invoque. Nul ne songera à parler de lui comme des moines d'Ambronay ou de l'ermite des Conches, un ermite plus moderne dont les farces sont restées classiques (1).

(1) Ces moines étaient des Bénédictins, mais bénédictin ne veut pas toujours dire savant. Personne n'a jamais entendu dire qu'ils aient mis au jour le moindre ouvrage. Avant la Révolution, qui mit fin à leur existence, ils menaient joyeuse vie, faisaient plantureuse chère et se permettaient mainte infraction à

D'autre part, ce détail de bons raisins me donne à penser que son austérité n'était point trop farouche et qu'il savait rire à l'occasion. Je ne l'en estime que davantage.

Hier, un rayon du soleil d'automne dorait la montagne.

La joie au cœur, j'ai refait, comme dans mon enfance, le pèlerinage de frère Jean.

Le chemin est raide et terriblement caillouteux, mais quel horizon ! Ici, l'admirable ruine du château de Saint-Germain, démantelé par Biron, lors de la conquête, la roche de Salèze, les hauteurs de Janvier ; là les gorges sauvages du Maupas et ce délicieux coin de verdure qu'on appelle la source de Gardon ; puis, un peu partout à mi-côte, les *grangeons* où se fait le vin, ces grangeons jadis si joyeux, si pleins de chansons, bien mornes aujourd'hui.

C'est qu'elles sont malades, malades, nos pauvres vignes. Qu'en dirait frère Jean ?

Voici la grosse pierre sur laquelle il aimait à s'appuyer, lorsqu'il rentrait au logis ; l'empreinte de sa large main s'y voit encore. Voici enfin dans un creux de la roche, au milieu des arbres, l'emplacement du vieil ermitage. C'est un vrai nid, une cachette de feuillage. On n'y voit que du vert et des fleurs, et par ci par là un coin de ciel bleu.

Quel endroit merveilleusement choisi pour la contemplation solitaire ! Que le monde à cette hauteur

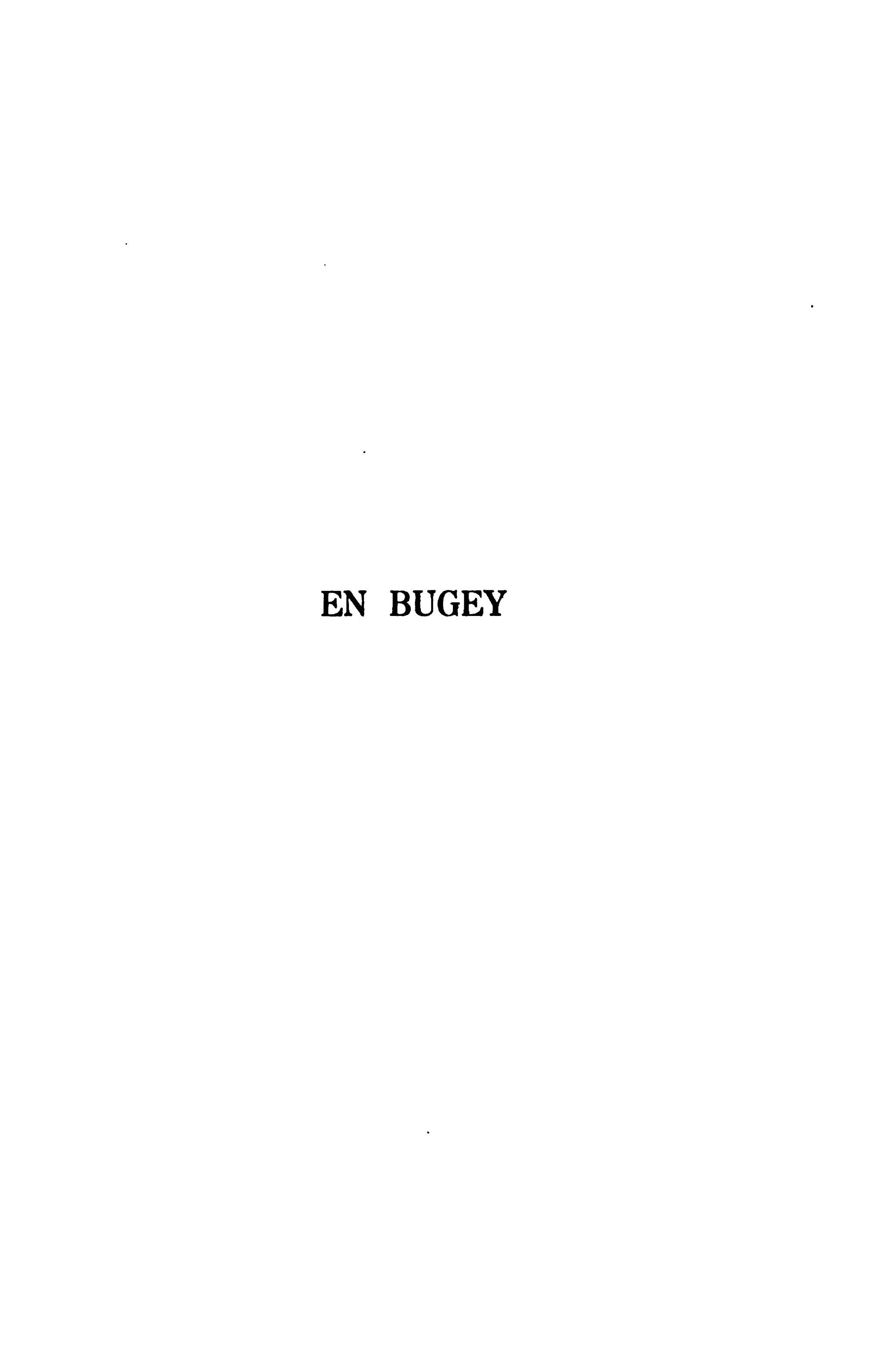
la règle. Fils de moine est une locution très répandue à Ambronay. Il y avait, paraît-il, toujours table ouverte à l'abbaye. Y venait qui voulait, pourvu qu'il fût d'un certain rang, et tout était gratuit, mais le soir on jouait aux cartes et les moines, se faisant des signes, regagnaient et au-delà, l'argent du souper.

paraît peu de chose ! Qu'il devait faire bon là rêver au royaume des cieux en écoutant le vent souffler ! Quel avant-goût du Paradis, et comme cela donne envie, — pour une minute, — de se faire ermite !

La petite fontaine de Jean Gallet coule toujours, claire et limpide. Tout autour, de bonnes âmes ont disposé artistement des croix de bois, des images d'un sou. A cette heure où la dévotion se fait rare, où la foi s'en va, le bon frère a encore ses fidèles. De plus huppés que lui n'en sauraient dire autant.

Superstition ? Oui, sans doute. Mais ces superstitions de campagne, naïves et point agressives, ont bien leur mérite. Elles sont poétiques, elles touchent et n'offensent pas. Après tout, c'est de l'idéal à l'usage des pauvres.





EN BUGEY

Cette nouvelle, divisée en trois parties : 1° Le Capucin ; 2° Les Fées de Jailloux ; 3° Trois-Vieilles, *a paru, pour la première fois, dans* La Revue hebdomadaire *des 14 juillet (n° 112), 25 août (n° 118) et 6 octobre 1894 (n° 124).*



EN BUGEY

I

LE CAPUCIN

Nous gravissions péniblement l'âpre côte qui va de la route d'Ambérieu à Saint-Rambert au château de Saint-Germain, le même où, jadis, assurent les gens de là-bas, Gondebaud, roi des Bourguignons, promulgua la loi Gombette. Prenez-en ce qu'il vous plaira, le moins possible.

Ce n'est plus qu'une ruine, à vrai dire, mais qui est pittoresque et a grand air. Crânement campée sur son rocher, elle domine de haut tout le paysage. D'abord, la fuite lente des vignes qui vont s'écroulant les unes sur les autres jusqu'au bord du chemin ; plus loin, l'Albarine aux eaux charmantes en leur manteau de vernes : plus loin encore, la belle

plaine où gronde le Rhône, l'infini des bois et des champs. Elle voit d'admirables choses, elle est heureuse.

Mon compagnon était ce brave Lambrequin que vous connaissez tous, sans l'avoir jamais vu, qui a la langue si bien pendue, qui parle de tout sans rien savoir, qui est revenu du fin fond du monde sans avoir été nulle part, un conférencier en herbe, l'éternel apprenti député. Respectueux, au reste, ainsi qu'il convient. Un jour qu'il était venu à Paris, pour faire la fête, il a, d'aventure, entendu parler Gambetta. C'est un jour inoubliable.

Il conserve précieusement, en sa collection privée, une carte de Jules Ferry, où il y a écrit, en très grosses lettres : P P C, et aussi, relique vénérée, un bout de cigare dont ce qui manque fut, il y a pas mal d'années, fumé par Lamartine. C'était chez un gros négociant en vins de Mâcon. L'illustre poète avait longuement discouru sur la question des betteraves qui, chacun le sait, l'intéressait infiniment plus que la poésie. Au bout de sa harangue, il jeta à terre le cigare qu'il avait à la bouche. Lambrequin, qui se trouvait là pour faire nombre, s'en empara sans que personne le vît. Depuis, il l'a mis sous verre et, de temps à autre, quand on l'en prie, il l'offre à la piété des fidèles. Car il n'est point égoïste.

C'est donc avec ce bon diable que je faisais la rude ascension, par une matinée de la fin de mai, d'un charme à ravir les cœurs. Ces heures de printemps sont délicieuses en Bugey. Tout s'y revêt d'un voile féerique, comme d'une gaze impalpable d'un bleu infiniment tendre. Et là-dessous on devine un monde léger, bruissant, éveillé à peine, qui n'attend qu'un franc rayon de soleil pour mieux chan-

ter. J'admirais, l'oreille ouverte aux mille bruits de la nature en fête. Lambrequin, d'ailleurs, me tenait en haleine. Il me parlait, je m'en souviens, des vignes, du phylloxéra, de la dernière séance du Palais-Bourbon, des tarifs douaniers et aussi parfois de poésie, peut-être pour flatter mon vice, peut-être parce qu'il prétend s'y fort bien connaître, à cause sans doute du cigare de Lamartine.

Nous arrivâmes à la pierre de frère Jean Gallet. C'est un énorme bloc de rocher, posé comme une sentinelle à l'un des nombreux détours de la sente grimpante. On y voit, distincte encore, l'empreinte de cinq doigts terriblement longs. Un jour qu'il était fort las de ses courses dans la montagne, Jean Gallet s'y est appuyé, et la pierre a gardé sa main comme le pays avoisinant a gardé sa mémoire, — religieusement.

Car, bien que l'église officielle n'ait pour lui qu'une assez mince considération, c'est un personnage que frère Jean. C'était un ermite du temps de Henri IV et de Louis XIII, fort dévot, cela va sans dire, un peu médecin aussi, à ce qu'il semble; un saint homme qui vivait dans un trou, comme c'est, n'est-ce pas? l'habitude des saints, mais un trou de vert feuillage, de ronces et de fleurs, au-dessus de la plus jolie ravine qui soit au monde, avec un peu, oh! pas beaucoup de ciel bleu dans les intervalles.

Frère Jean et son âne, qui ne les connaît encore? Quand son maître était malade, l'âne descendait seul aux provisions, puis il remontait, portant fidèlement le fruit de la collecte, sans jamais rien en distraire en route. Il était reçu à bras ouverts dans toutes les familles ; on l'aimait. De son côté, le bon ermite disait force oraisons pour les âmes du Pur-

gatoire. Au besoin, il soignait les maux d'yeux, et les paysans atteints d'ophtalmie vont encore en pèlerinage à la source de belle eau claire, voisine de son petit oratoire, où, jadis, il aimait à se désaltérer. On y mange du boudin, c'est de tradition, on y chante une gaudriole et on est guéri.

En approchant de la pierre, il me sembla voir Jean Gallet lui-même, ressuscité pour un instant. Un moine était là, disons tout, un capucin, un beau capucin, avec une barbe grisonnante qui lui tombait jusqu'à la ceinture, beaucoup de rouge aux pommettes et des yeux d'enfant, d'une clarté limpide. Ses pieds boueux traînaient dans de vieilles sandales. Il était sale, mais de cette saleté, pittoresque et charmante, qui n'offusque pas, qui est comme un surcroît de vêtement, un ornement, quelque chose d'analogue à la classique patine du temps sur un vieux bronze.

Oui, frère Jean lui-même, sans son âne, hélas! Et peut-être aussi le grand saint Joseph, qui, un jour de presse et de grand rabot, n'aurait pas trouvé le temps de se débarbouiller et aurait oublié son lis à la maison. Le bonhomme souriait vaguement, on ne sait à quoi. Il ne lui manquait que l'Enfant Jésus sur les bras et la Vierge Marie à son côté. Çà, par exemple, ça lui manquait bien.

A cette vue, Lambrequin ne se tint plus de joie. Il est de ceux qui font *coin-coin* dans le dos des Frères ignorantins. Pour lui, le cléricalisme, c'est encore l'ennemi. Un peu arriéré, dites-vous. Mais, bah ! en province !

Qu'as-tu, moine, qu'as-tu moine,
Qu'as-tu, moine, à trembler tant ?

s'écria-t-il joyeusement en homme qui connaît ses classiques, et, sans façons, il passa son bras sous celui du bon père : « Allons, venez prendre un verre avec nous. Vous me plaisez tout plein. — Pourquoi pas ? répondit tranquillement le capucin. Vous n'avez pas l'air bien méchants. Vous ne me mangerez toujours pas. »

Prendre un verre, c'est facile à dire. Mais où ? Il n'y a pas de cabarets à ces hauteurs. En bas, on boit. Ici, on contemple, on respire, on nage en plein bleu.

Je me souvins heureusement qu'il y avait, pas trop loin de là, une ferme bizarre, solitaire, où l'on trouve toujours du lait, et même, à l'occasion, un petit vin modeste, qui n'est pas des pires. Nous y allâmes, le capucin encadré par nous, et comme le sentier était fort étroit, nous avions beaucoup de peine à passer de front. A certains moments, on se heurtait. Je crois bien que Lambrequin y mettait quelque malice. Mais l'excellent moine ne daigna pas s'en apercevoir. Il souriait délicieusement dans sa barbe sale.

On arriva. L'endroit est charmant, pittoresque à plaisir. De là, on voit tout le pays, le Rhône à ses débuts, simple, tranquille, qui ne sait rien encore du félibrige, les tristes vignes phylloxérées, et, dans un lointain magique, les mille étangs de la Dombe. Ah ! que c'est beau ! Pourquoi ne pas vivre là ? On y serait si bien !

Et puis il y a la statue de frère Jean Gallet, du moins on le dit. A parler franc, je n'en crois rien. Si vraiment c'était frère Jean, il serait trop joli et je l'en aimerais moins. Mais, rassurez-vous, ce n'est pas lui. Un ange en bois, du quinzième siècle, qu'on

a dû prendre à quelque abbaye voisine et qui n'a plus d'ailes et qui n'a jamais eu de pieds. Pour plus de décence, on lui a passé une espèce de camisole, et il est charmant tout de même. Après tout, peut-être bien que c'est frère Jean.

Nous lui fîmes nos salutations, nous lui rendîmes nos devoirs, comme il convenait. Et puis, tout de suite on pensa à boire. Dame ! quand on a un capucin avec soi ! Par grande chance, il restait encore de ce petit vin suret, folâtre et gentil, dont j'ai parlé, du vin de Saint-Germain. Il apparut, fit son effet. Et le capucin parla : « Eh, eh ! il n'est pas mauvais. On en ferait bien son ordinaire. » Et il se tapotait légèrement la bedaine qu'il avait très ronde.

Alors Lambrequin : — Moine, dites-nous tout. Il ne faut rien cacher. Je vois que la boisson ne vous est pas indifférente. Cela prouve que vous êtes un homme intelligent. Et après ? — Après, quoi ? dit le capucin du ton le plus calme, nous buvons d'excellent vin. Il faut en remercier le bon Dieu qui a tout fait, le ciel et la terre, le vin et le cidre. Ce sont des cadeaux de jour de l'an qu'il nous envoie, des fleurs qu'il nous donne. Comment n'être pas reconnaissant ?

— Alors, vous croyez en Dieu, vrai, vrai, vrai ? fit Lambrequin, terrible. — Eh oui, répondit le capucin, nullement effrayé ; j'y crois comme vous-même vous y croyez. Allons, allons, ne me dites pas de vilaines choses. Si frère Jean vous entendait ! Savez-vous que je suis venu de Chambéry rien que pour le voir ?

— En mendiant, dit Lambrequin..

— Ce n'est point mendier, et vous avez tort de parler ainsi. De bonnes personnes m'ont aidé. Dieu

sans doute les inspirait. Mais, mendier ! Oh ! non, jamais !

— Ah ! ah ! ah ! Et les femmes qu'en faites-vous ?

— Les femmes ? Le capucin réfléchit longuement : Oui, oui, je comprends. Mais c'est si peu de chose ! Dame ! tout de même ! Nous ne savons pas, nous. Oh ! nous pourrions, mais nous ne voulons pas.

Immédiatement, je demandai une autre bouteille. Je voyais que Lambrequin bouillait sur sa chaise, et j'espérais le calmer ainsi.

— Les femmes, dis-je, il faut en prendre, en laisser aussi, beaucoup, — surtout. Ce sont de petits animaux charmants et qu'à l'occasion on a grand plaisir à caresser. Dieu, votre bon Dieu à vous, mon brave capucin, nous préserve d'en jamais médire !

Le capucin sourit. C'est, paraît-il, sa façon.

— Eh, oui ! eh, oui ! je sais bien. On n'est pas de bois. Mais faites attention, méfiez-vous.

Lambrequin grognait :

— Oh ! le vilain bougre ! Allons-nous-en !

Je fis venir une nouvelle bouteille et je dis :

— Mon bon père, vous avez l'air d'être tout à fait satisfait de votre état. Dites-moi, je voudrais me faire capucin, moi aussi. Comment s'y prendre ?

Il sourit encore :

Vous pourriez faire plus mal. On est bien chez nous. Venez-y, vous serez accueilli à bras ouverts. Mais non, mais non. Vous êtes habitué à trop de choses que nous ne pourrions pas vous donner. Pourtant... Le Père supérieur est un bien bon homme. Ah ! par exemple, il y a un de nos Frères qui ronfle terriblement. Qu'on ronfle, c'est tout naturel. Qui est-ce qui ne ronfle pas ? Mais celui-là... un vrai tonnerre. Nous n'osons pas le lui dire, parce que

cela lui ferait de la peine. Seulement, nous ne dormons pas.

Et je ris franchement, et Lambrequin parut furieux.

— Alors, mon père, vous alliez en pèlerinage à Frère Jean ?

— Oui, nous le connaissons bien là-bas, nous en parlons souvent. Il me semble que c'est quelqu'un dans mon genre.

— Un gredin aussi ! grogna Lambrequin.

— Savez-vous qu'il n'est pas commode ? Je me suis laissé dire qu'un monsieur d'Ambérieu qui l'avait un peu blagué était resté trois grands jours égaré dans les bois, sans pouvoir retrouver sa route. Et celui qui lui a cassé le nez ! car vous voyez qu'il n'a pas de nez.

Et je montrais la bizarre statue, l'ange en bois du quinzième siècle.

— Ah ! c'est vrai, je n'y avais pas fait attention. Je l'aime tant ! Qu'est-ce que vous voulez ? Il faut bien se défendre. Et, entre nous, quelle idée d'aller casser le nez à un pauvre diable de saint qui ne vous a fait aucun mal et qui est si gentil ! Avouez-le, ce sont de vilaines façons.

— Sans doute, sans doute, et croyez bien que je n'ai aucun nez de saint sur la conscience. On m'a raconté aussi qu'un jour, au catéchisme, le curé d'Ambérieu, l'abbé Guillot, que vous avez peut-être fréquenté, avait parlé légèrement de frère Jean ! Selon lui, ce n'était pas un saint authentique. La sainte Église, catholique, apostolique et romaine, ne le connaissait pas ou ne voulait pas le connaître. Bienheureux ? Pas même. Il devait rester sous le porche avec les infirmes et les malingreux. En en-

tendant cela, les ossements de frère Jean, qui sont enfouis, comme vous le savez, sous le maître-autel, se mirent à gigoter. Les cierges tremblèrent et s'éteignirent, le Christ tomba de son haut. Ce fut un vrai cataclysme. Heureusement, tout s'est arrangé. Le curé s'est repenti. Il a fait des excuses.

— Il les devait, dit gravement le capucin.

Et je fis venir une autre bouteille.

Lambrequin se réveilla (je crois qu'il dormait).

— A la fin, en voilà assez. Il faut être naïf comme toi pour gober tout ce que te raconte cet individu. Moi, cela me révolte.

Il fit un geste, un geste qui était beau. Et je réclamai une dernière bouteille. Par malheur, nous avions tout bu. Il ne restait rien en cave.

— Bonsoir, mes enfants, dit le capucin. Aimez bien le bon Dieu, c'est le meilleur. Vous en serez contents. Merci pour le vin, qui était agréable, et pour votre conversation qui l'était bien plus encore.

Et comme Lambrequin se levait, furieux :

— Bah ! cette petite vermine-là n'est pas mauvaise au fond. Ce sont les francs-maçons d'en bas qui lui auront monté la tête. Il a bien la mine d'un capucin. Nous nous retrouverons à Chambéry.

Et il s'en fut présenter ses civilités à frère Jean Gallet.

Le soir tombait. Il y avait dans l'air comme un charme exquis, une infinie douceur. Les lointains fuyaient, tout bleus, et je regardais avec plaisir s'enfoncer sous les fourrés le moine délicieux et malpropre.Sa vilaine robe flottait au vent. Je me souvins de saint François qui appelait l'alouette sa sœur, qui évangélisait les poissons et les hirondelles.

Ah ! bon Dieu ! qui donc nous donnera une âme d'enfant... ou de capucin ?

II

LES FÉES DE JAILLOUX

Il m'est arrivé de parler quelque part des *Sauvageons*. Mais je n'ai pas tout dit, je ne pouvais tout dire. J'étais tenu par un serment. Ce serment, j'en ai été délié, comment, par qui, peu vous importe. Je suis libre, et j'en profite.

Les *Sauvageons*, on le sait, on l'ignore plutôt, sont de très vieilles fées qui habitent, de temps immémorial, la forêt de Jailloux, une de ces vastes et sombres forêts de sapins, seul reste, en notre France moderne, du passé défunt, profondes comme des cathédrales, belles comme le silence, l'amour et la nuit.

Ah ! pauvres, pauvres petites fées !

Il fut un temps où elles étaient belles, où l'amour fleurissait au vent de leurs robes légères, où les roses naissaient sous leurs pieds charmants.

Maintenant, courbées par l'âge, tremblantes, grelottantes, ridées à faire peur, ridicules comme une mode finie, elles ont peine, en dépit de leurs bâtons, à se tenir sur leurs maigres jambes. Parfois, à la nuit tombante, quelque impitoyable curieux, embusqué derrière un fourré, a pu entrevoir, sous les haillons qui les couvrent, leurs grêles épaules, si fraîches au temps des cheveux blonds, leurs seins flétris qui jadis furent si tentants, leur nudité lamentable. Ah ! tout est bien fini. Adieu, adieu, la claire

lumière ! Souveraines déchues sans retour, leurs traînes de fleurs se sont effeuillées aux mains de pages qui ne sont plus.

Et il leur faut se cacher, fuir tous les yeux. Notre monde est si beau, si pur, si noble, si vertueux, si idyllique ! Elles feraient tache en ce tableau. Le soleil d'aujourd'hui ne saurait supporter leur vue. Passe encore pour la lune. Elle est bonne fille ; elle a, dit-on, de mauvaises fréquentations.

Certes, elles auraient pu, comme tant d'autres de leurs sœurs, moins vaillantes, changer de visage et jouer à la Vierge noire. Elles n'ont pas voulu.

Elles ont préféré fuir à jamais ce monde nouveau qui les repoussait, se terrer en plein bois, renoncer au jour. Jailloux s'est trouvé tout à point pour les accueillir.

Rien n'est bon comme une forêt, quand elle a du cœur. Celle-ci, sauvage, rude et franche, est restée un peu païenne. Jamais elle ne trahirait qui lui demande abri. Elle protège l'exilé, le proscrit, le malheureux, les berce avec la chanson des brises. Elle a, dans les yeux, un peu de leur songe mélancolique.

Elle n'est pas gaie ; elle ne sait pas sourire. Les oiseaux la fuient. Tout le jour elle sommeille, impénétrable, et les vieilles fées qu'elle héberge dorment aussi, j'imagine, les bras enlacés, bien serrées l'une contre l'autre, comme pour étayer leurs mutuelles faiblesses. Quand on n'a pas le cœur à la joie, le sommeil est encore la seule, la divine consolation. Quels rêves étranges s'épanouissent alors en leurs âmes dolentes ? Qui pourrait le dire ? Elles n'ont confié leur secret à personne.

Mais voici que le dernier *Angelus* de village s'est envolé, au loin, dans l'air du soir. Un souffle a passé, un souffle précurseur et donneur d'avis. Quelque chose approche, on le sent, qu'on attendait et qu'on n'ose nommer. Aucun bruit cependant. Pas une lueur dans la nuit qui tombe. A peine, par instants, la lourde envolée d'une chouette aux ailes pesantes à travers le fouillis des arbres ; à peine, une seconde, l'éclair, presque sinistre, de ses gros yeux ronds. La forêt se recueille. Il semble que ce soit toujours l'éternel royaume du sommeil et de la mort, et tout à coup...

Tout à coup un flot de lumière inonde les sapins géants. O merveille ! c'est la lune, la douce et mystérieuse lune ! Salut à l'enchanteresse !

L'oiseau du silence, très doucement, s'est mis à chanter, et le vieux Jailloux se transfigure. Les fleurettes épuisées redressent leur tête. Des musiques lointaines, des musiques berceuses glissent sur l'aile du vent. Partout des gouttes de clarté. Mille étincelles volent d'arbre en arbre, jouant autour des branches, et c'est comme l'illumination d'un palais magique. Une féerie blanche, un rêve d'argent !

Çà et là passent des formes vagues, comme d'amoureux qu'on ne reverra plus. Des danses s'ébauchent au fond des clairières. Pour un moment la nature proscrite a repris ses droits. Une chaude haleine court sur le monde. Va-t-il s'embraser ?

Qui sait ? L'ennemi, celui qui vint en habits de deuil, un cilice au dos, la croix sur l'épaule, le roi des tourments, le maître des larmes, le prince d'angoisse, peut-être à son tour...

Mais non. L'heure n'a pas encore sonné. Sonnera-t-elle ? Qu'importe ? La lune est levée, les bonnes

étoiles luisent là-haut, la nuit étincelle, la nuit blanche et verte ! Ah ! si elle pouvait toujours durer !

Et, couronnées de feuillage nouveau, les trois vieilles sœurs, se tenant par le bout des doigts, tournent en rond sur un vieux rhythme, un rhythme si vieux que personne ne s'en souvient plus. Elles marmottent tout bas, n'ayant plus de dents. Elles disent des mots dont elles-mêmes ne connaissent plus le sens, elles profèrent des incantations qui n'ont plus d'effet. En vain ont-elles invoqué l'antique Adonis, le bel éphèbe, aux yeux plaintifs, qu'elles enterrèrent jadis de leurs propres mains. Il n'a point surgi, et tout de même elles sont heureuses — d'un éphémère et triste bonheur.

Car à l'horizon teinté de lait et que fleurissent des roses imaginaires, elles ont aperçu le décor ancien où voltige encore l'âme de leur prime enfance. Que de souvenirs, et si délicieux ! Elles ont connu Mélusine, elles visitaient Viviane et Merlin, elles étaient aux noces de la Belle au bois dormant. Voici les ponts-levis qui s'abaissaient devant elles, au son des fanfares, quand elles allaient, en quelque château, doter une princesse de grâce, de vertu et de beauté. Voici les châtelains qui les imploraient, les reines qui baisaient leurs mains, les courtisans qui se traînaient à leurs pieds, et, sait-on ? peut-être aussi le diable qui portait leurs queues. Quoi encore ? Les grottes de nacre et d'azur, les étendards qui claquent au vent, les chœurs célestes, les victuailles sans nombre. Que tout cela est loin ! C'est à n'y pas croire.

Soudain trois notes stridentes, le chant du coq. Tout s'est éteint. Plus qu'une aurore pâle, lâche, timide, honteuse de se montrer. C'est le réveil de l'homme. Adieu la féerie ! Endormez-vous, belles !

Encore si, proscrites, elles parvenaient à se faire oublier! Mais la méchanceté humaine, toujours à l'affût, n'a cessé de les poursuivre depuis que s'est envolé en fumée l'empire féerique.

L'une d'elles avait un enfant, né de quelle extraordinaire rencontre, on ne l'a jamais su. Bien qu'issu d'une race maudite, élevé si tristement, il n'eut rien de l'espièglerie de son âge, il se plaisait à courir, en plein jour, sur la cime des plus hauts sapins. Des bûcherons l'aperçurent : — Comment faire, dirent-ils, pour l'attraper? — Voici, répondit le plus malin de la bande, nous clouerons des souliers rouges sur le tronc d'un arbre. L'enfant mettra ses pieds dedans, il n'en pourra plus sortir, nous le prendrons bien vite!

Ah! petits souliers rouges, que d'âmes vous avez perdues!

On fit comme on avait dit, et la pauvre alouette se prit au piège. Songez donc. C'était si tentant, ce joli rouge dans le vert des branches! Et justement, ce jour-là, venait de se lever un soleil de mai, le plus galant, le plus aimable, le plus folichon du monde. A la tendre lueur du jour naissant, l'objet frétillait, scintillait, semblait danser. L'enfant sauvage le regarde longtemps, de loin, émerveillé. Il approche, recule, s'approche de nouveau, s'enhardit enfin, passe un pied, puis l'autre. Crac! il est saisi.

Les bûcherons, tout fiers de leur capture, le portèrent chez la mère de l'un d'entre eux, la femme Juvanon, si j'ai bonne mémoire. Je n'ai pas entendu dire qu'il fût maltraité. Nos paysans sont un peu brutes, point méchants au fond. Même ils ont bon cœur. Mais ce petit les inquiétait.

Pas un cheveu sur la tête, pas une rose sur la joue. Jamais un sourire. On eût dit un vieux.

Il restait de longues heures devant l'âtre à regarder fixement la marmite aux pommes de terre, à renifler bruyamment la vapeur de l'eau bouillante. On voulut savoir d'où il venait, quel était son âge, le nom de ses parents. On n'en put rien tirer. Il ne se plaignait pas. Jamais il n'essaya de fuir. Mais ces gens ne l'intéressaient en rien. Il les trouvait bêtes.

Une seule fois on réussit à le distraire. C'est quand Pierre-les-Dimanches, qui était un loustic, mit cuire sur le feu je ne sais combien de coquilles d'œufs, vides, bien entendu.

L'enfant dit d'un ton plein de gravité :

> J'ai trois cents jours, j'ai deux mille ans.
> Jamais n'ai vu tant d'tupains blancs.

Puis il esquissa une prodigieuse grimace et retomba dans son éternel silence. Ce sont, je crois bien, les seules paroles qu'on l'ait entendu prononcer. Elles suffisent toutefois à démontrer qu'il n'était pas muet, comme l'ont avancé témérairement des personnes mal informées.

Au reste, rien ne le tentait, ni la bouillie de maïs, ni les gaufres, ni les *matafans*. Un jour, pour lui délier la langue, on lui offrit de l'eau-de-vie blanche. Il n'y voulut point goûter, ce qui parut étrange, scandaleux, presque diabolique. Sa douceur n'en était pas moins merveilleuse. Il ne parlait pas, telle était apparemment sa fantaisie. Mais il ne gênait personne, se montrait docile, obéissant, et même, à l'occasion, rendait service. Cependant il ne voulut jamais s'astreindre à balayer la maison.

Je suppose qu'il n'aimait point trop la femme Juvanon. Bonne femme au demeurant, elle jurait toujours, avait toujours la goutte au nez. Ce n'était pas du tout une âme féerique. Sa seule amitié, si tant est qu'il en eût quelqu'une, était pour les mouches et les araignées; il les appréciait beaucoup.

Le chant du crapaud, si exquisement mélancolique, lui était également agréable. Il avait en singulière estime le délicieux musicien, et l'eût volontiers fréquenté. Quand la lune se levait lentement derrière l'épaisse et frissonnante forêt, il ne manquait pas non plus de lui adresser un regard reconnaissant.

Pourtant cela ne pouvait durer. Depuis longtemps l'enfant de la fée perdait ses forces. Chaque matin, au lever, le trouvait plus pâle. A grand'peine pouvait-il encore se traîner jusqu'à la radieuse marmite aux pommes de terre, autour de laquelle tournaient ses rêves. Ce qui devait arriver arriva. Il mourut.

Il est mort, mort de tristesse, le cœur bien gros, l'enfant cocasse, ridé, exsangue, qui ressemblait à un petit vieux, l'enfant sans cheveux, aux souliers rouges, qui n'a ri qu'une fois.

On n'osa pas l'enterrer en lieu saint. On l'enfouit sans façons, avec ses souliers, au pied d'un grand sapin, lequel? tout le monde l'a oublié. Il n'y a que la lune qui s'en souvienne, la lune, et peut-être le vent.

Et pendant que de grossiers rustres se jouaient du descendant d'une si noble race, comme ils eussent fait d'un singe ou d'un perroquet, les trois

vieilles sœurs pleuraient en silence celui qui, seul, faisait leur pauvre et dernière consolation. En vain elles l'ont appelé, en vain elles l'ont cherché au carrefour des trois routes où jadis, tapi dans l'herbe, il aimait à épier le premier rayon de l'aurore. Elles ne le reverront pas, l'enfant de leur âme, l'enfant jaune et sans sourcils.

Hélas ! ce n'est pas tout. Voici le plus terrible.

Un arrêt inexorable condamne les malheureuses à assister, chaque année, à la messe de Pâques. Elles ne sauraient s'y soustraire. Car la main divine est sur elles, et leur vieux enchantements ont perdu leur pouvoir.

Ah ! ce jour-là, quelle angoisse ! Cloches de la montagne, cloches de la plaine, toutes sont en branle, chantant joyeusement : « Le Christ est ressuscité. » Les haies commencent à verdoyer. L'air, rajeuni, est d'une infinie fraîcheur. Un parfum d'alleluia vole sur toute chose.

Cependant les maudites s'apprêtent, en grinçant des dents. Coquettes encore, malgré leur décrépitude, car elle restent femmes, elles voudraient, si peu que ce fût, réparer l'outrage des ans, faire un brin de toilette pour le douloureux chemin du supplice. Mais quoi ! elles ne savent pas coudre... pas plus que prier.

Par les sentiers les plus détournés du bois, retenant d'une main leurs oripeaux fanés que le vent échevèle, frôlant les oiseaux de nuit, elles se hâtent pour être là-bas, au premier coup de l'*Angelus*. Parfois elles tombent dans les broussailles. Une force inconnue les relève, les pousse en avant. Sur la grande route elles se font toutes petites, toutes peti-

tes, pour qu'on ne les voie pas ; elles glissent plutôt qu'elles ne marchent.

Voici enfin, avec son aspect rébarbatif, la sombre église qui tient de la grange et de la forteresse. Heureusement le jour est à peine levé. Il n'y a pas encore grand monde à l'entour. Seulement quelques curieux, au nez futé, debout de grand matin, qui guettent l'arrivée des *Dames* en devisant sur leur origine. L'opinion générale est que ce sont de très vieilles personnes d'un pays voisin, un peu toquées. Mais nul ne pourrait dire où elles habitent, et cela intrigue. Quelques-uns n'hésitent pas à les croire fées. D'autres, en se signant, murmurent : « Ce sont les trois filles du diable. Voyez plutôt. Elles ont le pied fourchu. » A leur vue chacun se tait ; on se borne à ricaner un brin de leur accoutrement. Et bien vite elles vont se blottir au coin le plus secret de la nef, derrière un pillier, le plus loin possible du Chemin de la Croix qu'elles ne peuvent voir sans frissonner, bien que, depuis tant d'années d'expiation, elles en connaissent les détails les plus révoltants.

L'église s'emplit peu à peu, le prêtre monte à l'autel, l'office commence. Et c'est, sous la basse et lugubre voûte qu'éclairent à peine de minces fenêtres en lucarne, comme un large souffle de victoire qui emporte tout.

O filii et filiæ,
Rex cœlestis, rex gloriæ...

Les chants éclatent ; la joie déborde. Qu'elle retentit douloureusement au cœur des proscrites ! N'est-ce pas leur défaite irrévocable que célèbre cet

hymne insultant ? Cette foule si gaiement endimanchée n'est-elle pas venue pour triompher de leur humiliation ? Déjà on les a remarquées. On se pousse malignement le coude, on les montre du doigt. Il y a des chuchotements étouffés : « Les vieilles, les fées, les demoiselles ! « Et d'espiègles jeunes filles ne peuvent s'empêcher de rire.

Elles, pourtant, se lèvent machinalement à l'évangile, s'inclinent à l'offertoire, s'assoient quand il convient. Quant à tremper leurs mains dans l'eau bénite, à faire le signe de la croix, ce serait trop leur demander.

Et elles tremblent, elles tremblent. Quand, par hasard, l'officiant jette un regard de leur côté, on dirait qu'elles vont défaillir. C'est qu'elles doivent en avoir lourd sur la conscience. L'abbé Garnerans qui a confessé la plus vieille des trois est mort d'avoir entendu cette confession. Il n'a pu la révéler, et c'est grand dommage.

Mais la lie du calice reste à boire. En vain les sœurs tremblantes ont-elles attendu que la foule des fidèles se fût écoulée lentement. Il leur faut bien sortir, et au dehors on les réclame à grauds cris. La place de l'Église est toute grouillante :

« Ohé les vieilles ! Ohé les sorcières ! » Comme toujours, les plus acharnés sont ces braves qui se sont bien gardés d'affronter la messe, mais ont causé, sous le porche, pendant l'office, de leurs petites affaires, ou sont allés tranquillement boire un verre au cabaret d'en face. Car c'est leur manière à ces bons chrétiens d'adorer Dieu, et leur dévotion les altère fort.

Soudain : « Les voilà ! les voilà ! » Et le tapage redouble. Les femmes se signent, les enfants lancent

des pierres, les chiens aboient : « Regardez-moi ces vieilles folles. Des robes de gaze avec des fleurs! A leur âge!... C'est honteux! — On voit leur peau. Jolie, ma foi! — Eh! traînées, dévergondées! Houp, houp! Filez d'ici, et plus vite que ça! »

Dérision! Elles qui charmèrent tant de cœurs et qui furent si fraîches, se voir en face de ces gens de rien, humbles, piteuses, décharnées, laides à faire peur, les seins lamentables, le nez branlant, la bouche branlante, le menton branlant!

Où sont les anciens baisers?

Et tout à l'heure, quand chantait le grêle harmonium rustique, il semblait qu'une réconciliation ineffable se fît entre le ciel et la terre. Toute injure était oubliée, tout grief avait cessé d'être.

Mais elles, les pestiférées, ne devaient avoir aucune part au festin qui s'apprêtait. Elles ne sont pas de la famille. Elles n'étaient là que pour faire ombre au tableau.

L'eau du pardon n'a pas coulé sur leurs fronts ridés. Elles n'ont pas entendu le mot qui délie.

Elles ne l'entendront jamais. Rentrées en toute hâte, pauvres animaux pourchassés, dans leur forêt familière, de plus en plus vieilles, de plus en plus faibles, mornes, le front dans les mains, elles attendront la mort, et la mort ne viendra pas. Elles sont immortelles comme la passion et le désespoir.

Au jour terrible, au jour de colère, elles comparaîtront devant le Souverain Juge, elles n'auront même pas la force de maudire. Leur jugement depuis longtemps est prononcé; leur sort est fixé d'avance. Elles iront bouillir au puits d'enfer pour avoir

été trop belles, avoir trop aimé. Elles auront tant souffert en ce monde que le feu éternel leur sera comme une délivrance.

III

TROIS-VIEILLES

« J'ai perdu ce soir ici
Le bouquet de ma mie.
Mais je le retrouverai,
Au péril de ma vie.
En passant par devers toi,
Aurai-je, aurai-je, aurai-je,
En passant par devers toi,
Aurai-je un baiser de toi ?

Excuse, beau chevalier,
Si j'ai embrassé ta mie.
En passant par devers toi,
Je l'ai trouvée jolie ;
Passe un peu derrière moi,
Et fais-en, fais-en, fais-en,
Passe un peu derrière moi,
Et fais-en autant que moi... »

Qui vient là ? Eh ! mais c'est Trois-Vieilles, mon ami Trois-Vieilles. Qui donc chanterait d'une voix si gaillarde, bien que terriblement enrouée ? Où trouver si joyeuse humeur toujours égale, trogne aussi resplendissante ?

Il entre, se dandine assez lourdement et salue à la rustique. « Bonjour, monsieur le maire ; bonjour madame Bidault. Ça va toujours bien ? Et votre

demoiselle ?... Allons, tant mieux. Tiens, voilà M. Vicaire. Vrai, je suis bien content de vous voir. Il y a longtemps que vous n'êtes venu par ici. Vous vous faites rare. Ça va toujours bien ? Allons, etc., etc. »

Et poignées de mains, salutations d'aller leur train. Toutefois Trois-Vieilles se garde d'ôter son chapeau, pour une bonne raison, c'est qu'il n'en a pas. Jamais couvre-chef n'a déshonoré sa noble tête. Il pense que cela ferait tort au vin qui, tout à l'aise, y prend ses ébats.

Mais, sans doute, un brin de présentation est nécessaire. Trois-Vieilles est tout bêtement le sacristain de Rossillon, une assez vilaine bourgade sise au fond d'une des vallées les plus étroites et les plus pittoresques du bas Bugey, entre deux grandes diablesses de montagnes qui parfois, quand l'hiver approche et que la neige est prête à tomber, vous prennent un aspect étrangement rébarbatif. A première vue ce pays semble triste, sévère, austère presque. Cependant, malgré tout, le printemps le fait sourire, l'automne le met en gaieté. On y voit de la verdure, des fleurs, de l'eau courante. Des vignes y grimpent à mi-côte, que n'a point encore trop dévastées le phylloxéra, et on y boit sec et ferme. Trois-Vieilles donne l'exemple, ainsi qu'il convient à un homme d'Église.

On le devinerait à voir cette face rose soigneusement rasée, finaude un peu, qui rappelle à la fois le gras chanoine et la pomme-rainette. Dans chacune des mille petites rides qui la sillonnent il y a comme un souvenir de goguette, un rire, une malice, et c'est la chose du monde la plus aimable.

Les yeux, petits, très enfoncés, clignotent légèrement. Le nez, bien entendu, couleur de pivoine, d'ivrogne, comme on dit chez nous, est crânement bulbeux. Vrai nez de chantre et de conteur d'histoires. Il tient beaucoup de place. C'est le clocher de cette église. Il y flotte un éternel drapeau rouge.

Quant au nom de Trois-Vieilles, vous imaginez que ce n'est qu'un sobriquet. D'où vient-il ? Celui qui le porte n'en sait rien lui-même, et c'est bien le cadet de ses soucis. « J'étais tout petit, me confiait-il, qu'on m'appelait déjà comme ça. Mais qu'est-ce que ça fait ? » En réalité Trois-Vieilles se nomme Jean-Marie Suchet. Est-il parent du maréchal, originaire, si je ne me trompe, de Lyon ou des environs ? Il se pourrait. En tout cas, il n'en tire aucune vanité. Encore si le vainqueur d'Albuféra avait éventré des pots, déconfit trente-six mille bouteilles, mis à mal un tas de carafons. Mais pour Trois-Vieilles l'Espagne ne compte pas. On y boit trop mal. Notre ami, s'il les connaissait, ne ferait cas ni du Xérès ni de l'Alicante. Combien supérieur le petit reginglard du cru qui vous râpe la gorge !

Bonne âme, au fond, âme excellente que celle de cet ingénu qui vénère du même amour l'antique Bacchus et Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il trouve, quant à lui, tout simple de desservir à la fois ces deux autels. « Le bon Dieu, dit-il, a fait le vin, c'est pour qu'on le boive. » Et il lui semble qu'en buvant il s'associe aux desseins secrets de la Providence. Nulle malice d'ailleurs. Pas ombre d'hypocrisie. Il n'a jamais fait de mal à personne, à lui tout au plus, et fort rarement encore, par grâce spéciale. Né en 1816, il est marguillier à Rossillon depuis soixante-

six ans. Il aime à rappeler que, durant ce long espace de temps, il a baptisé, marié et enterré trois fois plus de gens qu'il n'en existe à l'heure présente dans le village, qu'il a dressé sept ou huit curés, tant de fois sonné les cloches, tant de fois escorté le Saint Sacrement. Mais tout de même, ce dont il est le plus fier, c'est qu'à sa souvenance, depuis qu'il se connaît, jamais il n'a absorbé une goutte d'eau. L'eau, il ne sait quel goût cela peut avoir. Quand d'aventure il a décroché un joli plumet, il ne songe qu'aux moyens de recommencer le lendemain. Jamais de migraines ni de remords d'estomac. « Jusqu'à l'an passé, m'assurait-il récemment, je n'aurais jamais cru que le vin pouvait saouler. » Cette fois-là, par exemple, il lui fallut déchanter quelque peu. Comme il revenait fort tard, titubant et festonnant de quelque vogue du voisinage, il dégringola au fond d'un ravin profond de cent cinquante mètres, sur une herbe fraîche et mollette qui, par bonheur, se trouva là tout à point pour l'accueillir, et il y passa la nuit, Dieu sait comme, par un froid des plus intenses. Au jour seulement on entendit ses cris, on le hissa sur la route à grands renforts de bras, on le porta chez lui, et quand ses sauveteurs lui demandèrent s'il s'était fait mal, il répondit simplement : « A boire. »

Vous croyez sans doute qu'il en resta perclus pour la vie. Point. Le lendemain on le vit, plus ingambe que jamais, chantant la Faridondaine sur la place du bourg. Il en fut quitte pour faire pendant quelques jours « la matinée de Turquie » avec sa bonne femme qui repose aujourd'hui dans la paix du Seigneur.

Car ce fut un époux modèle que Trois-Vieilles. Il est chaste par nature. Lorsqu'il se maria, fort jeune encore et singulièrement dru, il apporta à son aimable moitié l'intégrité de sa robe d'innocence et, depuis, c'est de lui-même que je le tiens, il ne lui fit jamais d'infidélité qu'en faveur de la bouteille. Mme Trois-Vieilles, point jalouse, était indulgente à ces petits travers. « Bah ! disait-elle, mieux vaut cela que de courir la gueuse. » Et quand on lui ramenait son homme, un peu éméché, elle le couchait avec tous les soins, toutes les câlineries d'une parfaite épouse. Elle lui aurait fait du thé, s'il l'avait désiré, mais Trois-Vieilles eût rougi de boire du thé. C'est du vieux marc qu'il demandait et on lui en donnait à profusion.

Un jour que je l'interrogeai sur le compte des petites femmes, il ne répondit rien, mais il eut un remarquable geste. « Fi ! semblait-il dire, penser à ça, quand on a du vin ! » Notez qu'il n'est aucunement bégueule. Il compatit largement à toutes les faiblesses humaines. Seulement, il n'est pas de cette paroisse, il ne sonne pas cette cloche-là. S'il avait eu quelques aventures, plus ou moins banales, il me les aurait contées, car je l'ai beaucoup pressé à cet endroit, et il n'est guère sur la défensive. Mais je crois être sûr qu'il n'y a rien. « Tout ça, voyez-vous, dit-il enfin, moi, je n'y comprends goutte. » Le vin doit être un préservatif, et il se pourrait (je parle sérieusement) que ce fût un agent de moralité. On ne saurait avoir tous les vices à la fois. Ce serait trop beau.

Peut-être me suis-je trop étendu sur le buveur. Bien qu'à cet égard il soit digne de toute estime, Trois-Vieilles a d'autres mérites.

D'abord c'est un barbier comme on n'en voit guère... heureusement. Son attirail est des moins compliqués. Un peu de savon, un peu de salive, un plat à barbe, et le tour est fait. Il a eu l'honneur de raser Soulary qui, jadis, passait toutes ses vacances dans une maisonnette champêtre qu'il avait à Rossillon et avec son fusil faisait grand'peur aux moineaux. Il m'a coupé les cheveux, et, après l'opération, j'avais l'air d'un enfant de chœur. Pour un rien, j'aurais servi la messe.

Il est aussi cuisinier. Mais je doute que Grimod de la Reynière et Brillat-Savarin l'eussent accueilli de grand cœur en leur docte confrérie. Sa spécialité est le rôti de rats. Il y excelle, paraît-il. Il eût été précieux au siège de Paris. Un jour, m'a-t-il raconté, qu'il y avait dîner de conférence à la cure de Rossillon, et que son patron lui avait remis trois francs pour acheter des alouettes, comme cette année-là le gibier était rare, il jugea plus expéditif de grimper au grenier, d'y attraper une trentaine de souris, de leur trancher têtes et queues, enfin de les accomoder joliment, par un procédé à lui dont il est à craindre qu'il n'emporte le secret dans la tombe. Puis il les barda de lard, les coucha douillettement dans des feuilles de vignes, et, malgré les protestations de la vieille servante du presbytère qui criait au scandale, il les servit, de son air le plus innocent, à l'assistance, composée, comme on le suppose, de gourmets émérites, grands amateurs de bonne chère. A l'en croire, ce fut un triomphe. Le curé de Cheygnieux, une fine bouche, se fit particulièrement remarquer par son enthousiasme. — « Où diable, Trois-Vieilles, avez-vous déniché de pareilles

alouettes ? Exquises, ma foi. Jamais je n'en ai mangé d'aussi dodues. Il faudra que vous m'en apportiez de toutes semblables la semaine prochaine. » — « A votre volonté, monsieur le curé. Je sais où on les trouve. Il y en a encore. » — Jugez si l'artiste était à la fête.

Avant tout, il faut saluer en lui un des derniers diseurs de chants vraiment populaires, un des derniers conteurs d'histoires qu'il nous reste en France, et non des moindres. On le sait, cet art naïf et charmant de la poésie populaire, tour à tour d'un réalisme si pittoresque ou d'une si délicieuse et légère délicatesse, extraordinairement savoureux toujours, n'est plus guère aujourd'hui qu'un souvenir. Les très rares spécimens actuels en sont lamentables. Quant aux airs anciens, nos jeunes gens affectent de les mépriser. Ils leurs préfèrent, et comme ils ont tort ! les plates et sottes rengaines de café-concert. Quelques vieilles gens maintiennent seuls la tradition. Nous avons encore en Bresse et en Bugey d'excellents chanteurs, Pierre-les-Dimanches, la mère Camte, Brédy dit Lafleur, Jeanne Vugnon, femme Chérel, d'autres dont le nom m'échappe. Trois-Vieilles est leur maître à tous.

Il faut l'avoir entendu pour se rendre un compte exact du charme que recèlent ces pastorales ingénues, ces légendes de si fière allure, ces vieux contes sans queue ni tête.

Avant de prendre la parole, il ne manque pas de demander à être *humecté*. C'est pour éclaircir sa voix, bien timbrée, mais un peu rauque et qui sent le rogomme. Parfois, n'ayant jamais su dire : « Assez », il ne s'arrête pas à temps, il outrepassse

la dose, et alors adieu les chansons ! Sa langue s'embrouille, ses idées s'envolent ; il bafouille. Bien que ce soit en vérité un puits d'érudition spéciale, il ne se souvient plus de rien. Le jour où je fis sa connaissance, dont j'ai tant à m'applaudir, chez mon ami, l'excellent peintre Bidault, monsieur le maire, pareille mésaventure lui arriva. De verre en verre, de bouteille en bouteille, il perdit totalement la notion des choses, et comme on riait de le voir affalé dans son fauteuil, l'œil éteint, la lèvre pendante : « Hi, hi, hi ! disait-il, comme se parlant à lui-même, qu'ils sont donc bêtes ! »

C'était un dimanche, et on l'attendait pour chanter vêpres. Mais impossible, en cet état, de lui faire traverser, d'un bout à l'autre, l'unique rue du village où toute la population, mise en gaieté par un beau soleil de juin, étalait ses grâces. Ma foi, ce jour-là, il n'y eut pas de vêpres, pas d'*Angelus*, non plus le lendemain.

Peu de gens, j'imagine, s'en sont aperçus, et, à coup sûr, le bon Dieu n'en a pas voulu à son serviteur Trois-Vieilles.

Par bonheur, il en est rarement ainsi. Quoique, toujours levé dès les chats, notre homme ait, à l'heure où les honnêtes gens s'éveillent, déjà dégusté cinq ou six verres de marc, sifflé deux ou trois bouteilles de vin blanc, il est en général d'une merveilleuse lucidité. Sa verve est inépuisable. On a parfois peine à l'arrêter. — « Ce n'est pas fini. Attendez : en voilà une autre. Encore celle-ci. Écoutez celle-là. » Et les heures coulent, généreusement arrosées, dans l'enchantement sans égal de ces vieilleries qui sont toujours jeunes. Minuit

sonne, on entonne le *Stabat mater* ou le *Dies iræ*, et on va se coucher, l'estomac un peu lourd, la conscience tranquille.

Il est regrettable qu'on ne puisse rapporter ici ceux de ces récits de Trois-Vieilles qui sont vraiment caractéristiques. Mais, pour apprécier de telles balivernes, il faudrait s'être fait à l'avance une âme de vieux prêtre, très simple et très chaste. Avouez que ce n'est pas commode. Et puis, tout cela, par malheur, transcrit, perd son charme. Il y faut le geste, la mimique, l'accent, le décor aussi, un décor d'humble presbytère avec, aux murs, quelque apparition de la Salette, des capucines grimpant aux croisées, et, dans la cour toute proche, des poules qui picorent. C'est comme l'air à la chanson. Qu'est-ce qu'un chant populaire sans sa mélodie ? Un oiseau sans ailes.

Trois-Vieilles a d'ailleurs, je le répète, plus d'un tour en son excellent bissac, bénit jadis, prétend-il, par un pape, je ne sais plus trop lequel.

Outre qu'il possède sur le bout du doigt tous les contes de Perrault, avant Perrault, c'est-à-dire en leur forme primitive et ingénue, traînante à coup sûr, mais si naïvement poétique, il pourra vous narrer par le menu les plaisantes aventures des moines de Saint-Sulpice qui savaient parfaitement quand les maris de l'endroit s'absentaient de leur maison, car alors leurs femmes ne manquaient pas d'en faire confidence à leurs poules, leur disant d'un air très tendre : « Petita, petita, tota soletta. » — De ces bons péres dont, aujourd'hui encore, tout le pays avoisinant se fait gloire de descendre : Fils de moine, fils de prêtre, sont des sobriquets

assez communs dans notre région qui vit jadis tant d'abbayes, toutes florissantes à merveille. Ils n'entraînent aucune injure.

Trois-Vieilles se fera également un plaisir de vous décrire les mœurs et coutumes des bénédictins d'Ambronay, si hospitaliers, qui l'année entière tenaient table ouverte, mais, bien avant nos modernes rastaquouères, avaient imaginé « le coup de l'invité ».

Même, pour peu que vous l'en pressiez, il n'hésitera pas à vous réciter quelques-unes de ces curieuses prières populaires, fortement entachées de sorcellerie, je le crains, que de rares vieilles femmes sont seules à marmotter de temps à autre, à la tombée de la nuit : le petit *Paster noster*, la barbe à Dieu, les pots d'enfer, la prière de l'ange Gabriel, etc.

Très fantastique, cette mythologie paysanne, où le saint livre se transforme en un instrument de magie, où l'on voit des curés déchaîner l'orage en jetant simplement leurs souliers au vent, — des fées proscrites, réduites à se cacher dans les bois, lutter cependant de puissance avec les saints, — l'esprit immonde rôder autour des mortels sous la forme d'un lièvre blanc ou d'une biche blanche, guider les malins ébats du servant, présider, en quelque mystérieuse clairière, ces terribles assemblées de la Synagogue, que nul, s'il n'est initié, ne peut contempler sans être à l'instant frappé de mort.

Autant de souvenirs, semble-t-il, de ces sombres hérésies d'antan, de ces traditions superstitieuses dont la plupart remontent au moyen âge, dont

quelques-unes ont même précédé le christianisme, et lentement se sont retirées devant lui, dissimulées, enfouies sous terre, mais sans désarmer ni rien perdre de leur venin secret.

Rien n'est plus curieux à constater que la persistance, en nos claires et saines campagnes de France, d'opinions pour le moins aussi hétérodoxes. Le vieil arbre de mort, l'arbre maudit aux feuilles tremblantes, tient bravement tête à l'orage. Il a poussé, dans la nuit, de tristes mais vigoureux rejetons qui, au clair de lune, verdoient encore. Il s'obstine à ne point mourir.

Tout cela, entre nous, ne saurait être qu'œuvre démoniaque. Le fagot est au bout. Trois-Vieilles ne l'ignore pas. On le lui a dit souvent. Mais philosophe comme je le connais, bonhomme et sans fiel comme il s'est toujours montré, cette révélation n'a pas dû l'émouvoir beaucoup. Sans doute il n'a fait qu'en rire. Il n'entend pas malice à la chose. Peut-être même, à son insu, mais ce n'est qu'une supposition que je hasarde, vénère-t-il le diable presque à l'égal du bon Dieu. Il sait, à n'en pas douter, que tous deux ont collaboré au monde, que par exemple lorsque Dieu créa le chien, le diable immédiatement créa le loup ; que lorsque Dieu eut créé l'homme, le diable s'empressa de créer la femme. Comme tous les paysans, il s'incline devant la force. Il doit avoir une singulière estime pour cet être cornu, biscornu, presque invraisemblable, qui, dans l'ombre, sans mot dire, a su accomplir de si terrifiante besogne.

J'ajoute qu'à l'instar de ses confrères, il a quelque répugnance à aborder de tels sujets en public. Il

sent lui-même que toute cette démonologie n'est pas faite pour le grand jour, qu'elle détonne en plein soleil.

Combien il préfère, lui, l'homme à la forte trogne, ces délicieuses embarquées pour l'île des Songes, dont notre poésie rustique est coutumière, ces légendes passionnées, témoins des croisades, ces dialogues enfantins entre chevaliers nigauds et malignes bergéres, ces rondes si vives qu'elles s'envolent au vent comme un cotillon rayé, voire ces énormes turlutaines populacières qui délassent et soulagent d'avoir trop rêvé !

Voilà son vrai terrain. Là il est maître. Peu de gens, je crois l'avoir déjà dit, peuvent l'égaler. Là il pleure, batifole, frétille, s'esclaffe, étincelle à l'occasion. A aucun moment on ne peut voir en pareille lumière et si douce, cette physionomie cocasse, toute sonnante, buvante, chantante et dansante, cette figure d'éternelle joie, au nez rouge, aux yeux bridés, à la bouche énorme, qui tient des mascarons de musées et des gargouilles de cathédrales.

Silence ! Voici la morte d'amour, la belle dont les pieds pourrissent dans les fers, la mignonne au cresson qui, pour être tombée à l'eau, n'est point si perdue, et la brave batelière, et la mie du roi, et la bergère aux champs, plus charmante qu'on ne saurait dire, et la fille du vigneron que son père envoie au bois, cueillir la noisille. Trois chevaliers la rencontrent :

Le premier en a dit,
Oh ! tra, la, la, la, la, derira,
Le premier en a dit :
— Je vois là-bas ne fille.

Le second en a dit :
— Grand Dieu, qu'elle est gentille !

Le troisième en a dit :
— J'en veux faire ma mie !

Voici la chanson du vin, une chanson royale, bien digne d'un si noble sujet, didactique comme un poème de Delille, envolée comme une strophe de Verlaine.

Voici... trop de choses... Comment les énumérer?

Béni soit Trois-Vieilles ! Nous lui devons en vérité plus d'une heure exquise.

Hélas ! Il se fait vieux, sa mémoire s'en va, et bien qu'on dise que le vin conserve, il est sage de n'y pas trop compter. En son aimable philosophie, il ne dît qu'un mot, quand sa femme mourut : « C'est bien malheureux ! » Pourtant il l'aimait profondément, presque autant que sa bouteille. Lorsque, à son tour, son heure viendra, soyez sûrs qu'il n'en dira pas davantage. Il a bien joui de l'existence. Que pourrait-il regretter ? Résigné, il l'est depuis longtemps. Jamais âme plus simplement croyante ne s'enfuira vers le pays de l'éternel repos. Il espère, il est sûr qu'on y chante comme sur terre et que les cabarets n'y doivent pas manquer... parce que, dît-il, Dieu est juste.

Il mourra, comme il avait vécu, un carafon de *blanche* dans une main, le crucifix dans l'autre, une gaudriole sur les lèvres, alternant avec un psaume. Et après lui il n'y aura plus de marguillier à Rossillon. Adieu l'*Angelus !* Le jeu n'en vaut pas la chandelle. Quarante francs par an, c'est maigre par le temps qui court. Pour s'en contenter, même avec

les petits bénéfices et tours de bâton du métier, il fallait le dévouement de ceux d'autrefois qui se consolaient de tout en buvant, et les jeunes ne savent plus boire.

Pour moi, je le regretterai de tout mon cœur Trois-Vieilles, mon ami Trois-Vieilles. Si jamais je le rencontre là-haut, mais c'est bien peu vraisemblable, je lui demanderai une chanson du Bugey, une de ses bonnes, et nous irons prendre un verre à la buvette de saint Pierre.





CHANSONS RUSSES

Cette étude a paru, pour la première fois, dans la Revue hebdomadaire *du 13 mai 1893* (*n° 51*).



CHANSONS RUSSES

Est-il besoin de dire quel intérêt passionné s'attache aujourd'hui à tout ce qui est russe ou du moins fait semblant de l'être ? C'est un engouement universel, que n'a même pu affaiblir la concurrence scandinave, et le Nord nous envahit. Je ne suis pas de ceux qui s'en plaignent.

Nous connaissions de longue date ce délicieux Tourgueneff qui vivait parmi nous, qui était presque des nôtres, et dont la gloire, je ne sais trop pourquoi, a un peu pâli en ces derniers temps. Soudain Léon Tolstoï nous fut révélé. Ce fut un éblouissement. Quelle lecture inoubliable que celle de cette épopée, digne d'un Shakespeare, *la Guerre et la Paix,* que j'appellerais volontiers le roman du siècle ! Quel beau clair de lune encore, après ce plein soleil, qu'*Anna Karenine !* Puis sont venus Dostoïewski, l'homme des nerfs, si pénétrant malgré son fâcheux côté de Gaboriau, et Gontcharoff,

et Pisemski, et Nekrassoff, et Ostrowski, et tant d'autres, jusqu'à ce pauvre Garchine, mort trop jeune. Où le père avait passé passèrent les enfants. Et maintenant nous avons tout dévoré ; la fête est finie. Les convives partis, les lustres éteints, on en est à nous servir, comme du neuf, la desserte de ce grand dîner.

Il restait cependant à pénétrer dans les dernières profondeurs de l'âme russe, à écouter le moujik après le barine, le simple après le lettré, la poésie populaire après celle des cénacles ou des salons. Cette lacune vient d'être comblée.

Déjà M. Léger nous avait traduit ces chants héroïques des Slaves de Bohême pour qui Saint-Victor se prit d'une si belle passion ; M. Rambaud nous avait conté la Russie épique ; M. Sichler, dans sa consciencieuse histoire de la littérature russe, avait fait une large place au *Folk-Lore* de là-bas. Et voici enfin M. Achille Millien avec ses *Chants oraux du peuple russe* (1).

M. Millien est le poète attitré du Nivernais, un poète modeste, simple et tranquille comme l'humble et agreste pays qu'il habite, depuis sa première enfance, aux confins des bois du Morvan. Il a dépeint, sans grand éclat ni fracas, mais avec une sincérité absolue, une émotion communicative, les scènes rustiques qu'il avait chaque jour sous les yeux, sans même avoir besoin de sortir de son hospitalière petite maison, la rentrée des foins, la

(1) Achille Millien. Les Chants oraux du peuple russe — Chants des fêtes et des saisons — Chants historiques — Complaintes — Légendes — Ballades — Danses — Jeux — Chansons d'amour et de mariage — Chants des funérailles, etc. *Paris, Honoré Champion*, 1893, in-18.

moisson, les vendanges, la veillée d'hiver, et il s'est trouvé que ces tableautins sans prétention, si simplement composés, avaient au moins un grand mérite, celui de la ressemblance. Que de peintures plus ambitieuses n'en pourraient dire autant! C'est que M. Millien a été à bonne école. Attaché de tout son cœur à sa chère contrée natale, il en a bien vite pénétré l'âme. Il s'est assis, sans façons, au foyer du laboureur, du vigneron, de la fileuse, du fendeur de bois. Il a écouté chanter le peuple, et tout de suite a compris la chanson. Un des premiers en France, il a vu combien gagnerait la poésie savante ou soi-disant telle à se rapprocher de cette petite sœur cadette, si longtemps méprisée, mais qui commence à relever la tête et qui est toujours jeune, fraîche et jolie avec son bouquet d'églantines au corsage et, dans les cheveux, sa guirlande de fleurs des champs.

Nul ne s'entend comme lui à délier la langue, parfois si rétive, du paysan. Personne n'a mieux fait la chasse aux contes, aux légendes, aux incantations, aux prières, aux devinettes, aux superstitions de toute sorte. Il sait les endroits. C'est un merveilleux dépisteur de chants populaires. Quand paraîtra l'immense recueil, si impatiemment attendu, qu'il prépare en ce moment, *Littérature orale et traditions de Nivernais*, il y aura grande joie au camp des Folkloristes. Jamais pareil monument n'aura été élevé en l'honneur de la muse rustique, de l'immortelle et toujours changeante fée des prés, des sources et des bois.

C'est assez dire que, même en terre étrangère, on ne saurait trouver meilleur guide que M. Millien.

Entrons, à sa suite, dans la forêt des enchantements. Nous ne risquons pas de nous égarer.



Ce qui frappe avant tout dans les chants du peuple russe, c'est leur caractère mythique et profondément légendaire, caractère qui se retrouve dans les poésies populaires du monde entier, mais nulle part aussi nettement accusé. Il souffle ici un vrai vent d'au delà, froid comme la nuit, tourbillonnant comme le rêve, qui glace et réveille. Et il semble qu'à la lueur d'une lune incertaine, vaguement agrandie, on voie se dresser sur le champ des morts des héros d'une statue démesurée. Voici Volk Vseslavitch, fils d'un serpent, à qui toute la nature obéit, et qui a le pouvoir de se transformer à volonté en faucon, en loup, en auroch aux cornes d'or, en hermine ; voici Volga Sviatoslavovitch, Dobrynia Nikititch, Solovey Boudimirovitch, Ilia de Mourom, enfin Sviatogor dont le nom éveille l'idée de montagne et que la terre a peine à supporter. Sa fin est tragique :

Il selle son bon cheval — et part pour la rase campagne ; — à Sviatogor personne n'est égal en force ; la force dans ses veines — circule avec violence, — il en est accablé comme sous un pesant fardeau. — Voilà que Sviatogor s'écrie : — « Si je pouvais la mettre en équilibre, — je soulèverais la terre ! » — Sviatogor, passant par la steppe, — trouve un petit sac. — Du bout de son fouet, il le pousse, le sac ne bouge pas. — Il essaye de l'ébranler avec un doigt ; il reste immobile. — Il le prend du haut de son cheval avec une main ; il ne peut le soulever. — « Voilà bien des années que je cours le monde, — jamais je n'ai rencontré chose si surprenante, — jamais je n'ai vu sem-

blable merveille, — qu'un tout petit sac — résiste qnand je veux le remuer, l'ébranler, le soulever. » — De son bon cheval s'élance Sviatogor, — de ses deux mains il saisit le sac, — croit le soulever un peu plus haut que ses genoux; — mais dans la terre jusqu'aux genoux, c'est lui, Sviatogor, qui s'enfonce, — De son blanc visage coule un flot non de larmes, mais de sang...

La terre a vaincu le fort des forts, et c'est encore un représentant de la terre, Mikoula, le laboureur, qui triomphe du formidable Volga. Celui-ci est parti dès l'aube, avec sa *droujina* (1), pour percevoir le tribut des trois villes dont Vladimir l'a gratifié. Il entend au loin dans la plaine unie le bruit d'une charrue qui grince. Deux jours il marche sans pouvoir atteindre le laboureur. Au matin du troisième jour il le rencontre :

Volga dit : « Laboureur, petit laboureur, — viens-t'en avec moi et parmi mes camarades ! » — Ce bon laboureur — déboucla les cordes de soie de la charrue, — détourna le cheval hors de la charrue ; — ils s'assirent sur leurs bons chevaux et partirent. — « Ah ! Volga Sviatoslagovitch ! — j'abandonne le soc dans le sillon, — et ce n'est pas pour faire la joie du passant piéton ou du cavalier, — mais pour aller défendre lc moujik de la campagne. — Comment arracher le soc de la terre, — secouer la terre des rebords du soc, — et jeter la charrue derrière un buisson d'aubours (2)?... »

Volga envoie un des siens, le plus fort de la droujina, enlever la charrue. Elle ne bouge même pas. Cinq y vont à leur tour, puis cinq autres, dix,

(1) Troupe de guerriers, compagnons du prince.
(2) Voy. Léon Sichler. — Histoire de la littérature russe depuis les origines jusqu'à nos jours. *Paris, Dupret*, 1886, in-12.

vingt. Toute la droujina y passe. La charrue reste immobile. Mikoula alors la prend d'une seule main et la jette au loin derrière un buisson. Ce que n'ont pu faire, réunis, tant de vaillants hommes, le petit laboureur l'a fait sans effort.

Et cet Ilia de Mourom, que Sviatogor mourant a animé de son souffle, cet Ilia qui tient si crânement tête aux chevaliers errants de Vladimir, c'est, lui aussi, un fils de paysan. Parmi les *Bogatyrs* (1) aucun ne l'égale; il a le pas sur tous.

N'est-elle pas étrange cette apothéose de l'homme du peuple, en un pays où il a été si humilié, où naguère encore il était serf? Quand toute l'Europe célébrait les exploits des gens de guerre et s'inclinait devant la force, seules les *bylines* (2) russes glorifiaient le défricheur du sol, celui qui féconde la terre nourricière et par qui le monde subsiste. Grâce à elles, l'humble laboureur s'est haussé jusqu'au sublime. Il a pris figure de héros.

Aussi le moujik redit-il encore avec orgueil les hauts faits d'Ilia et de Mikoula. Cette race dure et patiente, si longtemps abaissée, aime à se voir refleurir en de tel ancêtres. Elle garde en son cœur le souvenir de ses origines. Les vieilles superstitions lui sont chères, et le christianisme même n'a pu lui faire oublier tout à fait ses anciens dieux. Beaucoup de ses fêtes sont à demi païennes, païennes aussi les chansons qui les accompagnent. Cela fait parfois un singulier mélange.

Kolyada était l'ancien dieu du bonheur. Les chants de Noël se nomment *kolyadki*, et il en est qui

(1) Héros des traditions populaires.
(2) Chansons de geste, chansons du passé.

sont véritablement peu orthodoxes. Celui-ci, par exemple :

Au delà de la rivière rapide, — ô Kolyadka ! — Là sont d'épaisses forêts. — Dans les forêts des feux sont allumés, — de grands feux sont allumés. — Autour des feux sont posés des bancs, — sont posés des bancs de chêne. — Sur ces bancs les jeunes gens, — les jeunes gens, les belles jeunes filles, — chantent les chants de Kolyada. — Kolyadka ! Kolyadka ! — Au milieu d'eux est assis un vieillard ; — il aiguise son couteau d'acier. — Un chaudron bout vivement. — Près du chaudron se tient un bouc : — on va abattre le bouc. — Kolyadka ! Kolyadka ! — Avec plaisir je sauterais. — Mais la pierre ardente — m'attire vers le chaudron ; — les sables jaunes — ont sucé à sec mon cœur. — Kolyadka ! Kolyadka !

La veille du nouvel an, les enfants vont de maison en maison, semant diverses graines, et cette fois c'est Ovsen, un autre dieu, solaire plus ou moins, sur le compte duquel on ne sait pas grand' chose, qu'évoque leur chanson.

Le jour de l'an appartient à saint Basile, le 23 mars à saint Georges, gardien et protecteur du bétail. Mais certains attributs mythiques dont on le gratifie donnent à penser qu'il a été substitué à quelque ancienne divinité païenne, porte-lumière ou porte-foudre.

Saint Jury, le devin messager, — est venu vers Dieu. — Il a pris les clefs d'or, — il a ouvert la terre humide, — répandant la rosée pénétrante — sur la Russie blanche et le monde entier.

A Pâques, on enterre Kostroubonko, qui semble quelque représentation de l'hiver. Une semaine après, commence la fête de Krasnaïa Gorka (montagne

rouge), qui dure jusqu'à la fin de juin. C'est la grande époque des *Khorovodo*, rondes accompagnées de chœurs, et ce que chantent ces chœurs, c'est la joie du monde renaissant, l'amour, le soleil.

Notre brillant prince est venu, — est venu autour de sa ville. — Notre brillant prince cherche — sa brillante princesse. — Il vient, le prince, il vient, — vient autour de la ville. — Il fend, il brise, — avec son sabre les portes...

Ce prince éblouissant ne serait-il pas le soleil lui-même, dont les rayons brisent comme un sabre le rempart de glace qui le sépare de la terre, sa bien-aimée?

Enfin, le jeudi de la septième semaine après Pâques, vient le *Semik*, la vraie fête russe du Printemps. C'est alors qu'on honore tout spécialement Jarilo, le dieu de la virilité, et Dido et Lado.

Le hardi compagnon, — sorti de la grande ville, — provoque la belle jeune fille — à lutter avec lui sur le gazon, — ô Dido, Lado ! à lutter. — La belle jeune fille est sortie, — elle a vaincu le jeune homme, — l'a renversé sur le vert gazon, — ô Dido, Lado ! l'a renversé.

Au reste, la plupart de ces chansons se contentent de célébrer, avec infiniment de grâce et de douceur, l'amour juvénile, sans plus de souci de saint Basile et de Lado, qui s'arrangeront comme il leur plaira.

L'amour ! n'est-ce pas, par excellence, le thème de prédilection de la poésie populaire !

Et c'est ici le moment de la grande confession, ici qu'une race est forcée de livrer ses derniers secrets, qu'on peut juger pleinement de la couleur de son âme. Dis-moi comment tu aimes, et je te dirai qui tu es.

L'amour russe n'a pas de grands emportements. Il ne gesticule pas. Il est très simple, très doux et très tendre, un peu timide, assez paresseux, plus passionné pourtant qu'il ne semble au premier abord. Méfiez-vous de l'eau dormante.

La flamme y est, sinon l'éclat, mais intérieure et toute cachée. Écoutez plutôt ce soupir d'une bien humble petite amoureuse au chevet de son ami malade :

Si Dieu voulait accorder la santé à mon ami, — ne fût-ce que pour un jour, — ne fût-ce qu'un jour, une petite heure, — je voudrais me promener avec mon cher amour, — marcher sur les gazons moussus, — cueillir les fleurettes bleues, — tresser une guirlande pour mon ami, — et la poser sur la tête de mon chéri. — Alors vers la maison le conduisant, contente et joyeuse, — je dirais : « Mon espoir, mon amour, — nous resterons tous deux ensemble, ami, — nous ne nous quitterons, chéri, qu'au jour de la mort, — quand nous dirons un éternel adieu à la lumière, — laissant derrière nous le renom — de deux cœurs qui s'aimèrent tendrement — et moururent ensemble, toujours fidèles. »

Ah ! étoile ! pâle étoile ! — (dit une autre chanson, slave aussi, mais de la Bohême) — si tu connaissais l'amour ; — si tu avais un cœur, ma douce étoile, — tu pleurerais des étincelles.

Comme on comprend bien, après cela, ce mot d'un poète Bohémien que rappelle quelque part Paul de Saint-Victor : « Ce que le rossignol est parmi les oiseaux, le Slave l'est parmi les nations ! »

Et parfois ces simples effusions d'un cœur naïf revêtent une forme parfaite, digne, on l'a remarqué déjà, des plus délicates épigrammes de l'anthologie. Cette fois, M. Millien a traduit en vers, et ces vers

sont charmants. Peut-être, cependant, pour rendre l'entier abandon d'un texte que j'ignore, je l'avoue, mais que je suppose, aurait-il mieux valu oublier pour un instant les règles de notre poésie classique et s'en tenir au pur négligé de la forme populaire française. On n'en appréciera pas moins le fini, la grâce exquise de cette petite chose :

Un pied de houblon, sur la terre,
Se traîne au jardin, lourdement.

Une fillette chez son père
Sanglote et pleure amèrement.

« Pourquoi laisser ramper ta tige,
Sans l'élever, houblon en fleur ? »

— Fillette, en ton cœur qui s'afflige,
Pourquoi nourrir cette douleur ? »

« Sans appui le houblon qui ploie
Ne peut tenir son front dressé. »

— La jeune fille n'est en joie
Qu'avec un jeune fiancé. »

Au fond, ce n'est jamais la passion heureuse et satisfaite qu'on voit apparaître en cette poésie. Elle ne connaît pas les cris de triomphe. Ce qu'elle exprime plutôt, c'est un regret, une espérance, un souvenir. L'amour y est toujours voisin de la souffrance et frère de la mort.

Ah ! (dit une désespérée) j'irai dehors — dans les prés verts. — Avec un grand cri retentissant, — au malheur j'appellerai : — « Venez, venez ici, — vous, bêtes de proie ! — Voici une nourriture savoureuse. — Venez me mettre en lambeaux. — Seulement laissez intact — mon cœur qui bat — et portez-le — à mon cher ami. — Ah ! qu'il puisse voir alors — comme je l'aimais passionnément. »

Elle n'a pas toujours cette résignation, la délaissée. Quelquefois la rage la prend aux entrailles, les sorcières ne sont pas loin, et alors, comme dans la ballade suivante, elle devient « la mauvaise fille ».

A travers la prairie elle s'en alla, — la mauvaise fille ; — elle arracha une mauvaise racine. — J'ai arraché la mauvaise racine, — profonde, profonde en terre. — J'ai lavé la mauvaise racine, — blanche, toute blanche. — J'ai fait sécher la mauvaise racine, — menue, bien menue. — J'ai accommodé la mauvaise racine, — je l'ai accommodée et destinée à mon cruel amoureux. — Sur la nourriture de mon cher frère — tomba cette mauvaise racine, — et mon frère, le soir, — commença à se plaindre. — A minuit, mon frère — appela pour demander le prêtre. — A l'aube, mon frère — trépassa. — « Enterre-moi, ma sœur, — entre trois routes, — celle de Pétersbourg, celle de Moscou — et celle qui mène à Tver. — Tous ceux qui passeront par là — prieront Dieu — et sur toi, ma sœur, — jetteront une malédiction. »

La parfaite douceur du peuple russe se tempère en effet de quelque reste de sauvagerie. Sa colère n'éclate qu'au bout d'un long temps; il est patient, il peut supporter beaucoup. Mais quand la mesure est comble, gare à qui lui tombe sous la main.

M. Achille Lestrelin, qui a beaucoup vécu en Russie, cite quelques traits atroces de l'exaspération des moujiks contre leur seigneur et ses représentants. Il ajoute ceci qu'on a peine à croire :

« Des paysans nous ont raconté à nous-même qu'excités par les prêtres, leurs femmes achetaient des prisonniers français (après la campagne de 1812) aux Cosaques chargés de conduire ces malheureux dans l'intérieur du pays. A cet effet, elles se cotisaient entre elles, marchandaient un Français sur

sa bonne mine et le payaient de trois à quatre *pétaks* (le pétak vaut quinze centimes).

« Alors, le pauvre prisonnier devenait la souris entre les griffes du chat. On jouait avec lui, puis on le tuait. Il y en avait qu'on jetait dans les puits, d'autres qu'on faisait rôtir dans le four. Quelquefois on les enterrait jusqu'aux épaules, et la tête servait de but aux enfants du village qui visaient dessus à coups de pierres (1). »

Assez ! Ce récit semble au moins exagéré. Pensez cependant à l'ignorance de ce pauvre peuple, à sa brutalité native, à sa passion effrénée pour les liqueurs fortes, et vous comprendrez l'effroi que peut exciter le mariage en l'âme d'une timide jeune fille, généralement plus affinée que l'homme, ainsi qu'il arrive d'ordinaire dans les classes d'en bas.

Tous les chants de fiançailles que rapporte M. Millien, tous ceux qu'on pourrait trouver dans M. Sichler, sont affreusement tristes. L'heure d'amour s'enfuit si vite ! On dirait qu'elle a déjà passé.

Qu'as-tu (dit une mère à sa fille qu'on vient de fiancer), qu'as-tu, mer aux flots bleus ? — Tu restes calme sans un mouvement. — Qu'as-tu, qu'as-tu, petit bouleau ? — Tu te dresses sans te balancer. — Qu'as-tu, qu'as-tu, rose jeune fille ? — Tu restes assise sans faire un sourire.

Au moment de partir pour l'église, alors qu'on descend les icones du coin d'honneur, avant la dernière bénédiction, l'innocente tremble encore.

(1) Voy. Achille Lestrelin, — Les Paysans russes, leurs usages, mœurs, caractère, religion, superstitions, et les droits des nobles sur leurs serfs. *Paris, Dentu*, 1861, in-12.

Ma petite mère, quelle est cette poussière dans la plaine? — Chère dame, quelle est cette poussière dans la plaine? Mon enfant, ce sont les chevaux qui ont galopé. — Ma chérie, ce sont les chevaux qui ont galopé.

Et le dialogue se poursuit, la mère rassurant toujours l'enfant. Quelle singulière préparation à la cérémonie qui va suivre !

Ma petite mère, voici des hôtes qui arrivent dans notre cour. — Ma petite mère, les voici qui montent les degrés. — Ma petite mère, ils entrent dans l'appartement neuf. — Ma petite mère, à la table de chênè ils se sont assis. — Ma petite mère, voici qu'on descend les icones...

Et la mère répond toujours : « Ma chérie, sois tranquille. Nous ne te livrerons pas.» A la fin, cependant, elle invoque la bénédiction du Seigneur : « Ma chérie, puisse Dieu être toujours avec toi ! » — Et, musiciens en tête, le cortège s'ébranle, pas trop gai à ce qu'on imagine.

Après le mariage, c'est pis encore.

Ma petite mère m'a donnée au loin en mariage. — Ma petite mère voulait souvent venir me voir, — venir souvent, me faire une longue visite. — L'été se passe, — pas de petite mère; — un autre se passe, — ma châtelaine n'est pas là. — Un troisième touche à sa fin : — ma petite mère arrive. — Ma petite mère ne me reconnaît pas. — « Qu'est-ce que cette femme âgée? Quelle est cette vieille femme ? » — « Je ne suis pas une femme âgée, — encore moins une vieille, — je suis, petite mère, ton enfant chéri. » — « Qu'est devenu ton blanc corps ? — Que sont devenues tes couleurs vermeilles ? — « Le blanc corps est après le fouet de soie, — les couleurs vermeilles sur ma main droite : — un coup de fouet — diminue le corps ; — un soufflet ôte l'incarnat. »

« Que je serais heureuse de dormir, de rêver ! (dit la *malmenée*) — Ma tête pèse si lourdement sur l'oreiller ! — D'un bout à l'autre du couloir passe le père de mon mari ; — il va, vient, tout en colère (1). »

Et le beau-père :

Debout, debout, debout ! holà, saligaude ! — Debout, debout, debout ! hé ! fainéante ! — Souillon endormie et paresseuse !

La belle-mère fait chorus, et c'est à peine si le mari, moins brutal, mais qui craint ses parents, ose apporter à la dérobée une timide consolation. La pauvre femme n'a de ressource que dans le rêve.

Je veux m'esquiver, m'enfuir, — sous forme de coucou. — Je m'envolerai jusqu'à la maison, — à la maison de mon père. — Dans son vert jardin — je me percherai — sur le pommier — que ma mère aime tant.

N'allons pas cependant nous attendrir outre mesure. Cela n'empêche pas qu'il y ait en Russie, dans le peuple, quantité d'excellents ménages. L'homme est un peu rude, il aime à boire. Bah ! la femme s'y mettra, elle aussi, et de grand cœur. Puis, à la longue, les angles s'émoussent ; on se fait à tout. Même les coups de lanière ne produisent plus du tout le même effet. C'est comme une petite douceur conjugale et qui n'offense pas.

Vienne l'instant de l'éternelle séparation, la veuve, pour pleurer son mort, trouvera des paroles d'une singulière éloquence :

Si j'eusse vécu dans une riche et large condition, — oui, j'aurais été assise au chevet du lit de douleur. — Et

(1) Voy. Léon Sichler. — Histoire de la littérature russe. *Paris, Dupret*, 1886, in-12.

j'aurais pu voir la mort rapide, — fût-elle venue comme un vagabond boiteux. — J'aurais dressé la table hospitalière. — J'aurais servi à manger au vagabond boiteux. — Elle m'aurait laissé mon époux, — fût-elle venue comme un jeune homme vif et fort. — Je l'aurais vêtue d'habits de couleur, — je l'aurais chaussée de bottes de cuir de chèvre, — je lui aurais donné une ceinture de soie, — fût-elle venue comme un vigoureux *bourlak* de Pétersbourg, — je lui aurais donné de l'or sans compter...

Et plus loin :

. . . . .

Ouvre-toi, mère humide, ô terre ! — ouvrez-vous, planches neuves du cercueil ! — Venez en volant du haut du ciel, anges et archanges ! — Et mettez l'âme dans le sein blanc, — et la parole dans la tête sage, — et la lumière blanche dans les yeux clairs ! — Lève-toi, mon époux, — je t'ai gagné en te demandant au Seigneur Dieu ! — Fais le signe de la croix, selon qu'il est écrit, — prosterne-toi selon la manière du sage, — paye-moi en me saluant.

Et en parcourant ces complaintes, si naïvement expressives, ces cantilènes faites de rien, légères comme un souffle que le vent emporte, qui n'appartiennent à aucun art et qui font pleurer, je m'en rappelais d'autres, presque semblables, entendues, hier encore, en un pays que j'aime, qui lui non plus n'a pas répudié l'héritage traditionnel. C'était au pied d'une colline de Bresse, à l'orée d'un bois de chênes et de hêtres où de fins bouleaux mettaient çà et là comme une note d'argent, sous un ciel délicieux, d'un bleu très pâle et très tendre, un ciel de Russie. Le soir tombait. Au loin, sur la route, des paysans huchaient. Près de moi une bergerette, pieds nus, en robe courte, chantonnait tout en rassemblant ses bêtes, et sa voix traînante, lente à s'en-

voler, avait je ne sais quoi de mélancolique qui allait au cœur.

Par instants, dans la brise déjà plus fraîche, des lambeaux de vers m'arrivaient :

Le paradis est bien pour moi
Et le cœur de ma blonde.

Ou bien :

Quand je vois ces filles à table,
Les larmes me coulent des yeux.
. . . .
Adieu, la fleur de nos amours !

Ce que disaient les paysans, ce que disait la petite *pâtoure*, c'était justement ce que disent là-bas, sous leur lune triste, dans l'infini désolé de leurs steppes, les moujiks de la grande et de la petite Russie : l'éveil des sens, avec ses passagères délices, le regret de la liberté perdue, la misère avec tant d'enfants, le mauvais mari, la mort qui vient. Si l'accent diffère, la chanson est la même. Vous la retrouverez partout où il y a une fleur qui s'ouvre, une âme qui désire, un cœur qui souffre.

C'est l'avantage de la poésie populaire, qu'elle n'est d'aucun temps, d'aucun pays, que partout on la comprend, qu'elle n'est étrangère ou dépaysée nulle part. Pour nous conquérir, il lui suffit de se montrer.

Certes nous n'avons ni Sviatogor, ni Volga, ni Ilia de Mourom. De tels géants, s'il en venait parmi nous, fût-ce en ambassade, nous effrayeraient un peu, ou peut-être, ma foi, que nous en ririons.

Mais la petite amoureuse de tout à l'heure qui dorlotait si gentiment son ami malade, la folle qui court au rendez-vous, sans souci de rien au monde,

la pauvre femme aussi, l'innocente, la malmenée, nous les connaissons bien. Elles nous appartiennent.

Pourquoi mentir ? Notre peuple non plus n'est pas tout à fait bon. Nous ignorons le fouet ; nous sommes des civilisés. Mais le « vert bâton de coudrier » joue parfois son rôle dans nos chansons populaires. Qui sait ? Peut-être aussi dans la vie réelle.

Surtout, car il sied de finir sur une note plus douce, nous avons comme les autres, à la campagne tout au moins, ce sens du mystère que la critique, sur de fausses apparences, a si injustement contesté à notre race. On nous interdit l'entrée du château des Rêves. Il y a beau jour que nos paysans s'y sont installés.

Et pensant à cette langue universelle qui est celle du peuple, je m'imagine voir une immense forêt, toujours verdoyante, où, par delà les cimes fleuries, mille oiseaux de toute robe et de toute chanson s'entendent — et se répondent.



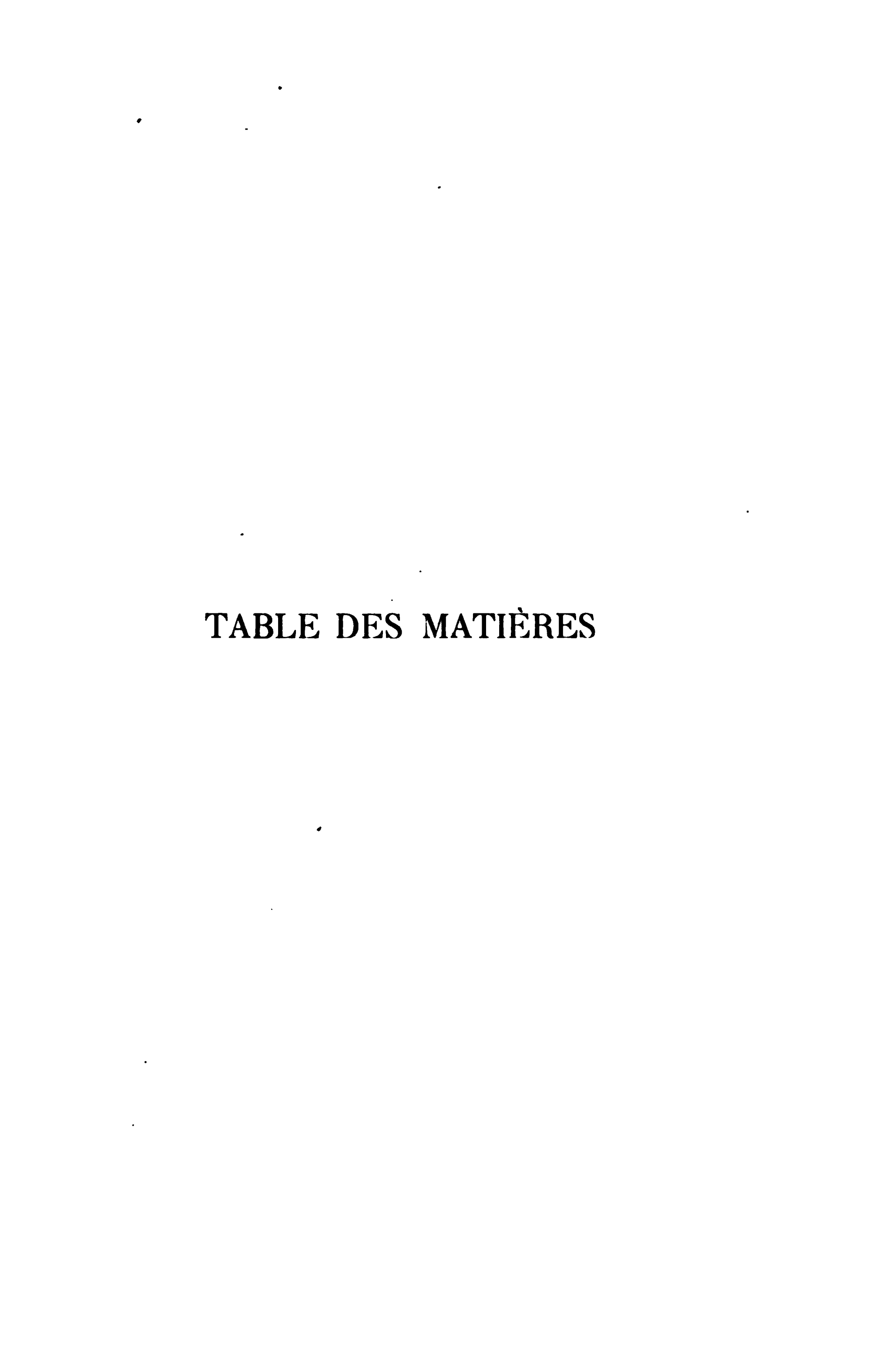


TABLE DES MATIÈRES



TABLE DES MATIÈRES

La Poésie des Paysans : I L'Amour à la Campagne . . 1
II Le Mariage à la Campagne . .
Des Prières populaires 55
La Poésie populaire et les poètes français. 77
Vieux noels 107
La Poésie populaire en Bresse et en Bugey . 141
Frère Jean Gallet 199
En Bugey : I Le Capucin 209
II Les Fées de Jailloux 220
III Trois-Vieilles. 231
Chansons russes 245



Achevé d'imprimer

Le vingt-trois Octobre mil neuf cent deux

PAR

FRÉDÉRIC EMPAYTAZ

A VENDOME



